# COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES

M. DE CRÉBILLON LE FILS.



### COLLECTION

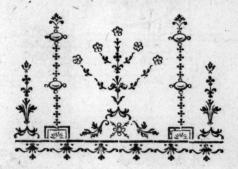
COMPLETTE

### DES ŒUVRES

D E

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

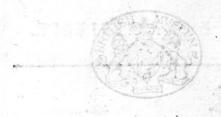
TOME TROISIEME.



LONDRES.

M. DCC, LXXII.

auridi vojustajo kij



1

1 0 N D R E S.

m274 200 M

## LE SOPHA;

Tome III. Partie I.

# LE SOLEIA, CONTE MORAL

Tome M. Limie L. A.



### INTRODUCTION.

L y a déja quelques fiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham regnoit sur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entr'autres choses, se plaisoit tant à étrangler les semmes, & à entendre des Contes: celui-là même, qui ne sit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en saveur de toutes les belles bissies qu'en saveur de toutes les

belles histoires qu'elle scavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat fur l'honneur, soit que ses semmes ne couchassent point avec leurs Negres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sçut rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ses vertus & son goût pour les Contes. On assure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que son auguste Grand-Pere avoit sait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A 2

A quelque point que les Contes or nent l'esprit, & quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au desfus des préjugés, & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sçachent combien ces fortes d'ouvrages sont utiles à la société. & combien l'on doit d'estime, & même de vénération aux gens qui ont affez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent point sur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime, qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sçût l'origine de la Féerie, aussi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus particuliérement le célebre Pays du Ginnistan, ne sût plus instruit sur les sameuses Dynasties des premiers Rois de Perse, & qu'il sût sans contredit l'homme de son siecle, qui possédât le mieux l'Histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arrivés, on le faisoit pasfer pour le Prince du monde le plus

ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces, (chose d'autant plus désagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu, fur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtisans; perfonnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est sans doute d'après ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou Faraiki , Auteur Contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans sa grande Histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous ; c'est à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une mollesse achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'esprit; &, (ce qui est assez ordinaire à ceux qui, par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses absurdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une seule sois de penser; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réslexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dependans de l'esprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il sût, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas désœuvré. Il avoit des oiseaux, qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des Perroquets qui, graces aux soins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, sans compter des Singes ausquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses semmes, qui après tous les animaux de sa Ménagerie, lui paroissoient sort propres

à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, &

des plaisirs aussi variés, il sut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusqu'à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu, sur peine de la vie, de faire la critique, qui à force de lui être connus, ne lui fussent devenus infipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il pasfoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures; arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & ausquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Ministre. Pour prouver à quel point il

en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier Vizir un de ces Courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sçachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les Rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorsqu'il plut à Schah Baham de révérer la découpure; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talens l'honneur éclatant de découper auprès de fon Maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femme du Sultan : on distinguoit la Sultane-Reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une Cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'inftruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite, & le Sultan lui-même osoit rarement n'être point de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni fes goûts ni ses plaisirs: il se contentoit, lorsqu'elle le railloit fur ses Singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'ef-

prit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute fa Cour dans l'appartement de ses semmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors; nous ne disons mot. Oh! je voudrois de la conversation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane? Que sçaisje, reprit il, suis je sait pour deviner cela? Ne suffit il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous en croyez; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile? Penfez-vous, par exemple, que si la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fit pas d'ellemême, & fans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible

qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne scache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, Sire dit le Visir; & je puis assurer votre Majesté, que non-seulement j'en sçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puisse surpaffer.

Visir, Visir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire! ma grand-mere étoit une

personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant quoi de plus abfurde? Qu'est-ce qu'un Ouvrage ( s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom; ) qu'est-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraisemblence est toujours violée, & où les idées reçues font perpétuellement renversées; qui s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puissance de la Féerie, ne bouleverse l'ordre de la nature & celui des élémens, que pour créer des objets ridicules, singuliérement imaginés, mais qui souvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore, si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

Propos de Caillette, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne fignifient rien : ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il faisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... Au fonds, il ne s'agit ici que de scavoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément; mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chofe frivole. Ce ne fera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête d'ailleurs, c'est-àdire par parenthese, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par-là une de ces choses,... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il

fut question... mais parlons de bonne foi; que nous importe, après tout? Je foutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au furplus je ne les trouve plaifans que quand ils font, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité.... si vive ! au reste, j'entends, je comprends bien : c'est comme si vous me difiez que vous sçavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des histoires; quand je dis des histoires, je m'entends bien! Je veux des événemens finguliers, des Fées, des Talifmans; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons donc tous de faire des Contes? Mahomet veuille m'assister! mais je ne doute pas que même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit; & la raison de cela, c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en scait faire, & sans vanité d'assez bons.

Au reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à son tour; que ce sera le sort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

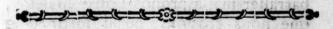
En achevant ces paroles, il fit tirer au fort toute sa Cour: malgré les vœux du Visir, il tomba sur un jeune Courtisan qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi.



Kell to by state or agest. The state of the same spire called The part of the state of the s same specific by made of the other protects Appropriate or appeal some water to the an arranged a sale of the THE STATE OF the s 10 NO 30 Commence of the second the salar in the second in the



### LE SOPHA,



PREMIERE PARTIE.



### CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

IRE, votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, a que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le Sultan; qu'est-ce que cela seroit à votre conte?

accoult.

Au reste, ce sont vos affaires: tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent sois, que vous fussiez Mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour saire le Docteur? car, au fonds, cela ne m'importe guère. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsycose, continua Amanzéi, (c'est le nom du Conteur) c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal à-propos votre Majesté; que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre ame passe dans un autre & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'ensin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le Dogme de la métempfycose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes
raisons pour le croire certain, puisqu'il
y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes
transmigrations de leur Ame. Il arrive
ordinairement qu'au sortir du corps où
une Ame étoit emprisonnée, elle entre
dans un autre, sans conserver aucune
idée, soit des connoissances qu'elle avoit
acquises,

acquises, soit des choses ausquelles elle

a eu part.

,

e

1-

-

1-

es il

C-

es

ve

iic

re

ne

oit

51

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommencons une nouvelle carrière avec une ame aussi neuve, & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immense tourbillon de seu dont, en attendant sa destination, elle sait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siecles, à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne souvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

Tome III. Partie I. B

de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs, se trouveroit nécesfairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut être de ce qu'elleauroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers.

au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan; Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réslexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit-Amanzéi ; il me reste cependant à dire à votre Majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous fouvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine finguliere; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le Sultan, allons cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour un Autruche, de me faire de ces conteslà? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles baliver-

nes.

la

it

ie

n

à

ur

ef-

re

ies

tre

lle

le

82

rs,

in ,

pas

de

, ce

u1 ,

nu-

qua

me

que

ister

Votre clémente Majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane : il est dans son auguste caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous, répliqua le Sultan, terrassé par l'objection? Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse. ... Mais parbleu, j'ai raison. Je ne sçaurois en conscience croire ce que dit Amanzei: est-ce donc pour rien que je suis Mufulman?

A merveille, répondit la Sultane? hé bien! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais, parce que, sût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant? Cela fait une terrible aventure! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous stiil Sopha plutôt qu'autre chose? quel étoit le fin de cette plaisanterie? Sopha! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses déréglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant rep-

tile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une semme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

### CONTE MORAL 21

naudier, coquet, tracassier, médisant, grand connoisseur en bagazelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, sçavoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez semme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les semmes avoient de singulieres idées. Je ne sçais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'el-

les pensent.

it

ie

lé

e.

it-

el

a!

u-

ins

'a-

82

en

ep-

rps

mi-

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là dessus, se nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois semme; je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées résléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approsondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse: on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre; j'étois sensable, l'on imaginoit que j'étois indissé;

B 3

rente. On me donnoit presque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéresses à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les fentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisissoient le mieux ; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient fans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les semmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que saire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faissez pendant que vous

étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me fouviens le plus, c'est que j'étois galante
dans ma jeunesse, que je ne sçavois ni
hair, ni aimer; que née fans caractère,
j'étois tour à-tour ce qu'on vouloit que
je fusse, ou ce que mes intérets & mes
plaisirs, me, forcoient d'être; qu'après

plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie,

m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière, que quand deux personnes se donneroient mutuellement, & sur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allezvous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane. Pourquoi pas? reprit-il, j'aime affez les chopour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais Ta permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuse; d'ailleurs, mon ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être en tiers dans les choses que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt, il transporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui passoit pour être extrêmement sage: mais s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi, qu'il y a pour leur Sopha bien peu de semmes vertueuses.

### 

### CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

N Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son Palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut somptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y fembloit au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une semme qui affichoit tant d'éloignement pour la co-

quetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais fans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'Ouvrier. Auffi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévere s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux, elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet effai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je scavois que ces ames que l'on croit si parsaites, ont toujours un vice savori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquesois qu'avec plus de sensualité, & qu'ensin, elles sont souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit paresseuses & je me serois alors reproché de por-

ter mes idées plus loin.

La premiere chose qu'elle sit après celle dont je viens de parler, sut d'ouvrir une armoire sort secretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient sastueusement étalés; elle y prit aussi un livre quelle jetta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coufsins dont j'étois couvert.

Dites nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, étoit elle jolie, votre

femme raifonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroissoit. On sentoit même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les semmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie vers

vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal, & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une demarche lente & posée convient à des perfonnes occupées des objets les plus férieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes: ses habits étoient fimples, de couleurs obscures; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix : elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, & sous l'attirail de l'austérité il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un Bramine. Soit qu'elle crut avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portaffent pas fur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrette, & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue ensin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée; elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui sit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie, & la richesse de ses vêtemens, je le pris d'abord pour un des Esclayes de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence. si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-temps, & avec aigreur, les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la feule chose qui le rendît si docile ; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parut se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de fon mari elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, feroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faifoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répon-

#### CONTE MORAL

dreà son ardeur, elle s'en désendit longtems de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit désendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusat tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle foupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sçais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, soit que la reconnoissance la rendît plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos affez tendres, quoique graves & mesurés, succéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'est pas moins que sa froideur, ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle dissipation! Quelle vie! Elle l'accabla ensin de tant d'injures, que malgré toute sa patience, il sut obligé de la quitter. Fatmé se sâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haissoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du Cabinet.

A la façon dont sa Majesté s'explique,

que, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle desire, & sans vou oir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le Sultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'est ce que je

penfois?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'est cela, ou je meure, interrompit le Sultan, continuez, vous avez réel-

lement bien de l'esprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaifirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sureté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation. aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur siecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes, la

Tome III. Partie I.

nécessité de se déguiser, & le desir de se faire estimer, ( desir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent ) elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaifirs, fans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, fans s'exposer à une honte, & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit moins songé à corriger les penchans vicieux de son cœur, qu'à les voiler fous l'apparence de la plus austere vertu. Son ame, naturellement.... Dirai-je voluptueuse! Non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé: fon ame étoit portée aux plaifirs : peu délicate, mais sensuelle, elle fe livroit au vice, & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui féduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien fur elle; une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des desirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects engagés par leur

CONTE MORAL: 35 genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la baffesse de leur état dérobe aux foupçons du public, que la libéralité féduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mysteres de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit fans danger à son caractere, il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, fans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causoient le déréglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit! Elle étoit si saintement vindicative! Son ame étoit si pure! Quel moyen de foupconner un cœur si droit, si sincere, d'être conduit dans ses haines, par quelque motif que lui pût être perfor-

ett, ar nash-sorgen refin egg rid an noit

enso meviolité ales disting agino

t

t

n

25

oni

ur



## CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraisemblables.

Près le départ de son mari, Fatméalloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, fuivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, firecueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de lui-même ; il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perfonnes d'un si rare mérite, la conversation ne sût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médisent souvent; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médifance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point affez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquesois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légéreté & le goût des plaifirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de fonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres , & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vue même, paroîtroit si condamnable leur est inconnue; ils. . . . Aurez-vous bientôt fait ; interrompit le Sultan en colere? Ne voilà t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi , il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi. je prétends, répliqua le Sultan , que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit ... En un mot , puisque c'està moi qu'on fait des contes j'entends qu'on les fasse à ma fantaisse. Divertissezmoi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de Sultan , que je tuerai le premier qui ofemer son sion, cotor

ra me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.o.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien cela, dit le Sultan: allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle, avoient trop de raison de s'estimer beaucoup, pour ne pas méprifer tous ceux qui ne leur ressembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer, elles commencerent une conversation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux Bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât ; eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eut les vices les plus déshonorans & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer fon amant, c'étoit pour elle une

personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révérer la vertu.

La femme que le Bramine louoit étoit malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine se désendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables, & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse, & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment fenfible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé . qu'elle est louable, si ce retour est sincere! Mais, Madame, vous êtes bonne. & les personnes de votre caractere sont facilement trompées; je le sens par moimême, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un foit affez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais ; pour revenir à Nahami, je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré fincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en imposer au monde sur des déréglemens ausquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah Baham en bâillant, cette conversation m'est mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie t-il pas vous même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle put aller, on revint aux médifances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Enfuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possible, & l'on fortit.

J'étois sur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je sçais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Émir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous sortirez bien de votre conte, ensin..... Tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Émir, après avoir rendu graces au Sultan, poursuivit ainsi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté, & que si elle en est été la maîtresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi tôt qu'elles surent sorties, Fatmé se mit à rêver prosondément, mais sans tristesse: ses yeux s'attendrirent, ils errerent languissamment dans le cabinet, il sembloit qu'elle desirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Ensin, elle appella.

A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé le fixant avec des yeux où regnoit l'amour & le desir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit elle ensin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air relpectueux d'un Esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de desirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant effentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant. & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges, ne déplaisoit pas à Fatmé, qui. pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être louée affez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins sidelle aux sévéres loix de la décence, ses yeux brillerent du seu le plus vis; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit

pas defirées.

Dahis cependant paroissoit peu touché; ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé lui présentoit, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiere ne sentoit rien, le plaisir ne pénétroit même pas jusqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis, & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons, pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes, pour ne pas présérer son air indissérent aux éloges les plus outrés, & aux plus sougueux transports d'un petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux desirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la sinesse de l'ame, & la politesse des manieres rend supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les sont euxmêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une sois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleurs à occuper

qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemes de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la rétraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation, une semme insatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réslexions dont Dahis lui avoit sourni si ample matiere, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de saçon à donner des idées à plus d'une prude, aussi étoit-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus conso-

de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus sade que galant. Ce n'étoit pas qu'il me cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le Bramine perçoit au travers du

masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon ame à un extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une conversation sort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu saite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, sut la premiere à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation si fade, si doucereuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses; étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le Bramine par croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui pour le caractere & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut insérieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisse. Ces deux odieuses personnes se séparerent ensin; Fatmé alla désespérer son mari, & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez-elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loifirs, que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son Bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hasard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui sit desirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé; la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'en-

fonça d'un seul coup.

i

r

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans douter de ce qu'il voyoit, & ne sçavoir à quoi se déterminer. Persides! s'écria-t-il ensin, recevez le châtiment dû à vos vices, & à votre hyporisse.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ses pieds, il les sit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que sut ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pussent être plaints, & je sus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long tems regardées comme des modeles de vertu.



## CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

A PRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un Palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le sond pourtant, on y pensoit d'une saçon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui sembloit regner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse; sa vertu étoit douce & paisible ; elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, & elle étoit sur cet article beaucoup plus reservée que ne le sont ces femmes qui ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne médifoit point & n'en scavoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foiblesses que les autres, elle sçavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-Tome III. Partie I.

vroit. Rien ne lui paroissoit vicieux ou criminel que ce qui l'est essectivement. Elle ne se désendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont désendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une semme d'un aussi rare caractère, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis ensin sorcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne sît les mêmes choses, & je confondis au premier coup d'œil, la semme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je sus longtems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya ensin, & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuses, mais desirant assez pen d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce Palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maifon obscure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre trifte. meublée au dessous du médiocre . & dans laquelle pourtant je fus affez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit affez que c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je scusse chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet servoit de retraite à une fille assez jolie, & qui, par sa naissance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquesois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune danseuse qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputa-

qu'elle connût particuliérement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'affurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet Intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'infolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli ; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & seche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif, étoit le comble de la fottife, & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non feulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

Seigneur; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur; ignoble, & sans goût dans sa magnisicence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assiduement ses complaisans, & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & ( selon ce qu'il avoit l'insolence de dire, ) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant à peine lever les yeux sur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une sille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se saire respecter. Après ces paroles, il s'assit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de de-firs, elles ne surent pas excessives.

- Amine que j'avois vu haute & capricieuse avecles Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif, des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroiffoit desirer qu'elle le fit. Vous me plaifez affez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: sans tout cela, nous ne ferions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi : vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui fouper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il sortit; Amine le reconduist respectueusement, & revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui causoit sa bonne sortune, & compter avec sa Mere, les diamans & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathis.

Cette Mere qui, quoique semme d'honneur, étoit la plus complaisante des
Meres, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il
plaisoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient, à celui
dans lequel elles alloient se trouver,
faisoit mille réslexions sur la providence des Dieux qui n'abandonnent jamais

ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a t-elle été utile! mon ensant, lui disoit-elle; aussi, c'est bien votre saute. Je vous l'ai dit mille sois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de tantaise. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquesois,

à Dieu ne plaise! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut le livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là deffus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaifances gratruites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raifonnables!

Hé oui ! ma Mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y fongerai; mais me conseilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere, à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse; je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez incognito, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez, c'est un bon choix, il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monfieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduifant avec prudence, il ne fe doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma Mere , interrompit Amine , qu'il me donne des diamans? Ah! Oui, il m'en donnera. Ce n'est pas , ajoutoit - elle . que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aife d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient désespérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune mê-

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mere, la suivit. On la conduifit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sorte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des Esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit & augmentoit son ivresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit sut prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta long-tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un dés-

## CONTE MORAL: 59

habillé superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra, & qu'elle trouva

à peine affez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathis. Vers le soir ensin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu des sottises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.



## CHAPITRE V.

Meilleur à passer qu'à lire.

A VANT que de s'engager dans une plus longue conversation. Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jetta sur une table d'un

air negligent. Serrez ceci , lui dit-il; vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un Cuisinier, c'est, après le mien, le meilleurd'Agra. Je compte fouper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls ; des Seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes, des plus jolies, s'entend; cela fera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la Mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusques-là avoit été présente à la converfation, se retira, & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours, lui déplaisoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majesté imagine sans peine, qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre, & qui d'ail-

leurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez dit la Sultane, en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trou-

verez bon que je forte.

Voyez vous cela! s'écria le Sultan, la belle modestie! Vous croyez peutêtre que j'en suis la dupe, détrompezvous. Je connois les femmes à présent, & je me fouviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; parconséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez enviede sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raison, & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainfi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

mine, qui fut plus long qu'intéressant; on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils eussent soupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques sort mauvais discours, Abdalathis s'endormit sur le sein de sa Dame.

Amine, toute complaisante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroissoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés sur la facon dont elle avoit foutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient énorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathis ouvrant pésamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton brusque, l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il, en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je

puis souper ici. A ces mots il voulut sortir. Quelqueenvie qu'eût Amine qu'il la laissat libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle poussat la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il sut inexorable, & sedébarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être

gêné.

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, sa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui sit hâter ses Esclaves, ensin elle ordonna qu'on la laissat seule. Peu de momens après que sa mere & ses Esclaves se surent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un Négre mal sait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Manzéi, dit le Sultan, si vous ôtiez ce Négre là de votre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puisque vous n'avezpas l'esprit de le voir. La première semme de mon grand-pere Schah-Riar

couchoit avec tous les Negres de son Palais. C'a été, graces à Dieu, une chose affez notoire. En consequence de ce. mon fusdit grand-pere, non-seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand-Mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de Negres, comme si je n'y deyois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours fans te voir! Que je hais le monstre qui m'obsede! qu'on est malheureuse de se facrifier à fa fortune!

Massoud, à tout cela, répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathis eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la sureur des caresses d'Amine, ils commencerent une sorte

Sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. A vant que de fortir du cabinet. elle paya fort généreusement Massoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin ; lorfqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de fon appartement qui donnoit dans celui de sa fille. l'avoit introduit ; le fit fortir par la mê-

me voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées. & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux efprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empresserent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la fureté de ses lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naiffance ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la Tome III. Partie I.

bassesse , & la fausseté de leurs éloges? Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais à la vérité , c'étoit d'une facon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif. on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se difpersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit affezpeu les Dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenfoient guere.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son Cuisinier avoit rendu plus viss & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissat bientôt Amine en

let de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes afsaires, & nécessaire à l'Etat, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquesois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien ensin à Abdalathis combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit dissérer de s'aller coucher, sans que l'état ne risquât d'y perdre son plus serme appuis

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathis, me sirent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amourpropre, elle ordonna qu'on la laissat

seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçaurois croire qu'une ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrétement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole positive; de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille

auffi sage & auffi modeste.

En vérité! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le fens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractere. Je vous en sçais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embraffer. Oh! pour cela, repliqua t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux tu qu'il nous ferve? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, fi vous avez attendu de moi quelqu'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait. je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupule, & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt. & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, réponditelle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tiens, pourfuivit il en tirant une bourfe, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se faisissant de la bourse vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me fens pour vous ..... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sçais bien que cela n'est pas dans les regles. Il me semble que si , répondit Amine , je fais une perfidie pour vous, &.... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses desirs, que

quand elle fut sure qu'il n'avoit point

commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour sut prêt à paroître, la Mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il se retirât : il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle

pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la desirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches, pour lui faire agréer leurs foupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires . Cadis , hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que comme elle avoit des principes & des fcrupules, il en coûtoit plus aux Etrangers. à ceux fur-tout qu'elle regardoit comme des infidelles, qu'à fes compatriotes & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle.

Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être insidelle, soit qu'aussi ridiculement, il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit saits de n'être jamais qu'à lui, il su long tems avec elle dans la plus parsaite securité, & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne sut pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit tou-

jours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah! Oui, reprit le Sultan je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine: lui-même il la surprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçais donc plus ce

Que c'étoit, dit Schah Baham: au fonds ce ne sont pas mes affaires, & je n'ai pas besoin de me tourner la tête, pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

los inquestradores en el conferencia de

# CHAPITRE VI.

## Pas plus extraordinaire qu'amufant.

E moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloients'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelque jours; j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit sermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathis. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réslexions pour deviner ce quelle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je sus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

moins quelque rens.

tée, causoient seuls le chagrin qu'elle

paroiffoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractere, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude, me la sit sormer. Je ne sus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois ima-

giné.

Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre, étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux fur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, fans doute, scavoit ce que c'étoit, car elle n'ofa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le filence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! On sçaura vous apprendre à être fage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque tems.

Quel est donc ce discours, Monsieur? Iui répondit Amine d'un air de hauteur, est-ce à une personne comme moi, qu'il peut jamais s'adresser? Mesurez un peu

vos paroles, je vous prie.

L'insolence d'Amine, dans la situation présente, parut si singuliere à Abdalathis que d'abord elle le consondit; mais ensin la sureur prenant le dessus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir; Amine voulut alors entrer en justification, mais Abdalathis qui sans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accusoit, lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raison de se plaindre;
mais il lui paroissoit si peu possible que
ce sût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas.
Elle crut même, devoir à son tour l'accabler de reproches sur ses insidélités,
lui faire même des remontrances sur les
mauvais choix qu'il faisoit; toutes choses qu'elle ne lui disoit, ajouta-t-elle,
que par l'extrême intérêt qu'elle osoit
prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si soutenue impatienta ensin Abdalathis au point qu'il pensa s'échapper tout - à fait. Amine voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur ni de ses reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette scène ne finît pour elle, de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit, sans doute, tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fraças indécent qui l'auroit peut-être foulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût ofé manquer d'une façon si cruelle. à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela feul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donnée à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consoloit, en les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathis se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, se jetta mille sois aux pieds d'Abdalathis, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas! ajoutoit tristement la Mere d'Amine, nous sommes bien punies de nous être siées à un insidele. Ma sille sçait ce que j'en pensois & que je lui ai toujours dit que cela ne pou-

voit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalatif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout restituer par ordre. Lorsque cela fut fait; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuse. Cette mortification-ci vous rendra sans doute plus prudente, je le desire sincérement; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur

avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me sit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathis l'avoient tirée, & où elle retourna cacher sa honte, & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce sut dans ce triste lieu que je sus témoin de ses regrets, & des imprécations de sa vertueuse Mere. Les débris de leur sortune, qui étoient encore considérables, les consolerent ensin de ce

qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est artivé? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même, mais est-il donc le seul à qui vous puissiez plaire? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse? Non, ma sille, où l'espece manque, il saut se dédommager par le nombre. Si quatre ne sussissent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le saut. Vous me direz peut-être, que cela est sujet à des accidens, cela est vrai; mais quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune, & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces fages conseils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en servir aussi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalatif, lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que, hors le sidele Massoud, de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur, que pour l'en consoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Persan, qui arfiva dans ce tems à Agra, & qui n'en scavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaifirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en scavoir d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible, le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas. & n'étoient pourtant pas encore aussi méprifées qu'elles auroient dû l'être.

Cette trifte maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçais si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la sienne, alla

chercher

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amusoient davan-

tage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possible, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maitresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui susse la comparante de la comparant

qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permission de lui parler de Tome III. Partie. I. F fon amour; mais quoiqu'il fut aimable & pressant, que même il eut déja persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit ) renonçoit avec peine à sa verêtre entreprenant, attendoit du tems & des soins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispofitions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente, sans qu'elle le voulut, même sans qu'elle s'en apperçut, sa voix s'artendrissoit. fes expressions devenoient plus vives. Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de fon Amant ne lui paroiffoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposois filence, & l'oubliant à l'instant même elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit seule (& sans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occasions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main ou de se jetter à ses genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne se sachoit pas; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entreprises!

Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuoit pas? Non affurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux... Plus il étoit bête, dit le Sultan, je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand... Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte! Est ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette semme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime qui réellement desiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à son Amant de sa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'assu-

roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'eft l'amour qui le donne, il femble que moins on le faisit, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus refpectueux qu'elle-même ne l'avoit encore defiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois si grossiérement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime: il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui; elle avoit commencé par le desirer vivement, & son imagination s'échaussant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre; il étoit au plus haut point lorsque Zulma se présenta à ses yeux; son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant; ah! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phéni-

me! s'il eût ofé même la presser; mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés sort innocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se seroit ofsensée de rien.

Ah! le butor, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne saut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les semmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peutêtre à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit. à sa laideur un caractere d'esprit dur & tévere, qui effrayoit pour le moins autant que la figure. Quoique personne. ne se fut hasardé à essayer de la rendre fensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devint. Par je ne fçais quel hasard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, ofa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit affez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens; il lui baisa la main, elle en tressaillit; son air embarrassé; fa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garands du désordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras, avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sçais, ( pendant quelle continuoit à s'en étonner, ) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai, mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à

#### CONTE MORAL 87

ceder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de la subjuguer. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent, soit qu'en ce moment, elle se sentit fatiguée du poids de sa vertu, à peine se souvint-elle que la bienséance demandoit au moins qu'elle combattit, & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans succès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux Amans dont je faisois l'histoire à Votre Majesté.





## CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

N soir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir; quoiqu'elle craignit beaucoup sa présence, elle ne sçavoit pas s'en passer, ainsi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui sentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être seule avec lui, avoit pensé avoir du monde, & pourtant sit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé; & l'on est si clairvoyant dans le monde! Elle entendoit si bien Zulma! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient seuls, puisque alors il sçavoit être respectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent: donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs il étoit si trisse quand il ne pouvoit pas lui parler! N'y avoitil pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder.

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle sondoit toujours, soit sur les usages, soit sur des choses qui lui paroissoient aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisoit faire en saveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une semme qui veut se vraincre ellemême, sur ce qu'elle oppose à son amour; elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma, ce desir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire: elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'insidele. Zulma d'ailleurs étoit jeune, spirituel, biensait, toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc? demanda le Sultan; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une seule soiblesse alloit lui enlever tout le mérite; en esset, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle

une perte!

Elle est pour une semme qui pense, plus considérable que Votre Majesté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuse pas, mais elle satisfait. Une semme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'ellemême, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance: l'estime qu'elle a pour elle est toujours justissée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que, si j'avois été semme, j'eusse été vertueuse? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, stupésait de la question, je n'en sçais rien. Pourquoi n'en

sçavez-vous rien, demanda le Sultan? Mais, est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions, dit la Sultane ? Ce n'est pas vous que j'interroge, repliquat-il , je veux seulement qu'Amanzéi me dise si j'aurois été vertueuse. Sire ; je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reste, ajouta-til en s'adressant à la Sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'êrre vertueuse, vous; ce que je pense là dessus n'est que pour moi, & peut-être bien que si j'étois femme je changerois d'avis: sur ces fortes de choses chacun pense comme il veut, & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarrasse, dit en souriant la Sultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous sera fort obligé, si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends n'est pas mauvais, repliqua le Sultan, ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps?

Zulma entra, reprit Amanzéi; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire

qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me tronviez coupable! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire; elle voulut s'excuser, & ne sçut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jetta à ses genoux, & lui baisa la main avec une ardeur extrême; elle sit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisoit pas d'essorts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres, elle ne lui répondoit pas; mais elle l'écoutoit avec une attention, & une avidité qu'elle se seroit sûrement reprochée si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux, & voulut rapprocher sa robe. Ah! cruelle, lui dit

Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, sans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle seignit d'avoir quelque chose à racommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent sans s'enslammer, s'attacher long tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublerent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan; mais il ne voyoit pas cela lui! Ah! la

cruelle bête!

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son Amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrofant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore abfolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son Amant plus dangereux pour elle peutêtre que les fiens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se sut débarrassée des bras de Zulma, elle lui sit signe de se telever, il obéit. Il se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime ensin, lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie patut à Zulma, il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eût été lui qui eût desiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisse qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime, ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher fon trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, caufassent cette langueur dans laquelle elle fe sentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choifi, elle pressa son Amant d'en prendre un autre, il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître & prendre plus d'empire sur son ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occu-

poit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds foupirs qu'il pouffoit, ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fut confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne put plus foutenir les regards de Zulma, elle appuya fa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jetter à ses pieds; on Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse pour lui bailer la main qu'elle avoit libre, & il la baifa avec plus de transport qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient ensemble, il n'osoit pas encore espérer, it voulut chercher dans les yeux de Phézime, quel devoit être son destin. Elle

avoit toujours la tête appuyée sur sa main, il s'en empara doucement, & Phénime en se découvrant le visage, le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verfer lui-même. Ah Phénime! s'écria-t-il. en poussant un profond soupir. Ah Zulma! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils fe regarderent, mais avec cette tendresse, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour seul, & l'amour le plus vrai peut faire sentir.

Zulma enfin, d'une voix entrécoupée par les soupirs, reprit la parole: Phénime, dit-il avec transport; ah! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laissez du moins à ces yeux charmans, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma! mon cher Zulma! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je fens pour yous. A des paroles si douces,

& si peu attendues, Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma, pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressemens; elle le regarda encore avec une extrême tendresse, & cédant ensin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de sentiment dans leurs transports! non! jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés, sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le desir; c'étoit ce vrai délire, cette douce sureur de l'amour toujours cherchés, & si rarement sentis. O Dieux! Dieux! disoit de tems en tems Zulma, sans pouvoir en dire davantage; Phenime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, serroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui disoit-elle avec transport, ah Zulma! que j'ai connu tard le bonheur!

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choses encore à desirer; & Phénime, à qui fon ardeur les rendoit en ce moment presqu'aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses defirs, s'y livra aveuglément. Il fembloit même qu'il fit encore plus pour elle qu'elle ne faisoit pour lui ; plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance sui avoit coûté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui si fouvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu

Town III. Parrie I.

du bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincere Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports; Phénime! lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aie pas dû croire quelquesois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé si

long tems cet aveu?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincere, plus je craignois de m'engager; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer;

Votre Majesté devine sans doute; continua Amanzéi, quelle sut la suite d'une pareille conversation; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeller les discours de deux Amans qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne se don-

noient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparerent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens, Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus réfister au desir de sçavoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an ; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

te

ue

oit

irs

X-

n-

G 3

### E TOTAL TARON, TOTAL TOTAL TOTAL

#### CHAPITRE VIII.

N fortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas longtems. Je sus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits ou mon inquiétude & ma curiofité me conduisirent, rien qui m'amusat, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois affez fouvent ce mouvement vif & paffager que l'on honore du nom de goût, mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait filong-tems mon admiration & mes plaifirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est ce-pendant ce que l'on éprouve le moins,

CONTE MORAL: 103 je commançai à m'ennuyer de ma destinée, & à desirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une elpérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaifirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fut encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, foit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroissoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quit-toit le moins, étoit un homme déja d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fut Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haif-soit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur, à cet extérieur sombre, je Je pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices ausquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en penfant mal d'eux, je me trompois fur Moclès; & larsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & fa vertu fincere. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne sut réelle, & que, quelques durs que fussent ses

#### CONTE MORAL. 105

principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, ( c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entr'elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur sussent désavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes, la méchanceté du Public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût sondée sur le goût qu'ils avoient

pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaide, &, foit qu'ils fussent en compagnie, foit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumieres & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si refserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panégyrique, & se

louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont affurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'efpérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaide & Moclès affez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, foit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut seulement ce qui la rendoit agréable, où que dans les dispositions où j'étois, je la regardaffe comme une chose qui pouvoit m'être falutaire.

Ah vraiment! s'écria le Sultan, je ne fuis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, fans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaide & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de differter sur la volupté; il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu, mais ils en convenoient séchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'éten-

doient sur une matiere si intéressante; & s'appésantissoient sur les détails les plus dangereux, avec une consiance dont ensin j'osai espérer qu'ils pour-

roient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux; & quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaide plutôt qu'à son ordinaire, s'y amufoit davantage, & en fortoit plus tard. Almaide, de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé, & elle-même ne paroisfoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joie que ressentent deux Amans, qui, long tems troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaide & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empresse-

CONTE MORAL. 109 ment, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou ( ce que je croirois plus aisé-

ment ) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaide fur sa vertu; pour moi, ditelle, il n'est pas bien fingulier que j'aie été fage : dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espece de fottise à vous de n'être pas galans, en nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous, & l'on setromperoit. Il est aisé à un homme de réfister à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte,

ce sont les sens. Au défaut de ces deux mouvemens qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses que l'on doit excuser le moins. n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au Ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend : la passion déja née, en prend plus d'empire sur le cœur; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter, le disposent à la foiblesse. Quand, seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination. une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui réfister; c'est dans le silence, c'est vis-à vis ellemême qu'elle est foible, qu'a-t-elle

à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu , peutelle se flatter que dans un moment. (& qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare ) où un Amant tendre, ardent, empressé viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports. elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion?

Ah Moclès, s'écria Almaide en rougissant, que la vertu est dissicile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous
qui, avec tous les agrémens possibles,
née pour vivre au milieu des plaisirs,
avez tout sacrissé à cette même vertu,
qu'aujourd'hui l'on sacrisse aux choses
mêmes qui sembleroient devoir le moins
l'emporter sur elle. Je ne me flatte point
répliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la persection; mais il est vrai
que j'ai tout craint, sur-tout ce désœu-

vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces spectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le sçais, reprit-il, & c'est à ce soin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre fagesse, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions que l'oisiveté; & si elle prend tout sur nous, qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne pensons, répliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous disois. Il faut de plus, que vous considériez que les semmes sont toujours attaquées, & que ( si vous en exceptezquelques unes fans pudeur & fans principes, qui même sans aimer, osent les premieres dire qu'elles aiment ) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs, & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage fur yous; l'exemple doit même d'autant tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans ce cas-là. Quand cela ne seroit pas, répliqua-t-elle, né affez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours.....Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en soupirant. Quoi! continua Almaide, vous reprocheriez vous quelque chose! Ah Moclès! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi ? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oui, répondit-il tristement ; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette suneste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des foiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la ten-Tome III, Partie I.

tation. En vous confiant mes foiblesses je suis sorcé de vous parler de mes triomphes; ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne sçais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous sais que pour éviter le

mensonge.

En achevant ce modeste discours Moclès baissa les yeux. Oh! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaide, je vous connois. Eh bien! vous avez donc été quelquesois tenté de fuccomber ; vous ne m'étonnez pas ; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foiblesses que vous vous reprochez! Quoi, lui dit-il, vous aussi, Almaide! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, repritelle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les

### CONTE MORAL: 114

confond, soit indépendant de nousmêmes: cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus férieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'affervissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore

ces mouvemens affreux? Ils sont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

Mais nous sommes fols de parler comme nous faisons, dit Almaide en rougissant, & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en fouriant d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même, mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous, que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons, ramene nécessairement à de certaines idées; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de se séduire; & nous pouvons, je crois, fans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyez que ces fortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre, puissent faire la même impression sur nous: par euxmêmes ils ne sont rien ; des personnes de la vertu la plus pure, font quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matieres prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrette, & je ne puis cependant y résister; je voudrois sçavoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais ensin ( pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaide n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant son parti; mais oui, répondit-elle avec embarras, & puisque vous voulez le sçavoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui ( car je ne veux rien vous dissimuler ) malgré mon aversion pour les hommes, me paroissoit assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls; je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposat, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à la lui faire valoir; il ofa même m'affurer que je l'aimerois; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne scais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au refpect. Il s'approcha de moi, & me prenant brufquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi de grace, du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de sçavoir... Non, interrompit Moclès, yous me direz tout : c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas fans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop fenfible, & ce motif, loin d'être louable , ne sçauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il est vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir, sans être coupable. N'estil donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Oferez-vous compter fur vous-même, quand vous ne vous ferez pas éprouvée ? Ainfi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles font ses forces! Almaide, croyez-moi, l'on ne craint jamais affez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté fur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous, que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits

H 4

dans le chemin de la vertu, ou ce qui est encore plus essentiel] ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs, qui feule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès; je lui connoissois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi, me dis-je avec étonnement, c'est Moclès! qui conseille à Almaide de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur, & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins ofé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaide, & de Moclès, que fur le trouble où tous deux commencoient à se mettre, Almaide continua ion histoire.

ich eauthing orbinage is, karrisch He was the first of the course

## CHAPITRE IX.

isid terior san solitain

di Contri de Traffichio de la

Où l'on trouvera une grande Question à décider.

DE vous obéirai aveuglément, répondit Almaide à Moclès: vous venez de me faire sentir que la vanité seule me sermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous consiant sans déguisement les circonstances de mon aventure

qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me semble, que ce jeune homme, dont je vous parlois m'avoit renversée sur un Sopha; je n'étois par encore revenue de mon étonnement, qu'ils'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aisément dans mes yeux, & voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en sus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne sut pas longue. La nature qui

me trahissoit me porta bientôt ce baiser dans le sond du cœur; il se mêla
tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec soiblesse. Tous mes sens le souleverent, un seu inconnu se glissa dans
toutes mes veines; je ne sçais quel plaisir qui, en le détestant m'entraînoit,
remplit insensiblement toute mon ame;
mes cris se convertirent en soupirs; &
emportée par des mouvemens ausquels,
malgré ma colere & ma douleur, je
ne pouvois plus résister, en gémissant
de l'état où je me voyois, je n'avois plus
la sorce de m'en désendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible fituation! Eh bien! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai je, reprit-elle? Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oserois l'assure. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma sureur; une consusson singuliere regnoit dans toutes mes idées. Je me m'étois pourtant pas encore rendue; mais quelle résistance! qu'elle étoit soible;

CONTE MORAL 123 & que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah Moclès! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvoisje tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes si vives ne m'arrachoientelles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je souhaitois, ( mais avec quels efforts! combienne fouffrois je pas à souhaiter? ) que l'on vînt m'arracher au sort qui me ménaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agiffoit sur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaisoit moins que le premier, me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposat à ma défaite. En rougissant de ce que je sentois, je brûlois, d'en sentir davantage;

fans imaginer de nouveaux plaisirs,

j'en souhaitois; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un supplice pour moi, & à satiguer mes sens.

Quelle que fut l'ivresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, continuoit de me la reprocher, lorsque ce jeune homme remarquant, sans doute, l'impression qu'il faisoit sur moi, poussa enfin jusqu'au bout, les outrages qu'il me faisoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ses baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle infulte réveilla ma fureur; hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Je fentois bientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit

de si fanglans affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaide. Au milieu d'une fituation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sçais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa sureur, & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire! dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois foutenir l'éclat & l'impression, changerent; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur : il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits!) aussi soible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se diffiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'huz

miliation de mon ennemi; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible; & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confusion secrette dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'infolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faifoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule sois que je me fois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de foin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez hien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il faitsur vous les impressions que vous craigniez? Mais ensin, répondit-elle en rougissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte reprit-il, que si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Qui, répondit-il avec distraction, cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde : de tems en tems il regardoit Almaide d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ses desirs, & son irrésolution. L'aveu qu'Almaide venoit de lui faire de fon trouble, l'encourageoit; mais son inexpérience ne lui permettant pas de scavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La facon dont il devoit s'y prendre pour achever de séduire Almaide, n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs féduit, cessant de l'être, je le voyois 128 LE SOPHA;

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaide n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître; des foupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit ellemême, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu. elle ne sit pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forcoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embar-

# CONTE MORAL 129

ras d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaide & Moclès, loin de scavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal affurés, le feu dont ils le sentoient brûler. Quand même ils fe seroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, scavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence ? En supposant à Almaide plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette fagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes, cette Tome III. Partie I.

loi ne soit pas inviolable, Almaide; ou tout-à-sait neuve, ou peu saite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs sçavoit-elle comment Moclès la prendroit? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se seroit-elle étourdie la-dessus; mais, s'il s'en tenoit simplement

au mépris?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle manière ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réuffir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le sophisme; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raifon, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à fauver fa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussit point, qu'à tromper Almaide. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier de sa séduction!

Oh parbleu, dit alors le Sultan, on

CONTE MORAL peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne sçais pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me semble que la fituation où il se trouvoit exigeoit qu'il en sit quelques-unes. Quelques-unes, passe, répondit Schah-Baham, & c'est précisément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane. Vous avez risqué! dit Schah Baham, oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire? Vous avez de petites façons de parler aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses, qui occupoient Almaide & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude; &, si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas suspendre deux minutes leurs résolutions. Est bien! répliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle, penserent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous sussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois sort bien, repartit il; mais je serois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me serois point

du tout de peine de le paffer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaide ensin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si longtems le silence. Je crains, ajouta t-elle, que vous ne vous sassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaide parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche.
Je suis désolé que ce jeune téméraire

qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès ! s'écria t-elle, & pourquoi ? Parce que, répondit il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours sublister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiofité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractere & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me teroit pas honneur. Il est certain, réponditelle, que vous pouvez tout me dire fans rien rifquer, C'est cela même, reprit il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, fûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sçachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout.... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus partaite certitude. Sans vous inquiéter d'avantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être fur un pareil article, dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des memes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaide, parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air affez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour [ car, quelque chose que vous en puissiez

nouvelle your venez de me

te has the plane

CONTE MORAL. 135 croire, il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite ] moi, je l'ai toujours fui, est-ce-là de quoi nous croire si parfaits? mais, direz-vous, nous avons eu des desirs, & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle là? scavions nous ce que nous defirions? sommes-nous même bien fûrs d'avoir eu des desirs? non, notre orgueil nous a trompés: ce que nous avons pris pour les desirs les plus ardens, étoient, sans doute, de bien légeres tentations. Ce n'est, peut-être, que par ignorance que nous nous y fommes mépris, plût au Ciel! mais s'il est vrai [ comme je crains bien ] que la seule envie de nous exagérer nos triomphes; ou de croire seulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-deffus, dans quelle coupable erreur n'avonsnous pas vécu? Nous nous sommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai, dit Almaide, vous venez de faire là une affligeante réslexion! Co n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à sçavoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais, comme je vous le di-fois tout à l'heure, nous ne sçavons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi confiste la vertu? dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut sçavoir quelle est la chose qui les flatte le plus? celui-là feul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas ; que peut il donc facrifier? Rien, une chimere; car, quel autre nom donner à des desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore? & si, comme cela est décidé, la difficulté du facrifice en

## CONTE MORAL. 137

fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrisse qu'une idée? Mais après s'être livré aux plaisirs, & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaide, il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laissant à Almaide le tems de la réflexion, elle ne fentît combien les raisonnemens qu'il employoit étoient faux; nous avons osé le croire, & dès ce moment nous voilă coupables d'orgueil. Je suis bien aife, continua-t-il, & je vous loue fincérement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir fur l'un & fur l'autre que des idées fauffes. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs; en proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approsondir ce qu'elle a conçu, le tems que sans cette tourmentante idée qui l'obsede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quois'entenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite: il saut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoigu'Almaide fût dans une fituation à ne pouvoir guère saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits? Mais vraiment, repliquat-il, je n'en doute pas; car, considérez de grace la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible. Je ne le vois que trop, dit elle; elle est

réellement épouvantable!

Premiérement, continua-t-il, nous ne sçavons pas si nous sommes vertueux; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation: il n'est que trop certain que, contens de la privation que nous nous sommes imposée, il y a mille chofes plus essentielles, peut-être, sur lesquelles nous nous fommes crus difpenfés de nous observer; par conséquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou ( ce qui, fans être de la même importance, a cependant des inconvéniens considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entends, dit-elle en soupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules

de voite à le tele

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose ( & plût au Ciel que je ne suppofasse rien, ) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir, & juger de ses charmes par nous-mêmes; quel seroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire ; si au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement, que sans doute Almaide auroit détesté, si elle avoit été plus à elle même, fit sur une ame qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en fûreté?

A ces mots elle se pencha languissamment sur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ses bras. Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hasarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui semblent la bleffer, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être enfin, nous y gagnerons, puisqu'au moins le souvenir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaide ne répondit rien; elle paroissoit encore incertaine; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui opposa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, disoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais affez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaffent pas plus loin. Elle y confentit, bientôtils s'égarcrent, & irritant leurs desirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans graces, & avec mal adresse, n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils fentoient, jugerent à propos de poursuivre, ou ne purent s'arrêter &..... tout d'un coup vous devîntes autre chose, interrompit le Sultan? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah Baham, & je sçais bien pourquoi, c'est que cela est incompréhenfible; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majesté, repartit Amanzéi; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, repliqua le Sultan; & dites moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaide, répondit Amanzéi, me donna sur elle de grands foupcons, & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fut extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de fon aventure, elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan; oh oui! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout; si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez - en certain; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these, dit le Sultan, car.... ah oui! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane; c'étoit elle, c'étoit lui : pourquoi, fans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise soi? Vous avez raison, repliqua le Sultan, à la rigueur cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce sût l'un ou l'autre, je ne sçais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de fon égarement, il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaide; & sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur : il fembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop fur enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux fur lui-même, & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour féduire Almaide, combien fa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere.

Almaide enfin ouvrit les yeux; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès, elle sut d'abord plus consuse qu'assligée. Soit enfin

enfin que le dése poir ou elle le voyoit lui sit sentir sa chûte, soit que d'ellemême elle connut tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah Moclès ! s'écriatelle en pleurant, vous m'avez perdue! Moclès en convint, il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'it y a à compter trop sur soi-même. Ensin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincere, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaide restée seule, n'en sut ni moins honteuse ni plus tranquille; elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout; jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, des le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austere... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan, ce n'étoit pas lui. Et Almaide, continua Amanzei, toujours inconsolable, quelques jours après fuivit fon exemple. Ceci me dérange, reprit le Sultan, il falloit donc que ce ne fut pas elle. Jamais question plus Tome III. Partie I.

difficile à décider ne s'étoit offerte à

mon esprit, & je la laisse à résoudre à qui le pourra.

Contraction of the same of the

# CHAPITRE X.

Où, entr'autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems.

UELQUE goût que j'eusse pris pour la Morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux semmes insensibles, ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaide, j'errai long-tems; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déja connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un fauxbourg d'Agra, qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquesois y venoit incognito.

147

Le lendemain que je m'y sus sixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fut étonnée de la démarche qu'elle faisoit; elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave qui la conduisoit, & sans ofer lever les yeux, elle vint s'affeoir fur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réslexions, après avoir soupiré plusieurs sois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé ses pleurs, qu'un jeune homme sort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuosité, & en chantant, dans le cabi-

confusion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & se jettant à ses genoux : Ah Zéphis! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas ! est-ce Zéphis que je vois que je n'osois presque pas y espérer ! quoi! c'est vous qu'ensin je tiens dans

mes bras!

Oui , répondit-elle en soupirant , c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette folitude, s'écria-t-il, en lui baifant la main ! Ah! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse deviendront plus cruelles pour moi, à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir, & elless'en effaceront, Mazulhim; ou fi vous vous les rappellez quelquefois, ce ne fera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur! répli-

# qua-t-il d'un ton badin; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres; sçavez-vous bien qu'au vrai, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous; & vous doutez de mes sentimens! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement; je sçais que vous ne pouvez être ni constant, ni sidele: je doute même que vous sçachiez aimer; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma soiblesse dans toute son

étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites, & pourtant j'y céde. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait

tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, sçavezvous bien que vous me faites un vrait tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis? Ah! Mazulhim, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrisse, & que vous rassurez mon cœur! Je vous aime, Mazulhim; si vous me connoissez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas fignorer) jamais été qu'à vous; dites moi que vous desirez qu'il y soit tou. jours. Si vous scaviez combien j'ai befoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire, ne. fût-ce même que par humanité. G'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour

moi comme je pense pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteste .... Mazulhim, interrompit - elle, laisfezmoi le soin de vous justifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le persuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus sérieux que touché, que je ne me croyois pas affez malheureux pour que les preuves que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse. vous en eussent aussi peu persuadée. Je sens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous infpirer, ne va jamais sans un peu de défiance; si celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la serrant dans ses bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaifir de vous trouver si délicate, me femais c'est de votre repos qu'il s'agit ici, & si vous connoissez mes sentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle se défendit d'un air si vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fut en elle envie de faire de ces facons auxquelles on ne prend feulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphis , lui ditil, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne fuis pas venue ici fans fçavoir à quoi je m'exposois, & vous me verriez verser moins de larmes, si je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendresse ; je vous aime, & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je serois entre vos bras; mais, Mazulhim, il en est encore tems, & nous ne fommes pas encore affez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos fentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me foit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas; mais jugez combien j'au-

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis versoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu l'est-il possible que vous vous imaginiez que je vous consonds avec ces objets méprisables, qui seuls jusqu'à ce

jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu à pu donner lieu à vos soupçons; mais, Zéphis, vou-driez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loifirs, la honte de les ayoir aimées? Il est vrai, je craignois l'amour; eh! que pouvois je saire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me sauvoient par leur caractere, du danger d'une passion! Je suis, dites-vous, accoutume à l'inconstance par le fuccès? M'estimez-vous affez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelquesuns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez fi vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang, je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée, & tendit la main à Muzulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner. Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime! ah! combien vivement! avec quel plaisir je sens à vos genoux, qu'au milieu même des transports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je sacrissois! qu'il m'est doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous! sans vos charmes, même sans vos vertus, j'aurois, sans doute, ignoré toujours ce sentiment auquel, jusques à vous, je resusois de me livrer. C'est à vous seule que je le dois, c'est pour vous seule que je veux en être éternellement rempli!

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous serions heureux si vous pensiez ce que vous me dites! s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre ivresse étoit peinte dans ses yeux, & bientôt Mazulhim, par ses transports, en penétra toute son ame. Dieux! quels yeux quand il eut achevé de les troubler! Je n'avois vu les mê-

mes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut, cependant, à rendre Mazulhim, l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put sans fe ressouvenir de ses craintes, & peutêtre de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus soible résistance; mais ne pouvez-vous..... Ah Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore

de me prouver votre tendresse!

Zéphis soupira, & ne répondit rien: plus vaincue par son amour qu'elle n'étoit persuadée de celui de son Amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix! aussi Muzulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long tems. & qu'elle sembloit même suspendre. ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse; mais ensin, on ne scauroit s'y plaire toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner fes desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. l'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut austi, & plus long-tems que moi, Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter ; il étoit vif fans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un Amant scait exprimer fes defirs?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'apperque du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise, ni choquée, & tournant ses beaux yeux vers son Amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux sourire, je suis plus heureuse que je ne le pensois.

Mazulhim à ce discours, qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

CONTE MORAL 157 qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice: Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé.... Ah Zéphis! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en justifier! Cessez donc de vous affliger ; répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse, que par les choses que vous vous reprochez.

Ah! cela, comme l'on dit, est bon pour le discours, dit le Sultan; mais dans le sond de l'ame, cette Dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premiérement, c'est que par soi-même, cela est affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les semmes, n'en sçauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs, c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante, quand cela arrive, qu'on pourroit

bien dire.

A ce propos, je me souviens qu'un jour [j'étois parbleu bien jeune, ] c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva; nous étions pourtant tous deux.... Réellement, je ne m'en ferois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup.... je ne sçais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendriffante. Je lui dis pourtant, entre autres choses, qu'il ne falloit désespérer de rien, que je ne l'avois pas fait expres ... Eh finissez votre cruelle histoire, interrompit la Sultanes Je trouve affez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me foit point permis de faire un conte, & chez moi sur-tout. De là, comme je vous disois, poursuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela ne fasse un certain plaisir; par conséquent la Dame de Mazulhim qui disoit de si belles choses .... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela est probable; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez fi fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embarrasse. Ah oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple qu'à .... mais n'ayez pas peur! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de son aventure, il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la sa-

con dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrace, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur; que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais fi, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette aventure que mille choses plus flatteuses pour moi que tous vos transports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-telle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que soit le motif de mon indulgence; ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis au reste, que je serois moins tranquille sur le plus simple soupçon sur votre sidélité ; que

sur ce que vous appellez un crime. Oui; Mazulhim, soyez-moi sidele, & puisséje toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaisirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses desirs avec une complaisance qu'intérieurement peut-être, il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre, insensiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il sembloit que ce ne fut que dans cet inftant qu'elle se sut véritablement rendue: elle n'avoit jusques là , que souffert les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit: Cette répugnance inféparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que si peu sentent; avoit cessé. Zéphis soutenoit sans embarras

### CONTE MORAL 161

barras les éloges de Mazulhim, & paroissoit même desirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougissoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faisoit rougir; ses regards ne se détournoient plus de dessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser; la pitié que Mazulhim lui inspiroit, ensin n'eut plus de bornes; cependant...

Ah oui, interrompit le Sultan, cependant.... J'entends bien , voilà un impertinent homme! Je ne connois rien qui soit à la longue plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis; je suis bien fur qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le suis du contraire; se fâcher d'un pareil malheur c'est le mériter. Bon, reprit le Sultan, pensez-vous qu'une femme fasse une pareille réflexion? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'en pareil cas je me facherois, & si je ne m'en croirois pas moins raifonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre chose, chacun a fon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obstination du malheur de son Amant me parut l'ennuyer; soit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

Tome III. Partie I. L

miere fois, elle crut le mériter moins ; foit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de sorce pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accontumé peut être à braver de pareils malheurs; ne pensant pas de Zéphis aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité sût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute semme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justissée par le succès. Quoique Mazulhim sut en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on put le séliciter, & quels que sussent se efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

# CONTE MORALI 163

A l'air étonné de Muzullim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs, lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toute-fois sans vouloir en ossenser aucune; & que sçait on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle. je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut être pas crue. J'aurois affurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible, ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes desirs de nouvelles raisons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur, & mon désespoir; & je sens ..... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un feul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaifirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénétrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphis en se levant. Quoi ! s'écria-t-il, vou-driez vous déja me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation! Non Mazulhim, repliqua t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh! puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais sortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner ensin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être, Ma-

CONTE MORAL. 165

zulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne nous y disposerions pas mieux.

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus

respectueux.

r e!

1-

1-

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim qui employoit fi mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper toutes les femmes le connoissoient & toutes cependant cherchoient à lui plaire; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit!.... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes. lui qui ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contens que lorsqu'ils étoient sortis. A l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'affit fur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carraux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune forte d'amusemens qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant affez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'effuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son filence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir fortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en ellemême, si elle se prêteroit aux nouvelles entréprises de Mazulhim. Si sa tendresse la follicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

### CONTE MORAL.

lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée, s'il ne cherchoit pas à le devenir? étoit-ce ensin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit si tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées. Muzulhim ( foit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulut empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précédent ou fuivent une conversation sérieuse; mais qui par leur frivolité ne sont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générolité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont, car il faut lui rendre justice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, & comme il étoit l'homme de son tems qui sçavoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduisit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit. & connut enfin de combien de plaifirs l'imagination est la source, & combien sans elle, la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une reflource pour lui, que comme une forte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent fentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles, par lesquels il s'étoit vu si long-tems, & si cruellement arrêté.

Fentends, dit alors le Sultan, c'ett fort bienfait : il vaut mieux tard que ja-

## CONTE MORAL 169

mais, c'est-à-dire que.... N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & pensez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la finesse de nous laisser quelque chose à deviner? Je n'en sçais rien, reprit le Sultan, ce ne sont pas là mes affaires; mais ensin, c'est que, comme vous le sçavez aussi-bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe.... Eh bien! ditesmoi donc un peu, Mazulhim?

Sire, il fut heureux; mais il sçavoit mieux offenser, qu'il ne sçavoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pu pour si peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, ou Zéphis mit beaucoup de sentiment, & Mazul-

him extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son amant, lui dit mille choses sines & passionnées qui ne me firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même sut étonné de tant de charmes, ils n'agistoient pas sur lui aussi vivement que sur moi, & il me parut que son orgueil étoit plus slatté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui & dont malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit unique-

ment remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; son cœur inaccessible au fentiment; languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloitavec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & fembloit attendre avec impatience quele souper finit. Il le lui dit lui même; mais soit qu'elle n'eut pas si bonne opinion que lui de l'après - souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la pressa, bientôt... Ah Mazulhim! que tu aurois été heureux, si

tu avois sçu aimer!

Peu de tems après, Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoisfance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable, pour qu'il put s'attacher constamment à elle ; elle étoit vraie, fans fard, fans coquetterie; Mazulhim étoit sa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille aventures, fans avoir un Amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuser de chercher plus encore le déshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plut aux femmes de ce genre, & qu'à son tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de si peu de mérite avoit-il pu toucher une personne aussi estimable que vous nous avez

peint Zéphis? Si votre Majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût scu plaire à Zéphis; il avoitdes agrémens, & scavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne seroit pas la premiere femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre Majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours. Sans doute, dit le Sultan, par exemple, il a raison, l'on ne voit que cela; au reste, ne me demandez pas pourquoi , car je n'en sçais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, re-prit la Sultane. Ce sont des choses, qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît fimple que vous ne fçachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre & constant; que sure des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (si toutesois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre ensin à lui, cela ne me surprend pas; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne seroit pas ce qu'il est, fi ....

CONTE MORAL 173 Si, si interrompit le Sultan, allez-vous faire long tems les beaux esprits? & ne vous souvient-il plus que j'ai détendu les differtations? Que vous importe, ditesmoi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une soit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez sçavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? croyezvous qu'il se souvienne de cela lui à présent? Vous êtes cause, au reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait, ne finissent point, & cela m'excede. Voyons, Émir, où en étiezvous? que devint cette Zéphis si rai-sonnable qu'elle ennuie? quelle sut la fin de tout cela?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus secrétement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle ne furent pas assez habilement employés pour la tromper long-tems, ou les insidélités qu'il lui faisoit étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il put toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit, elle se plaignit; mais comme avec toutes les

délicatesses de l'amour le plus tendre; elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélités, & elle recommença ses reproches. Enfin il s'impatienta, & peu touché de son amour & de ses larmes, il rompit absolument avec elle, & la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'est que j'aurois fait de même. Je sçais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertisse, ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je sois un Mazulhim, je pense qu'on ne me le reprochera pas; mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter des semmes, quand ce ne seroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent.

entile entry base elle me far en passenge, in displace in apporte in apporte in apporte in apporte in apporte in apporte in all apporte in appo

# CHAPITRE XL

The Street

Qui contient une recette contre les enchantemens.

Zéphis, pour la premiere fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite semme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, onn'auroit pas facilement remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous; mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, malgré ses airs enfantins, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous

aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais, c'est qu'elle est charmante ! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du faubourg! Ne diroit-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant ! continua-t elle, galant au possible! Je suis, dit-il, charmé devous y voir, & qu'il vous plaise. Oh pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peutêtre pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'est pas que je ne scache, aussi-bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais . . . Vous ne la prariquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend justice. C'est que cela est vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne suis point fausse. Hier. quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici....je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractere ne me le permit point; je suis franche, naturelle, vous me plaisez. & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en haussant les épaules, voilà une belle idée / j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai; vous êtes charmant, reprit-elle; mais, dites-moi done? y a til long-tems que vous êtes ici? l'arrivois, répartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu; mais vous avez pensé, être (ici la premiere! Cela auroit vraiment été joli, dit elle, & je n'aurois pas manqué de vous en scavoir gré. Vous concevez bien , répondit-il , qu'on ne fait pas ces choses là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés, Qui, oui , reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dife des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb cham Ne lui at-elle fait que cela , demanda-t-il? Et Sophie, continua t-elle, vient de prendre Dara. N'at elle pris que lui, demanda-t-il encore le millie Charus

Pendant, qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena fes yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur sa montre, mais, quelle folie donc ; Mazulhim , lui ditelle, est-ce que nous serons seuls tout

Tome III. Partie. I. M

le jour? Voilà une affez bonne question; répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus : laissez donc, ajouta-t-elle sans aucun desir qu'il sinît, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarras-sa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une solie qui ne ressemble à rien; & à propos de quoi être feuls s'il vous plaît? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quelconte; où avez-vous donc pris cela i je n'en ai pas dit un mot, je vous jure ; après tout , cela m'est égal , & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus fingulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes , je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica ! ajouta-t-il , vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure; tel qu'il est, je le trouve pourtant sort beau, ajoutat-elle en s'affeyant fur fes genoux, & felon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

## CONTE MORAL. 179

Quand j'y pense, reprit-elle, il saut que je sois bien folle pour croire que vous me serez fidele, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah! ne parlons pas de cela, répliqua-t il en s'occupant toujours, (& graces aux bontés de Zulica ) fort commodément ; vous feriez peut être embarraffée, fi j'étois plus constant que vous me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laifler! dit elle , en ne faifant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la constant ce, continua t-elle auffi froidement que s'il n'eur pas continué lui , j'en ai dans le caractère, jose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu que la constance, tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut sans se vanter, dire qu'on en est capable; vous avez pourtant, malgrél celle dont vous pouvez vous piquel, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je fçais, & vous ne l'ignorez pas, repondit il, tous les Amans que vous avez eus. En bien ! dit-elle, en ce cas-la vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davan-tage : finissez donc! vous me tourmentez! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin , répliqua t-elle, c'est tou-

M 2

jours plus que je ne veux. Quoi! lui ditil, ne m'aimez - vous pas! allez - vous avoir un caprice? N'avons - nous pas tout réglé? Eh mais... oui, réponditelle, mais... Ah Mazulhim! vous me déplaisez! C'est un conte, répartit-elle froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posadoucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous; je vous le dis, c'est que je ne vous pardonnerai jamais une telle in-

fulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choses, il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplût en effet à un point qu'on ne scauroit imaginer. Cependant, malgre sa colere, elle attendit, & la vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit tronvée, ( & elles avoient été fréquentes assurément ) on ne lui avoit jamais manqué : c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle va-loit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime, de quels

CONTE MORAL 181

prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable! Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hasard Mazulhim qui, disoit-on n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas, au moins, par quelque endroit; donc ce qui lui faisoit saire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pour

voit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'ouidire en oui-dire, Zulica s'étoit armée
de patience, & cachoit son dépit le
mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim
cependant tenoit les propos du monde
les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se
trouvoit, tous les Magiciens des Indes
eussent travaillé contre lui; mais continuoit-il, que peuvent leurs charmes
contre les vôtres? Aimable Zulica!
ils en ont différé le pouvoir, mais ils
n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des sourismalins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demandat-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens? Je vous conseille de vous raccommoder avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis! Ils le seroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, réponditil, & je doute austi que malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé... Oh! c'est un propos auquel j'ajoute affez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le tems que l'on pouvoit resterenchanté, croyoit alors avoir accordé affez de répi. Je scars bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes. plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliquat-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence. reprit-il d'un air railleur, & j'osois elpérer... Vous prenez assurément bien votre tems pour railler, interrompitelle, vous avez raison, rien n'est si glorieux pour vous, que cette aventure!
Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc
jamais sentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer
mon humiliation? C'est, je vous jure,
dit-elle, ce dont je me soucie le moins.
Mais, lui demanda-t-il, si vous vous
en souciez si peu, de quoi vous sâchezvous tant? Vous me permettrez de vous
dire, Monsieur, que c'est une sort sotte
question, que celle que vous me faites.

A ces mots elle se leva malgré tous les efforts qu'il sit pour la retenir; lais-sez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre? Assurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en

ai jamais vu d'aussi sâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; désespérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans sa fureur à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main, & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas! Madame! lui dit Mazulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser, si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere; au reste, ajoutat-il en s'affeyant fur moi vie vous con-

jure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît toutà fait, dit Schah-Baham, elle a du fentiment, & n'est pas comme cette Zéphis. à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus fotte précieuse que j'aie de ma vie rencontrée! Je fens qu'elle m'intéresse infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi; entendez-vous; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriferai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allé s'asseoir dans un coin, & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque tems la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre. elle se mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, est d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit elle, sans le regarder. Vous ne

## CONTE MORAL 184

le croyez peut être pas, repartit-il; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi-bien que moi. Un autreagrément que je vous trouve, & que je vous dirois, si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer; c'est une expression charmante, qui ne laisse rien à desirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre, fans se sentir remuer jusques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il est heureux que cela me plaife ?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous sçais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précifément, dit-il, la raison qui me feroit desirer de mériter les vôtres. Ah sans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déja faites? Ah Zulica! est-il

possible que ce qui devoit augmenter votre tendresse, ne serve qu'à vous irriter contre moi!

Est-il possible aussi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'assront le plus san-glant que jamais vous puissiez me faire! Un assront! s'écria-t-il; aimable Zulica! vous connoissez peu l'amour, si vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus: les gens que vous avez honorés

de votre tendresse, vous ont aimé bien peu, si vous ne les avez pas trouvé

tous, aussi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monsieur, dit elle en se levant, sinissez, ou je vous quitte; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, réponditil, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'il sont cet esset la sur vous; mais, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une semme ordinaire, sans monde, sans usage, s'ossens at mortellement d'une aventure pareille: mais vous! que vous

foyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu! en vérité cela n'est pas pardonnable. En effet! dit elle. il faut être sotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singuliere que j'ai faite fur vous! Raillerie à part, ditil en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode; mais faisons mieux, n'en parlons plus; aussi bien ne suis-je pas assez imbécille pour que vous puissiez me persuader jamais. que plus un Amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous ? Oui, repartit elle, précisément; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose, que je le suis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & si je ne vous aimois au point

que je ne connois sous le Ciel rien d'afsezfort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penser m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant

qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi : mais c'est qu'il est décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'ufage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs groffiers, & incapables de fe laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé fi loin de moimême. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instans heureux qu'il a si vivement defirés; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précédent, & si ce désordre que vous me reprochez, est aussi désobligeant pour une femme qui sçait penser, que ce sang froid dont, faute d'y réfléchirfans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ses genoux, seroit-ce la premiere fois

## CONTE MORAL 189

que vous... Ah! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle; laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déja disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquile rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légere résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zuliza s'étoit sâchée.

Déja, troubkée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à desirer vivement quil se laissât moins frapper les sens, que la premiere sois; déjà même elle espéroit, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en sut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors sait plaisir de se comporter différemment,

Oh bien! dit le Sultan, qu'il finisse donc aussi lui; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendroit? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre! Amanzéi, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme là : & , je vous le dis naturellement , je ne le trouverois pas bon. Mais, point du tout, Sire, répondit Amanzéi, si je faisois un conte à Votre Majesté, il me feroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je fuis piqué contre lui! Mais, dit la Sultane, je ne sçais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il? ma soi, je n'en sçais rien, c'étoit un méchant homme! D'ailleurs dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des... Je vous prie, Mada-

191

me, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je sçais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaise; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point, répondit la Sultane, & de plus, je ne serois point du toute étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reste de son histoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Muzulhim, faisoit à ses charmes: en vérité, Monsieur, lui dit-elle en le repoussant avec violence, si c'est une présérence que vous me donnez, j'ose dire qu'elle est mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, si je pouvois imaginer que vous crussiez un seul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai sans peine, que rien ne me justisse. C'est que quand on se connoît d'une certaine saçon, dit-elle, l'on doit laisser les gens en repos. Ce sera sans doute le parti que

je prendrai, si ceci a des suites, repliquat-il; vous permettrez pourtant que je me slatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venue derriere elle, en troublant fon ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup fûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien! Monfieur , lui dit-elle , ceci sera t il éternel, & ne voulez-vous pas que je puisse fortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là-dessus; est-ce que vous ne soupez pas ici? Non pas que je sçache, reprit elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, ditelle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une affez bonne folie, dit-il en la rejettant rejettant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas ensin le moyen de lui rendre les heures moins longues: Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis sans colere; mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre; mais vous êtes si peu complaisante! En verité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excusé qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eut été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eut répondu si mal à ses dernieres bontés; sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt sois elle sur près de renoncer à un espoir qui ne sembloit

fe présenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa destinée? un moment de plus peut vaincre son ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire; mais, pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle

pût raisonner.

Mazulhim qui sentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Assurément, s'écria-t-elle à son tour, dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus, lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui sçavoit combien quel-

## CONTE MORAL T

quefois il est dangereux de rire, se sacha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi suneste qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient jusques là si cruellement persécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit sur eux, ne sût complette, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit sortisser Mazulhim, par la consiance qu'elle sembloit avoir : elle le connoissoit bien peu, de croire qu'il en eût besoin.

A Peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se
sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus
grandes entreprises. Quelque chose que
Zulica, qui étoit à portée de juger des
choses plus sainement que lui, put lui
dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il
imaginât qu'il ne pouvoit différer sans
se perdre, soit ( ce qui est plus vraisemblable ) qu'il crut n'avoir besoin de
rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

Na

lut tenter ce qui se encore par le plus grand hafard du monde I ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'ellemême, fut étonnée de la présomption de Mazulhim . & lui fit fur son audace les repréfentations les plus sensées. Elles ne reussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécesfaire de sa confiance en ses charmes: & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit affez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'une air dédaigneux! Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugear à la rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & infultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aifé au dernier point. In atradar

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan!
eh puis les femmes se plaindront, ou
feront les merveilleuses! cela est bon
à sçavoir. Quoi ! lui demanda la Sultane,
quelle admirable découverte venezvous donc de faire? Oh! je m'entends
bien, répondit le Sultan; c'est que si
jamais on s'avise de me faire des re-

CONTE MORAL. 19

proches, je sçais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien sâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que personne; mais poursuivez, Emir: il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere Partie.

and a contest in

THE REAL PROPERTY.

a year pres gor leveledding

te delegrement qui arm voir à Zimer, la mertifia mas mertifia mes metalles de la control de la contr

Cower Monday the of collection is an apprehent to major than rei a reponde de deix von dan bien fie che aus constinuintantiani ana entre supersupplied in motion of the residual callisting in gonnes qui pontitivez. shah adon. Hed son shar what the I ce due violes venez de nons raconter ; R ceei me danne forc bound opinion has reference and see glue to the teller of The College of the Mary of the Sale milita forthers but ut land the se sensured there is survived to Tim do la promiere Parcie. promitive of the Education to Section to the end of a read wall and a display property the state of the second state of the post to be really at the received the deleter whole and the transfer to the said the said the said Little de Mannagar et arelle private project Ourse, in which Troit not be server and the Codes the Manual to the Entrolle the part for the state of the property of the institut has consensitioned and proa finger to the fire was a final fire and the color of a color party of the same tour done and the Charles where Con Tonote Langue Con The L the state of the s



# LESOPHA.

CONTE MORAL.



SECONDE PARTIE.



### CHAPITRE XIL

Le même à peu près que le précédent.

I le défagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui étoit nécessaire dans un accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétroit de fureur, &

pour tâcher de fauver sa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'assu-

rément il ne méritoit pas.

Je ne sçais si ce sut pour mortisser Zulica, ou si, contre son ordinaire, il vouloit se rendre justice; mais quelque chose qu'il sit, il ne voulut jamais croire qu'il sut ce qu'elle disoit. Il y avoit, disoit-il opiniâtrement, des jours malheureux, des jours que si, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à se louer qu'à se plaindre. Je vous avoue, ajouta-telle avec une tendresse dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent sois sur ma beauté n'étoit pas sincere, ou que les choses que vous m'avez paru admirer, étoient essacées par des désauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez rassurée.

Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je sens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne maveuglent pas, & plus je vous trouve généreuse, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée aussi fausse, rien ne seroit plus in-

juste.

En finissant ces mots, ils se mirent à fe promener dans la chambre tous deux fort embarrassés l'un de l'autre, sans amour, fans desirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paroissoient pas disposés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la désesperoit, ( car je lisois aisément dans son ame, ) c'étoit l'impossibilité de se venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, se disoit-elle? ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permettra t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde!

Ces idées l'occupoient affez triffement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il fut sur cela hors de tout intérêt. Ils se promenerent quelque tems sans se rien dire; de tems en tems cependant ils se sourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude? Pensez-vous que d'être avec quelqu'un comme je suis avec vous, ne soit point pour une semme raisonnable une chose extraordinaire? Non, repliqua-t-il, j'y crois les semmes raisonnables tout-à-sait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend sur elles, & combien, avant que de se rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, est très-probable, répliqua-t-il; car à la saçon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les satiguassent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puissetenir! Croyezvous avoir eu bien de l'esprit quand vous avez dit de pareilles choses? Sçavez-vous bien que ce n'est-là qu'un vrai discours de Petit-Maître? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien saux, reprit-elle, si vous sçaviez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoil s'écria-t-il, vous y avez rêvé! cela m'outrage; je me flattois du contraire, & je vous sçais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Hé! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réslexions? Que voulez vous dire, demanda-t-elle froidement? qu'est-ce que c'est que Zâdis? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoissiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous est, qu'il seroit bien fâché s'il vous sçavoit ici, continuat-il, & je me trompe sort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne soi, ajouta-t-il en lui voyant hausser les épaules, Zâdis vous plaisoit avant que j'eusse le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien ensemble.

Voilà, répondit-elle, une plaisanterie d'un bien mauvais genre! Au fond, continua-t il, quand vous lui feriez une infidélité, il seroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis est peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été surpris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous eussiez pu prendre un Amant aussi froid, aussi taciturne! Mazulhim, répondit-elle, il n'est que tendre. Je vous l'ai sacrissé, il seroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, repliqua t-il, & j'avoue que j'étois inconstant, mais moins nous avons jusques ici été capables d'un attachement sérieux, plus nous aurons de gloire à nous sixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduisit de mon côté, mais d'un air qui faisoit aisément connoître que la bienséance seule y guidoit ses pas. Il est vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & fans un air un neu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois personne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je suis réservée; ce n'est pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, fans doute, repliqua-t-il, mais née sans desirs, vous n'accordez pas affez à ceux que vous faites naître, je sens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez sans cesse

de vous livrer trop, & entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible.

Mazulhim en parlant ainsi à Zulica, lui serroit les mains d'un air passionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déja nui, poursuivit-il, je ne sçaurois me resuser au plaisir de les admirer encore; dussé je même en périr, tant de beautés ne me seront pas cachées plus long-tems. Dieux! s'écria-t-il avec transport, ah! s'il se peut, rendez-moi

digne de mon bonheur.

Quelque chose que Zulica eût dit de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paroissoit plongé, la vivacité de ses transports, les soins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrezvous, lui dit-elle tendrement? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance, mais Zulica fe souvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire sur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah! Mazulhim, lui dit elle, d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allezvous pas m'aimer trop? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de fa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur conversation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudissoit de l'ouvrage de ses charmes, & Mazulhim plus content de lui même, s'abandonna aussi à son enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuses dispositions, on vint servir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut être les deux plus méchantes personnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! sans doute, réponditelle, est-ce que vous ignorez qu'il est infiniment bien avec Aischa? Mais ce seroit, à ce qu'il me semble, réponditil, une raison de plus pour être modeste. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais est-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que soit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre : un homme qui appar-

on olde ne crair able de l'ècre.

tient à Aischa, est sans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle; c'est qu'elle en sait mystere. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïscha n'a caché ses Amans, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme sigure dont elle est, elle y sera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien l'répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mesem, demanda-t il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il sort sérieusement, rien n'est si important pour une semme qui se respecte, que de voir bonne com-

pagnie.

nunines

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien; si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante. Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à Votre Majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me seriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à Votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi ( car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là ) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien des raisons, dit la Sultane; ce qui sert à amener un fait, ne sçauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasservient par la continuité; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit soutenir d'être toujours ému, & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le Sultan, c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois; quand on a un certain CONTE MORAL. 209 certain jugement, qu'on pense d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après-souper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amusemens qu'il lui proposa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica se prépara à sortir, d'un air qui me sit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaise humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il osa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils se revissent, & ajouter avec empressement qu'il falloit que ce sût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il sembloit desirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais si froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulut lui tenir 'parole.

En cet instant je sis réslexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuierois dans sa petite maison; qu'il suffiroit que je revinsse quand il reviendroit luimême, & que je ne pouvois mieux saire pour m'amuser & pour m'instruire, que de suivre Zulica chez elle; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans fon Palanquin. Auffi-tôt que je fus dans fon Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier

Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonca Zâdis; elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulut paroître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorsqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vit dans le défordre où elle étoit alors. Vu la fausseté de Zulica, cette derniere raison n'étoit peutêtre pas austi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de fentimens, cette scrupuleuse délicatesse qui font aujourd'hui si ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeu-

ses encore que respectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion ; de son côté,

#### CONTE MORAL II

elle le reçut avec une politesse étudiée & cérémonieuse, & un air aussi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

1-

it

r

t-

ça

it

IX

it

a-

n-

où

li-

ıt-

oit

u-

la

ul-

e.

ne

de

fe

qui

eu-

au-

pas

té,

Tant que les femmes de Zulica furent présentes, ils se parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choses aussi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le seul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands suffissent à ce qu'elle méritoit, ne se permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme assez imbécille pour l'estimer, imitoit sa réferve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occasion qu'elles se trouvent.

Avec quelque soin que Zâdis se contraignit, Zulica crut remarquer dans ses yeux une tristesse différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les questions qu'elle lui faisoit d'un ton sort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des soupirs

plus profonds encore.

Lorsqu'elle sur coëffée les semmes sortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, sui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire ce que vous avez? Pensez-vous que m'intéressant à ce qui vous regarde, comme vous sçavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas fi vous vous obstinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune facon vous être confié. Zulica infista, & d'une façon si pressante qu'il crut que sans l'offenser, il ne pouvoit se taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant de l'absurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire,

je fuis jaloux.

Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement ; c'est moi que vous aimez! Je vous aime! & vous êtes jaloux! Y pensez-vous bien? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je sens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi même. Mon esprit se resuse aux mouvemens de mon cœur, & les désavoue; cependant ils m'entraînent, & tout le respect que j'ai pour vous, toute l'estime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne sois cruellement tourmen-

CONTE MORAL 213 té. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

1-

e

IS

,

IS

22

re

a-

82

ns us

e,

e,

air

ai-

ix!

ré-

ca-

out

igis

aux

ésa-

, &

ute ent

ien-

Ecoutez-moi, Zâdis, lui réponditelle d'un air majestueux, & souvenezvous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes sentimens une preuve qui, pour vous doit être sans replique, c'est de vous pardonner vos foupçons. Peutêtre pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractere doit inspirer de la confiance. Je devrois même méprifer vos craintes, ou m'en offenser, mais il est plus doux pour mon cœur de vous raffurer, & mon amour veut bien descendre jusques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en se profternant à ses genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, si je pouvois penser que des soupçons aufquels même je ne me suis pas arrêté long-tems, fussent pour vous une raison de douter de mon respect. Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas; mais sçachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquiétude? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus,
reprit-il? Je veux sçavoir, répliquat-elle. Hé bien! dit-il; les soins que Mazulhim a paru vous rendre.... Quoi!
interrompit-elle, c'est de lui que vous
étiez jaloux? Ah Zâdis, êtes-vous fait
pour craindre Mazulhim, & m'avezvous assez méprisée pour croire qu'il pût
jamais me plaire? Ah Zâdis, dois je, &
puis je jamais vous le pardonner?



# CHAPITRE XIII.

Fin d'une avensure & commencement

E N achevant ces paroles, ses yeux se mouillerent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit sinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit il tendrement, & quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse. Ah! cruel, répondit-elle en sanglottant, soyez jaloux, si vous le voulez; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens,

#### CONTE MORAL. 115

mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me foupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

1-

S

it

4-

it

ne

IX

**8**z

ut

i,

82

n

as

1,

a-

Z-

15,

Je crois que vous ne l'aimez pas, répliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous puffiez prendre du goût pour lui : mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici. Et c'est pourtant, réponditelle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la paffion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à . mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, cen'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus

Zâdis en lui baifant la main avec transport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demandat-elle, je ne vous fais point de facrifice. Mais, Madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroissiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-telle en fouriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoissez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au furplus, pourtant, je ne serois pas surprise, que, fans m'avoir jamais desirée, & sans m'avoir de sa vie parlé de rien . il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il estavec moi au mieux. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme vous qui pût le croire; n'est-il pas vrai? Non reprit il, je puis avoir le ridicule dele craindre quelquesois, mais je vous jure que je n'aurai jamais ce-lui de le croire. Et moi je n'en jurerois pas, répondit elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une chose délicieuse que d'entendre mal parler de votre Maîtresse, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, sur le propos du premier fat qui, connoissant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude

Z

Z

Z

a

5

C

IS

i

i-

il

a-

a-

-t-

us

IX

ue

ne

m-

is,

8

ces

vec

elle

m-

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & songez que la jalousie que vous voulez bien me pardonner... ne sera peutêtre pas, interrompit elle, la derniere
d'aujourd'hui; je ne voudrois, pour
vous voir retomber dans vos chagrins,
que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons
plus de lui, répondit-il, & puisque vous
m'avez pardonné, & que jusques à mes
injustices, tout vous prouve que je
vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me consirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarrassé. Que vous êtes incommode avec vos desirs, lui dit-elle! Ne me les sacrisierezvous donc jamais? Si vous sçaviez combien je vous aimerois, si vous étiez plus raisonnable.... Cela est vrai, ajoutat-elle en le voyant sourire, je vous en aimerois mille sois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent.

Tout en disant ces augustes paroles, elle se laissoit conduire languissamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle sur sur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'espere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré sa répugnance, Zulica céda enfin aux empressemens de Zâdis, mais ce sur avec une décence, une majesté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en seroit plaint sans doute; pour lui attaché aux plus minutieuses bien-séances, la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur &

119

de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui té-

moignoit moins d'amour.

Je ne sçais pourtant pas comment les choses à la fin se tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui proposa de passer la journée avec elle. Pour que personne ne sçût qu'ils étoient ensemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les discours que pour toute autre raifon, elle ordonna qu'on dit qu'elle n'étoit pas chez elle; Zadis que sa jalousie n'avoit, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il fortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, persuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulut continuer un commerce peuagréable pour une semme de son caractere, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoient; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les

raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain; & le soir marqué pour le rendez-vous, fut à peine arrivé, quelle monta dans son Palanquin, & prit, avec mon ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un Esclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc ? dit-elle à l'Esclave. d'un ton brusque, il n'est pas encore ici? Je le trouve charmant de se faire attendre! Il est admirable que je sois ici la premiere. L'Esclave l'assura que Mazulhim alloit arriver. Mais, repritelle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne ; l'Esclave fortit, & Zulica vint d'un air colere se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accufant tout haut d'être d'une facilité fans exemple. elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte: en verité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres, aussi rares! Ah Ciel! s'écria-t-elle en

voyant l'homme qui entroit.

Je fus presque aussi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoiffois pas. Quoi! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhim ! Non , Sire , répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le Sultan! cela est bien particulier! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui? Sire, répondit Amanzéi . Votre Majesté va l'apprendre. Scavez vous bien, reprit le Sultan, que rien n'est si comique que cela? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah! fans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi. Amanzéi, pendant que j'y pense, qu'estce que c'est qu'une petite Maison? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de sçavoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzéi, c'est une maison écartée, où fans suite & sans témoins, on va... Ah! oui, interrompit le Sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler: Je sçais, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être

étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient desirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui f si j'avois eu le bonheur d'être à sa place l'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim foit coupable; non, Madame, il scait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance : des ordres cruels, aufquels même il a pensé défobéir, quelque facrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaifirs. Il a cru devoir compter fur ma discrétion plus que sur celle d'un Esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hazard un secret où une personne telle que vous, se trouve aussi particuliérement intéressée.

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long tems, sans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faisoit même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire.

Consternée, & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere, ensin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule

parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il. vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le justifier, semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Ou'il est heureux? Qu'il est heureux! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser! Que tant d'amour !..... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit sièrement Zulica qui avoit eu le tems de se remettre? Ne puis je pas être venue ici pour des choses on l'amour n'a point de part? Ne peut on voir Mazulhim, fans concevoir pour lui les sentimens que vous semblez m'attribuer ? Sur quoi enfin ofez - vous juger qu'il offense mon cœur.

l'ose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous

trouve dans un lieu qui jamais n'a été confacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui feul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement? Vous me permettrez de vous dire, réponditil, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ait dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin sçu m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! Que serois-je devenue?

Eh Madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir consié que la moitié du secret? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-

t-elle

telle aigrément? A-t il joint la calomnie à l'outrage, & seroit-il assez indigne ?.... Mazulhim peut être indiscret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe! s'écria-t-elle. c'est la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puisque vous le voulez, repliqua-t-il; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais. Madame, devant qui vous en défendezvous? Si vous vouliez me rendre justice. j'ose me flatter que vous craindriez moins que je fusse le dépositaire de vos fecrets. Vous pleurez! Ah! c'est trop honorer l'ingrat! Belle comme vous êtes, vous fied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger? Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit; je n'ignore pas que vous avez comblé ses vœux, je sçais même des détails de son bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offensez point, poursuivit-il, sa félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir; moins content, moins transporté, sans doute, il auroit été plus discret. Ce n'est pas sa vanité, c'est sa joie qui n'a pu se taire.

Mazulhim, interrompit - elle avec transport! Ah le traître! Quoi! Ma-

Tome III. Partie II. P

zulhim me facrifie! Mazulhim vous a tout dit? Il a bien fait, poursuivitelle d'un ton plus modéré, je ne connoissois pas encore les hommes; &t graces à ses soins, j'en serai quitte pour
une foiblesse. Eh! Madame, répondit
froidement l'Indien qui seignoit de la
croire, ce n'est pas vous venger, c'est
vous punir. Non, répondit-elle, non,
tous les hommes sont persides, j'en fais
une trop cruelle expérience pour en
pouvoir douter; non ils ressemblent
tous à Mazulhim.

A! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'ose vous jurer que si vous m'aviez mis à sa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne sont qu'un vain prétexte, & sans doute il m'abandonne. Ah! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien! Oui, Madame, répondit l'Indien, il seroit inutile de vous le cacher, Muzulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écriatelle douloureusement! Ah! ce coup me tue, l'ingrat! étoit ce là le prix qu'il réservoit à ma tendresse!

En finissant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'abat-

CONTE MORAL 227 tement. L'Indien qui la connoissoit, ne s'opposoit à rien, & seignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je sens que je meurs, Monsieur, lui ditelle, après avoir long-tems pleuré, ce n'est point à un cœur aussi sensible, aussi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups s mais qu'auroit-il donc fait si je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, repritelle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire ? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable? Pourquoi encore, faut-il que ce sois vous qu'il choisisse pour me le faire dire? Man ; io mas emobiles

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoissant, comme je fais, votre injuste aversion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, si Mazulhim m'avoit nommé la Dame à laquelle il me prioit de porter ses excuses. Je doutemême (étant pour vous dans des dispositions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous P 2 - Deg

voir pour moi) que je l'eusse cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penser qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire son bon-

heur d'être aimé d'elle.

C'est donc fort innocemment, ajoutat il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus sensible que vous puissiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des secrets que sûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne sçais pas ce qui vous le fait croire, répondit elle d'un air embarrassé; les secrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui possesseur, ne se consient ordinairement à personne; mais je n'ai point de raisons particulieres....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haissez, je n'ignore pas qu'en toute occasion, mon esprit, ma figure, & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus sévere critique. J'avouerai même que si j'ai quelques vertus, je les dois au desir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont depuis que nous sommes dans le monde, vous n'avez pas

cessé de m'accabler.

#### CONTE MORAL 229

Moi! Monsieur, dit-elle en rougisfant, je n'ai jamais rien dit de vous, dont vous puissiez être fâché; d'ailleurs à peine nous connoissons nous, vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas assez ridicule.... Brisons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentimens que j'ai toujours eu pour vous ( fentimens tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer ) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez infpiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gemir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentimens que je pourrois desirer; mais j'espere que ma discrétion sur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins yous

ne me refuserez pas votre estime.

Zulica gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en esset, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclarée son ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entr'eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le fecret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant ? Vous n'avez ici perfonne à vous; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir , est encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis rester dans un lieu où tout me reproche ma foiblesse. Oubliez Mazulhim . reprit-il; cette Maison aujourd'hui n'est point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéresse le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez fortir à l'heure qu'il est, fans risquer d'être rencontrée. Que votre

colere ne vous fasse pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, songez que peutêtre demain, vous; seriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des sentimens que l'on doit respecter, l'on vous croiroit personne à qui ces sortes d'aventures sont ordinaires.

Zulica résista long-tems aux raisons que Nassès [ c'étoit le nom de l'Indien ] lui apportoit pour la faire rester. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir , ajouta t-il, soussirez que j'y passe la soirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'appuie pas sur mes sentimens; si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica persuadée par ce que lui disoit Nassès, consentit ensin à rester. Pensant, comme vous faites, Madame, lui dit il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible... Bon! interrompit le Sultan, il ne sçait ce qu'il dit; car au-

tant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle; sans doute, dit la Sultane, c'est la même. Un moment de grace, reprit le Sultan, orientonsnous. Si c'est la même, pourquoi lui ditil... ce qu'il lui dit ? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette Dame-sà est accoutumée à avoir des amans, par conféquent il est ridicule qu'il lui dife qu'elle doit être bien bien étonnée? Ne voyezvous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la Sultane? Ah! c'est une autre affaire, repliqua le Sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit - on pas? où veut-on que j'aille deviner cela! Ah! il se moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-til? Voilà ce que je voudrois sçavoir. Et sans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer. Soit, dit le Sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'est pas que cela neme foit égal; on parle pour parler, cela amufe, & pour moi, je ne hais pas la conversation.

Alena, the second control of the control

## CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

A MANZÉI, le lendemain, continua ainsi.

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle; & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, cen'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de semmes qui se soiet sauvées de l'amour; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu sait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit elle; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me féduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne yous aime

plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuste aversion que je sçavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché? Peut-être hélas! mes soins, ma constance, mon respect vous auroient désarmé. Et peut-être aussi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non. répondit-il, en lui prenant la main; non, Zulica se seroit vue adorée aussi religieusement qu'elle mérite de l'être. Mais répartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes discours que vous; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choses que lui?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de se sentimens, répondit-il; Mazulhim inconstant, dissipé, n'a jamais sçu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiscret, & plus trompeur qu'il ne nous est même permis de l'être. Il est vrai cependant que quelque insidele qu'il sut, vous pouviez, sans être accusée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le sixer. La dissiculté de vous plaire, vos charmes, le plaisir si doux & si rare de regner dans un cœur qu'avant lui personne ne s'étoit soumis,

cont devoit vous faire espérer de sa part une tendresse éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica, qu'une idée si simple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il est certain, du moins, répondit-elle modestement, que par ma façon de penser, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-til, ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainsi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la semme même qu'on estime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Nasses.... Vous le pouvez, interrompit-elle, vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais est ce à moi, est-ce à ce Nasses si longtems hai, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Nasses, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnoît son injustice, qui en est désepérée, & qui vous jure de la réparer par des sentimens & une consiance à toute épreuve.

j'ai encore trop exigé.

Alors elle le regarda obligeamment; il étoit d'une figure fort agréable; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'est vous qui me promettez de m'aimer! Oui, repliquat-elle, mon cœur vous sera ouvert, vous y lirez comme moi-même, mes moindres sentimens, mes idées, tout vous fera connu.

Ah Zulica! dit-il, en se jettant à ses genoux, & en lui baisant la main avec ardeur, que ma tendresse scaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaisir ne vous soumettrai-je pas toutes mes pensées? Maîtresse souveraine de ma vie, vos ordres seuls régleront ma conduite ? Laisfons cela, dit-elle en fouriant, & levezvous, je n'aime pas à vous voir à mes genoux; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il se leva, s'assit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il poursuivit ainfi. Je vais vous interroger, puisque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies, Mazulhim a-t-il pu vous plaire? par quel enchantement la femme la plus respectable par ses sentimens & par sa conduite, Zulica enfin, l'atCONTE MORAL. 237

elle trouvé aimable? Comment un homme aussi vain, aussi impétueux, a-t-il pu convenir à une semme aussi sage, aussi modeste que vous? Car, qu'il plaise à des semmes de son caractere, à ces semmes frivoles, étourdies, dissipées, à qui aucun objet n'inspire de l'amour, & qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux; qu'il leur plaise, dis-je, cela ne

m'étonne pas, mais vous?

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne esvois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me crusse incapable de foiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuse dans les égaremens les plus funestes; mais rassurée par mes sentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, sans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous sont prescrits, j'osois me flatter que ce calme seroit éternel.

Sans doute, dit Nasses, d'un air fort sérieux, rien ne perd les semmes comme

cette sécurité dont vous parlez. Cela est vrai, au moins, répondit-elle; une femme n'est jamais plus exposée à succomber, que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sçais, c'est qu'après lui avoir résisté long-tems, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui sçavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conséquence; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue, sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé; seule avec lui, je me suis trouvée moins forte contre ses defirs; sans sçavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui resuser rien; l'amour enfin ma féduite jusqu'au bout.

En finissant ces paroles, elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naffès qui paroissoit prendre à sa douleur la part la plus fincere, en feignant de la consoler, lui disoit les choses du monde les plus propres à la défespérer. Sur-tout il appuyoit malignement sur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'est pas affurément, lui dit il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux; du moins, on en doit juger ainsi. Il est pourtant vrai, que cette inconstance si prompte de Mazulhim, feroit, si c'étoit toute autre que vous, penser les choses les plus désavantageuses.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit affez à Nassès qu'elle croyoit avoir raison de ne se rien reprocher là-

deffus.

On n'ignore pas, reprit Nassès, que les hommes sont affez malheureux, pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, sans que leurs desirs se ralentissent; mais au moins on aime trois mois, fix femaines, quinze jours même, plus ou moins: on n'a jamais imaginé de quitter une femme aussi brufquement que Mazulhim vous a quittée, vous; c'est d'un ridicule, d'une horreur même qu'on ne peut imaginer!

Ah! Zulica, ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit désormais une chose indifférente que les hommes fussent constans ou non; qu'elle desiroit même, par la sincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir ne fut pas véritable, & qu'elle feroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentimens qu'il ne pourroit ja-

mais voir récompensés.

Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serois beaucoup moins à plaindre; car enfin il me seroit permis d'imaginer que puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne seroit pas impossible que vous m'aimassiez aussi. C'est une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, sans les offenser; mais malheureusement, vous ne ressemblez à personne, & c'est sanstirer à conséquence pour l'avenir, que vous avez eu une foiblesse. Zulica

### CONTE MORAL 241

Zulica qui, sans doute, rioit en ellemême, de la fausse idée que Nassès sembloit avoir d'elle, l'assura qu'il sui rendoit justice, & s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avoit à se laisser toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres semmes des plaisirs d'une extrême vivacité; l'avoit laissée, même malgré l'amour violent que lui avoit

scu inspirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Nassès; plus vous êtes estimable, plus yous êtes à plaindre. Votre insenfibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim sera présent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne sortira pas un moment de votre mémoire; c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, & dont la distipation & les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le souvenir de Mazulhim, mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seront attachés, puis-je croire que Tome III. Partie II.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincere qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en nous, comme des vertus.

nousest toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé; nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, repritelle, vous avez raison; car qu'importe qu'on occupe son cœur essentiellement; je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t il, avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous facrifiez aux préjugés comme quelqu'un qui ne sçauroit pas raisonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de fonger sagement à vous en consoler; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai; mais vous résistez à vos lumieres, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, & apparemment austi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi?

De moi!répondit-elle, mais je me flatte

qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua t-il, je fçais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci; il est constant que je n'en parlerai pas moi; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croie obligé à garder le silence; & cependant si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le sçaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle?

Parbleu!reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, fans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que si on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, résiste au plaifir d'apprendre au Public, que c'est la perte qui la cause ? Cela est vrai, dit-elle; mais Nassès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond; que regrettez vous a prefent? Mazulhim? S'il revenoit à vous, consenteriez-vous à le recevoir? Moi! s'écria-t-elle, ah! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il est donc, reprit il, bien ridicule que

vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long tems? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet! Tant pis, répliqua Schah-Baham, voilà des discours qui m'ennuient furieusement, je vous en avertis. Si vous pouviez les supprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir,

& je n'en serois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane, cette conversation qui vous ennuie est, pour ainsi dire, un fait par elle-même. Ce n'est point une dissertation inutile, & qui ne porte sur rien, c'est un fait.... N'est-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t elle à Amanzéi en souriant? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choses, reprit-elle, est agréable, elle peint mieux, & plus universellement les caracteres que l'on met sur la scene : mais elle est sujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de faisir chaque nuance, on risque de tomber dans des minuties. fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assezimportans pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de

Q3

246 LE SOPHA,

détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter, précisément ou il le faut, est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute personne de gout, fi la fureur de parler vous emporte, & si vous ne scavez pas facrifier de tems en tems les choses mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorsque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le Sultan a tort, dit Schah-Baham, cela est bientôt dit! & moi je foutiens que cet Amanzéi-là, n'est qu'un bayard, qui fe mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues conversations, & de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en fe tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc; & fi vous voulez l'être, je. parie que vous avouerez que j'ai raifon. Oui, Sire, répondit Amanzéi, & complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que votre Majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Ba-

## CONTE MORAL 247

ham. S'il m'avoit été aussi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majesté n'auroit pas eu de reproche à me saire.

La force du raisonnement de Nassès frappa Zulica, poursuivit-il. Dans le fond, yous avez raison, lui dit-elle, austi n'est-ce plus Mazulhim que je pleure, c'est ma foiblesse, c'est de m'être donnée à un homme si indigne de moi. Pavoue, repliqua Nassès, d'un air simple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux ; cependant fi vous voulez le juger sans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneusement; d'abord il n'est pas bienfait. Je ne sçais pas reprit-il, mais personne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête, & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aifé, l'esprit vif, léger, amusant. Qui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne soit une bagatelle affez jolie; mais après tout il n'est que cela, & de plus je vous affure qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi amusant qu'on le dit. Entre-nous, c'est un fat, d'une présomption! d'une suffisance!.... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme ! affez heureux pour vous avoir plu, interrompit Nassès; on en prend à moins tous les

jours.

Mais, Nassès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous metenez de finguliers propos. Tout odieux que vous est à présent Mazulhim, répondit Nassès, il vous l'est encore moins que moi, & je croirois risquer plus à vous parler d'un Amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez si tendrement aimé. Il vous occupe encore si vivement, que jamais je ne prononce fon nom, que vos yeux ne se mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en remplissent, & yous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t il, elles me percent le cœur! Je ne puis, sans un attendriffement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours, sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nassès qui se divertissoit de tout le manege qu'il lui faisoit saire à son gré, la laissa quelque tems dans cette douleur afsectée. Cependant pour ne pas perdre ses momens auprès d'elle, il s'amusa à lui baiser la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut affez long-tems fans daigner songer à ce qu'il faisoit; & ce ne fut qu'après lui avoir laissé là-dessus entiere liberté, qu'elle s'avisa d'y trouver à redire. Vous n'y pensez pas Nassès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir sur ses yeux, voilà des libertés qui me blessent. Vraiment ! Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux. Non reprit elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez moi, continua-t il, l'état ou je vous vois, m'afflige, je veux absolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la nécessité ou vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me sera possible, vous prouver actuellement que c'est moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit elle, que vous y réussissiez. C'est ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir hai sans sujet, c'est une injustice que vous ne pouvez

réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle fourit. D'ailleurs, continua t il, je vous aime, & tout facile qu'il vous est de faire prendre à qui que ce soit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peutêtre de lui en inspirer, jamais vous ne trouverez personne aussi disposé que moi, à vous aimer avec toute la tendresse que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raison, il est constant qu'en général, nous penfons mal des femmes; nous nous fommes perfuadés qu'elles ne sont ni fidelles, ni constantes, & sur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni constance, ni fidélité. De passions, par conséquent, on n'en voit guere; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous scussions qu'une femme mérite des sentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner son caractere, & sa saçon de vivre & de penser, & régler là dessus le degré d'estime que nous pouvons lui devoir.... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du tems ; pendant que nous en serions occupés, une femme nous préviendroit d'inconstan-

255

nous, que pour n'y pas être exposés, nous la quittons souvent, avant que de sçavoir si elle mérite que nous l'aimions plus long-tems. Mais, demandat-elle, qu'est-ce que tout cela peut conclure pour vous?

Le voici, répondit-il; mais ce mouchoir fera-t-il éternellement sur vos yeux? ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle? Pas assez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroisse, ou je vous hais, s'il est possible, autant

que vous m'avez hai.

Alors elle le regarda en souriant, & d'une saçon assez tendre. Continuez donc lui dit-elle, en se penchant sur lui. Oui, répondit-il en la serrant fortement dans ses bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, poursuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puisqu'il vous a acquis toute mon estime, & conséquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame seroit une chose dont il ne pourroit jamais être sûr, puisque rien ne lui prouveroit jusques.

à quel point vous portez la délicatesse des sentimens. Il l'apprendroit, direzvous, en me voyant agir. Eh! Madame, ( je vais parler mal de nous ) penfez-vous qu'un homme dissipé, étourdi, fans mœurs, sur-tout sur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus sûr pour les mépriser toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; pensez-vous, disje, qu'il s'apperçoive des choses qui devroient vous affurer son estime, ou qu'il ne vous accuse pas de forcer vo-tre caractere, & de vous parer à ses yeux de vertus que vous ne possédez point? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites là, par exemple, est,

on ne peut pas plus sensé.

Nassès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiser la main, mais la bouche de Zulica se trouvant plus près de lui, ce sut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnoissance. Ah Nassès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, poursuivit-il sans lui répondre, que puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, & qui a le plus de raison de le faire, je dois être aussi le seul que vous puissiez

aimer. Non, répondit-elle, l'amour est trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, si plate, si usée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, & qui, au reste, n'empêchera point du tout que yous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle.... Mais pourquoi me demander de l'amour? ne vous ai-je pas promis de l'amitié? Sans doute! repliqua-t-il, l'effort est généreux! il est constant que si je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins; mais les sentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inspirertoute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteste aussi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en suis charmé, ce m'est une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raison. En vous aimant comme je fais, je le serai pour vous, plus que personne. Avec une femme moins estimable que vous, je ne serois pas si sur de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je suis estimable, plus je résisterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes seu-les coûtent à vaincre, on leur persuade aisément qu'elles sont aimables; mais on ne les touche pas de même ; & de toutes les conquêtes la plus aisée, c'est celle d'une femme raisonnable. Je ne l'aurois affurément pas cru, dit-elle. Rien n'est pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple : Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être si sottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me persuadera de long tems. Mais, Mazulhim à part, insista - t - il, qu'en croyez - vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haissoit pas; il s'obstina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit persuadée qu'il l'aimoit. Et vous, poursuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non sans doute, je puis vouloir être indifféren-

te; mais je ne veux plus être injuste.
Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haissez pas, &
vous vous imaginez que vous me résisterez long-tems! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractere!

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorsque vos propres desirs vous parleront en ma faveur! que vous fixerez un tems pour céder. & que ce ne sera que lorsqu'il fera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez pas assez de fausseté pour vouloir désespérer un Amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusqu'à celle qui doit à jamais combler, & ranimer mes desirs, l'instant où je vous attendrirai sera celui où je mourrai de plaisirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec transport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais.... Ah! la fotte créature que cette Zulica, avec ses façons! En esset! dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long tems. Comment donc! résister une heure! Cela est sans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'est que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze

#### 256 LE SOPHA;

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eut encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

# Mis rous . Valential Company . Supra Right

# CHAPITRE XV.

Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

U filence qui se fit dans cet instant dont Votre Majesté étoit hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Nassès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah! Nassès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Nassès! songez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Nassès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, disoit Zulica, Nassès! Ecoutez-moi! Voulezvous donc que je vous déteste?.....

Tous

Tous mots qui, entrecoupés, prononces foiblement, perdoient leur force & n'imposoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises que Nassès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la témérité posfible, & s'être mife à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle lui préparoit sur ses impertinences. Nassès cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eut troublé, ne la laissa en liberté , que pour tomber fur fon fein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trou-

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne sçauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Nassès eût l'esprit assez libre

Tome III. Partie II. R

pour faire là-dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-àfait d'entre ses bras. & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre! Ses premiers regards errerent fur Zulica d'une façon si touchante! il referma les yeux si languissamment! poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nassès ent pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoitagitée. Nassès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nassès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que yous croyez vous faire aimer?

Nasses s'excusa sur la violence de son ardeur qui, disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des saçons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les semmes que l'on méprisoit. Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs, que

l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du fien que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir; mais quelques légeres que soient les saveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sur de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une regle établie, de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens par des facons aussi singulieres que celles que yous

Supposé que j'eusse brusqué les chofes autant que vous le dites, repliquat-il, ceseroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche ! Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions

que vous traitez de bizarrerie, foient toute fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement, est d'une vérité que fûrement je vous ferai sentir; car, non feulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste; mérite affez rare dans votre sexe, pour que l'on puisse vous en féliciter. Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'est sans doute un désagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu fensible aux discours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monsieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut au moins avoir persuadé; trouvez bon que je vous le dife.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, sans que qui que ce sût s'en doutât; mais puisque ce ménagement de ma part vous déplaît; je vous rendrai des soins, Madame, on sçaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels sont les senti-

## CONTE MORAL 261

mens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire , lui demanda t-elle! Vous êtes un étrange homme! C'est par respect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais yous pardonner; c'est par une attention infinie sur ce qui me regarde, que vous me brusquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards ? C'est vous qui faites mille choses condamnables, & c'est moi qui ai tort Dites-moi, degrace, comment tout cela

se peut faire?

20

15

ie

-

e

ır

e e

is

s.

ır 1

e

e

r e

AND WASHING TON YOU. Si vous étiez moins neuve en amour. repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puissent être pour moi, j'aime sans comparaison mille fois mieux vous donner des leçons sur cette matiere, que de vous voir assez instruite pour n'en avoir pas besoin. Etes vous encore à sçavoir que ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son Amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puisse vous aimer, & être malheureux fans que mes assiduités auprès de vous, sans que les soins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au Public? Je de-

### 262 LE SOPHA;

viendrai triste, & [ ma discrétion sûtelle extrême ] on n'ignorera pas que vos seules rigueurs causent ma mélancolie. Ensin, car il en saut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Pensez vous qu'avec quelque attention que je m'observe, vos yeux, les miens, cettetendre samiliarité qui, malgré tous nos essorts, naîtra entre nous, ne découvrent

pas notre fecret?

Zulica, par son étonnement & son silence, fembloit approuver ce que lui disoit Nassès. Vous voyez donc bien, poursuivit-il, que quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui fuit toujours les commencemens d'une passion. D'ailleurs, dans la situation où nous avons été ensemble, je ne pourrois, fans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous imposerons au Public fur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; persuadé que vous me detestez, il ne pourra jamais imaginer que d'un sentiment qui lui est si contraire, vous ayez passé si rapidement

## CONTE MORAL. 263

à l'amour. Il vous sera facile au reste d'amener naturellement notre réconciliation.

os

e.

IS

5-

|-

15

t

, e

A la Cour, ou chez la premiere Princeffe où nous nous trouverons enfemble, vous faifirez quelque occasion que ce soit de me faire une politesse; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai foin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haissiez plus. Je vous ferai même propofer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir : je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si long tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressemens : ils paroîtront simples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre inconstance. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce

#### LE SOPHATOD

fondé sur plus d'estime, de consiance; & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinaitement dans le monde; je vous dirai plus, je ne hairois pas l'amour si un Amant pouvoit n'exiger d'une semme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puifse être. J'avone aussi que quelque pen que vous accordiez, on doit en être plus flatte que d'obtenir tout d'une autre. Mais Zulica, croyez-moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui reffent pour vous la paffion la plus vive. Si vous fcaviez borner vos defirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit effayer de vous rendre moins malheureux. mais. .... Non Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obeissance to mon anticipal ente

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nassès qui se précipitant sur elle, usa sans ménagement des saveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica! lui dit-il tendrement, un moment après, ne serace qu'à votre complaisance que je devrai de si doux instans, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le sont déja pour moi?

3

Zulica ne répondit rien, mais Nassès ne se plaignit plus. Bientôt il fit passer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la sienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne se souvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle se plaignit à la vérité, mais si doucement que ce fut moins un reproche qu'un foupir tendre, que l'espece de plainte qui lui échappa. Nassès sentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'aussi précieux instans. Ah Nassès, lui dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre!

Quand les craintes de Zulica sur l'amour de Nassès auroient été aussi vraies,
& aussi vives qu'elles paroissoient l'être, il y avoit apparence que les transports de Nassès les auroient dissipées.
Aussi, presque assuré qu'elle ne douteroit
pas long-tems de son ardeur, il ne jugea
pas à propos de perdre à lui répondre,

un tems qu'il devoit employer à la raffurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les discours les plus touchans. Zulica ne s'offensa point de son filence; bientôt même ( car il ne faut souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, fans faire une injure mortelle à Nassès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces sans doute, succéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne pût proférer que quelques mots sans suite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de fon ame.

Lorsqu'il eut cessé, Nassès se jetta à fes genoux. Ah! laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement. Quoi ! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & seroitil possible que vous eussiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas. reprit elle, ce n'est pas que je n'eusse de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il, ne deviez-vous pas être lasse d'une aussi cruelle résistance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes se seroient rendues plutôt, mais je n'en sens pas moins que j'aurois dû vous résister plus long tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annonçent & excitent les desirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Nasses, s'écria-t-elle, quel plaifir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déja arraché; m'avezvous là-dessus laissé quelque chose à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il; fans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire ? Oui, Nasses, lui dit-elle en soupirant, je vous aime!

Nasses alloit remercier Zulica, lorsque l'esclave de Mazulhim vint servir; il en soupira..... Parbleu! je le crois bien, interrompit le Sultan, voilà comme sont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nasses & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut précisément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'ayez étonné, vous, dit la Sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu! répliqua t-il, je n'avois garde de les troubler; j'avois trop d'envie de sçavoir comment tout ceci finiroit. J'en suis sort content, ajouta-t-il en se tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeller une fituation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas, répondit-il? cela est fort intéressant, ou je me trompe fort. C'est pour moi comme une Tragédie, & fi vous n'en pleurez point, c'est que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour un épigramme fanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air fatisfait à Amanzéi de poursuivre.

Nassès soupira de se voir interrompu, poursuivit Amanzéi; ce n'étoit pas qu'il su amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, sans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui ressemblent, & que les semmes regardent toujours comme les symptômes d'une vraie passion, soit qu'elles sentent combien il leur est nécessaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en esset elles ne connoissent rien de mieux. Zulica qui n'at-

tribuoit qu'à ses charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Nassès, en avoit toute la reconnoissance possible; mais pour soutenir ce caractere de personne réservée qu'elle s'étoit donné, elle lui sit signe, en lui serrant la main, d'avoir devant l'esclave de Mazulhim un peu de circonspection. Ils se mirent à table.

Après le souper..... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, fi cela ne vous déplaît pas, les voir souper. J'aime sur toutes choses les propos de table. Vous avez dans l'esprit une conséquence bien singuliere, lui dit la Sultane! vous vous êtes impatienté mille fois à des discours qui étoient nécessaires, & vous en demandez actuellement qui, absolument hors de l'histoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le Sultan, si je veux être inconséquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan est fait pour raisonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me dispute; que jamais semme bel esprit n'a eu le crédit de les empêcher de parler comme ils vouloient, & que ma grand-mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schach-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel.... Ce que j'en dis au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sçais ma généalogie, que pour contrarier personne, & vous

pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien finguliere que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui diroit à une semme, vous aimerez ce foir à la fureur un homme, non-feulement auquel vous n'avez jamais pensé, mais que même vous haissez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la premiere fois, ou qu'elles ont hai. C'est même de là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

#### CONTE MORAL. 271

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Scavez-vous, répondit Nassès, qui font les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enslamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, & dont vous ne jouissez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je pensois comme elles.

Vous! répliqua-t-il, mais sçavez-vous bien que vous avez tous les préjugés, qu'on peut avoir? Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi, dit-il, je sçais qu'ils sont sort communs. Je connois même une semme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Nassès,

s'écria t-elle, cela n'est pas possible! Quand vous diriez simplement que cela n'est pas ordinaire, sçavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, ( si pourtant c'en est un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous suppose, vous, dans la nécessité de m'aimer, que ferez-vous? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien! supposez à présent, continua-t-il, une femme qui soit dans la nécessité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle fasse? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pasloin dans une chambre; quand on s'y est promené quelque tems, on s'est lassé, il faut se rasseoir. Cet objet qui vous a frappé est toujours présent à vos yeux. Les desirs se sont irrités par la résistance qu'on a faite, & la nécessité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en est devenue que plus pressante. Mais répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puisque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit elle, cela devient plus vraisemblable, & plus possible même. Que de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit elle en souriant, je ne sçais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me saites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous sais. Dans la nature, réponditil. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu semmes qui aient autant de vérité

dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il sut à peine servi, que se voyant sans témoins, il se leva avec seu, & se metant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment? Ciel! s'écria-t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah Nassès! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma soi-blesse?

Eh que diable! dit le Sultan, vouloitelle donc qu'il en fit? Ceci n'est pas Tome III, Partie II.

mauvais! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non! les femmes font d'une fingui arité... bien finguliere! elles ne scavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles.... Quelle colere! interrompit la Sultane, quel torrent d'épigrammes! Que vous avons-nous donc fait? Non, dit le Sultan, c'est sans colere que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules on a besoin d'être fâché contre elles? Vous êtes d'une causticité fans exemple, lui dit la Sultane, & je crains bien que vous qui haissez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment. C'est cette Zulica qui m'a fâché, repartit le Sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que Votre Majesté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas longtems. s coma-tal en le relevant on è , wanti dans ter bress, puls pe trop vous

Host sport winer 38 1-2 to sthands

moi, quel man feites vons de ma foi-

elle donc qu'il en fin Coci n'en pas

tio hat the faithful the out to dish

de la constant de la

# CHAPITREXVI

and the not force con the

Qui contient une differtation qui ne fera pas goûtée de tout le monde.

A PRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à Votre Majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, repondit-elle; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de matendresse, repartit-il, oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi! reprit-elle, quoi!.... Naffès ne la laissa pas achever, & elle ne
se plaignit pas d'avoir été interrompue.
Ah Nasses! s'écria t-elle tendrement, que
vous êtes digne d'être aimé! Nasses ne
répondit à cet éloge, qu'en homme qui
croyoit qu'on le loueroit moins sur le
présent, si l'on ne prétendoit point parlà l'encourager sur l'avenir. Il avoit
attendri Zulica, il parvint à l'étonner;
aussi prit-elle pour lui une considéra-

tion, même une sorte de respect qui; vu le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisants, & qui devoient flatter un homme, d'autant plus qu'ils ne sont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le sentiment. Nassès assez content de lui-même, crut qu'il pouvoit suspendre pour un moment l'admiration qu'il causoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoissoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il se sentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impos-sible la dissimulation & les ménagemens avec les personnes qui nous l'inspirent; & dans cette disposition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer affez-tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avoit faite fur fon ame.

Voustrouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous sçavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer? Celle qu'il

a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'est que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paroissez aimer si bien, pourquoi me demandez vous ce que e'est que l'amour? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'est pas que je l'ignore; mais comme chacun définit ce sentiment suivant son caractere, je voulois sçavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en disant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, si vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que sa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'est qu'il a le cœur 

Le cœur épuisé, reprit-il! voilà une expression qui, selon moi, n'offre point de sens déterminé. Le cœur s'épuise, sans doute, sur une passion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas se trouver avec vous dans ce cas-là, puisque pour ses yeux & son imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conséquent, ce que vous me dites de lui n'est pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que

cela, répondit-elle; ce que j'en sçais; c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. Ah! pardonnez-moi, repartit-il, on fent affément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui, qu'il a le cour épuilé, c'est une expression modeste & mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nasses, répondit-elle; mais puisque vous voulez sçavoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise. Ah! ah! dit-il, quoi! vous l'avez trouvé.... Cela est étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins!

Oh! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là dessus de si grandes lumieres!.... Expérience ou non, repliqua-t-il, on sçait ce que doit être

# CONTE MORAL. 279 un amant, quand on veut bien ne lui laisser plus rien à desirer; il y a là dessus

laisser plus rien à desirer ; il y a là dessus une tradition établie; mais j'avoue encore une fois que vous me surprenez, car Mazulhim .... Hé bien! Nassès interrompit-elle, c'est à un point qu'on ne sçauroit imaginer ! je ne sçaurois revenir de ma surprise, répondit il, je sçais de lui des choses incroyables, des prodiges! Ce sera apparemment lui qui yous les aura contés, dit-elle? Quand ce n'auroit été que par amour-propre je me serois, repartit il , défié d'un pareil récit. Non; il ne m'a parlé de rien; je vous dirai plus, il a là dessus une vraie modestie. Pour modeste, répondit-elle, il n'est l'est pas; mais quelquefois peut être il se rend justice.

Madame, Madame, lui dit il, une réputation aussi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un sondement, & vous ne me serez jamais croire que quelqu'un dont toutes les semmes d'Agra pensent bien, soit un homme si peu estimable. Eh! pensez-vous, réponditelle, qu'une semme mécontente de Mazulhim (s'il est vrai cependant qu'il puisse s'en trouver qui soient sensibles à ce dont nous parlons) dise à qui que ce soit la raison pour laquelle elle en

est si mécontente? Précisément oui, réprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'est que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous fommes ensemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres personnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui sans doute elles conficient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réfisté à Mazulhim; il y auroit par conséquent quarante mille hommes, ou à peu près, quisçauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il est, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un secret de cette nature eût été enseveli? Cela n'est pas probable. Non, Madame, encore une sois; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impose si long-tems.

Vous dirai-je plus? Vous connoisfez Telmisse; elle n'est plus assurément, ni jeune, ni jolie! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'estime possible, & qu'il a mérité & acquis toute la sienne. C'est pourtant un fait. Telmisse le dit à qui veut l'entendre; ce n'est pas une personne à dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoissons point de femme de qui le suffrage fasse plus d'honneur, & soit plus difficile à obtenir que le sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim! Non, répondit-elle, séchement, je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajoutat-elle avec un fouris dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il; mais il est vrai qu'il y a là dedans quelque chose d'inconcevable. Au surplus, vous ne croiriez peut être pas une chose; fi j'étois femme, les gens de l'espece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne seroit pas une raison de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit il; eux seuls connoissent les soins & la complaisance; plus ils sentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empressent à mériter de l'être: nécessairement soumis, ils sont moins Amans qu'Esclaves. Sensuels & délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommagemens, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive t il de se transporter? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une semme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions fingulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle, & je sçais que plus d'une
femme.... Laissons cela, interrompit-elle,
je n'ai jamais disputé sur les choses qui
ne m'intéressoient pas. Au reste, c'est à
ce qu'il me semble, moins à vous qu'à
Mazulhim, à tâcher de faire recevoir
cette opinion.

Elle a raison, dit le Sultan. Quand s'en va t-elle? Que vous êtes impatient? répondit la Sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près; mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la Sultane? Est-

ce que cela ne s'entend pas, réponditil ? je me trouve fort clair. Quand je dis que je suis comme cela, c'est que je pense qu'un plaisir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en souhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choses qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane, on vous entend, voulez-vous quelque chose de plus? Oui, dit le Sultan, je veux qu'A manzéi finisse son histoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me semble que s'il la laissoit là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je suis la complaisance même, je lui permers de pourfuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conféquence.

Au surplus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit - il; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile en esset, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le desir de sçavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazulhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentimens que vous me marquez me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques momens vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne sçais pas pourquoi je le crois, mais je le crois ensin, & cette

idée m'afflige.

Je suis enchanté de vous la voir , repliqua Nassès; ces sortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être fenties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injustice, mais cette injustice mê-. me me prouve combien vous m'aimez. & vous ne m'en êtes que plus chere. Rassurez vous, poursuivit il, aimable Zulica, Ciel ! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zuliea! pour votre bonheur & le mien. puissent-elles renaître sans cesse! En disant ces paroles, il prenoit Zulica dans ses bras & l'accabloit des caresses les plus tendres. Que vous me donnez de transports, s'écria telle! je sens tous les vôtres passer dans mon cœur, ils

## CONTE MORAL. 285

le remplissent, le troublent, le pénétrent! Ah Nassès! quel plaisir pour moi de vous en devoir de si doux, & que je connoissois si peu! vous seul!..... Oui, vous seul! .... Mais Nassès!Ah! cruel!.....

Quoique Zulica ne cessat point de parler, il ne me fut plus possible d'entendre ce qu'elle disoit. C'est qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan? Cela est vraisemblable, répondit Amanzéi. Et puis continua le Sultan . c'est qu'il est vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je suis bien trompé, ou il n'y avoit pas le sens commun dans ce qu'elle disoit; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je suis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Nassès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'efprit qu'elle ; car il disoit à peu près les mêmes choses. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan; ces gens-là n'avoient pasle fens commun.

Lorsque Nassès & Zulica surent devenus plus raisonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement: vous êtes charmant, Nassès, lui ditelle, ah! pourquoi ne vous ai-je pas aimé plutôt! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je fonge à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica! dans ces lieux où nous fommes. dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent aussi chers que celles que vous y avez eues pour lui; me les ont d'abord fait trouver odieux; l'ingrat à pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à son inconstance! Quel génie! Quel Dieu même veilloit pour moi, lorfqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes, il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie. Ah Zulica! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou si quelque autre que moi ... Artêtez, interrompit majestueusement Zulica : s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon cœur , il ne falloit pas moins qu'un Nasses. Je crois, puisque vons m'avez choisi, répondit-il, que j'étois en effet le seul qui pusse vous plaire; mais quand e songe à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis son silence, je ne puis

m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder il m'auroit été affez indifférent que l'on eût exigé quelque chose. Vous n'en pouvez pas repondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles situations, & celle où je vous ai vue, étoit peut être une des plus affreuses! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens. d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux; repliqua-t-il; mais c'est une terrible chofe que d'être prise dans une petite Maifon. Je ne sçais pas, si j'étois femme; & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me semble que je serois bien aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien-aise, reprit elle! apparemment, cela est tout simple; & moi aussi j'aurois été bien-aise que, qui que ce sût qui m'eût surprise ici, n'en eût rien dit. Le beau propos! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on sasse certaines propositions à des semmes d'un certain genre? Certainement oui, répondit-il. Toute semme surprise dans une petite Maison, prouve qu'elle a le cœur sensible: on tire là-des sus de terribles conséquences; & communément plus la semme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh! c'est un conte, reprit Zulica; le goût seul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuser une semme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter auffi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin; & l'honneur... Bon! interrompit-il, croyezvous qu'une femme craigne jamais de facrifier son honneur à sa réputation? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de fituation. quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicate, repritCONTE MORAL. 289

il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une semme, de saçon que ce qu'elle ait de mieux à saire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de

pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monfieur, lui dit-elle; vous voulez me faire fentir que vousne croyez me devoir qu'à la fituation où vous m'avez trouvée ici. & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc. ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah Nassès! étoitce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel? Mais, Zulica, répondit il, croyez vous que j'aie oublié la réfistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! penfez-vous. reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas affez long tems défendue? Hélas! entraînée par le goût que j'avois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cedé sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas affez long tems réfifté. Tome III. Partie. 11.

Mais quelle idée est donc la vôtre, Zulica, répondit il en se rapprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il disoit vrai. Laissez-moi, lui ditelle en le repoussant soiblement, laissezmoi, s'il est possible, oublier combien

ie vous ai aimé.

La résistance de Zulica étoit si douce, que quand les empressemens de Nassès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! cesser de m'aimer, lui disoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce discours tout ce qui pouvoit le rendre plus persuasif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'est point fait pour me hair, quand le mien ne garde que pour vous ses plus tendres sentimens. Non. répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-telle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuste & le plus cruel des hommes? Ah! laissez-moi..... Non, vous ne me persuadez plus..... Je ne dois pas yous pardonner.... Que je yous hais!

Malgré toutes ces protestations de haine que Zulica faisoit à Naffès, il ne voulut pas croire un moment qu'il put être hai, & Zulica, en effet, sembloit ne pas se foucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne sçais pas si je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois presque. que vous me haissez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit elle en haussant les épaules ! croyez-vous que je vous en déteste moins? Est-ce ma faute fi.... Mais cela est vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-telle, rien n'est plus certain que ce que je dis. Je vous estime trop pour le penser. répondit-il, & cela est au point que je vous verrois inconstante, que je n'en voudrois rien croire. Je suis, & je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible; mon cœur n'est point fait pour des sentimens modérés. Je le crois bien, repliqua t-il, & c'est aussi ce que je voulois dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives; & quand j'y fonge, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui, que plus une femme est estimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce foient les femmes seules qui lui fassent cette injustice, cela seroit tout simple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce sont les hommes. Eux, qui leur demandent sans cesse des sentimens! Cela

n'est que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-til; qu'y cherchons nous? l'amour? Non fans doute. Nous voulons fatisfaire notre vanité, faire sans cesse parler de nous; passer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus méprifables : plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en posséder qu'une digne de plaire; les chercher fans ceffe, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raifon, s'écria-t-elle : mais auffi c'est la faute des femmes, vous les mépriferiez moins, fi toutes pensoient d'une façon, & avoient des sentimens qui pussent les faire res-pecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il est certain qu'on ne sçauroit nier que les fentimens ne foient un peu tombes. Un peu, dit-elle avec étonnement ! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raisonnables affurément, mais ce n'est pas le plus grand nombre. Je ne

## CONTE MORAL. 291

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer; mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, fonttout ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu de femmes assez équitables, pour parler comme vous. A quoi sert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues, réponditelle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il est, que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des desirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous demandez. Comme vous n'aimez pas; vous ne vous fouciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous

paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand est-ce donc qu'il l'a méprisée? L'admirable question, s'écria la Sultane! Ce que je dis, répondit le Sultan, n'est point par méchanceté. Une question. une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me femble, de faire celle là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela est plaisant, oui! On me donne pour conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas, & c'est moi qui ai tort ? En un mot comme en mille, Amanzéi, fi demain Naffès n'a pas méprifé Zulica; je ne vous dis que cela; mais c'est à moi que vous aurez affaire. rengial mi



ce fone castes he gue vons cherchez le

## CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.

Otre Majesté, dit Amanzéi le lendemain, se souvient sans doute.... Oui interrompit brusquement le Sultan; je me souviens qu'hier je mourus d'ennui; est ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas, si cela se peut, s'entend, car je ne demande point des choses impossibles. Amanzéi reprit ainsi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicatesse. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de semmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui est infame, repliqua t-elle! je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis simplement ce qui est. Je crois, ditelle, que vous avez trompé bien des femmes. l'en ai quitté quelques unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être conftant, par conféquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on

en ait violé quelqu'une.

Je serois curieuse au possible, dit Zulica, de sçavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Nassès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela seroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque, en supprimant les détails. Il y a dix ans que je fuis dans le monde , j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troisieme beauté que j'ai conquise en affaire réglée. Trente-trois , s'écria-telle ! Il est pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas ; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Nassès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, & que difficilementje pourrois compter fur votre conftance! Je ne vois pas pourquoi, répon-

dit-il; croyez-vous que pour avoir en trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins? Oui, reprit-elle; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous resteroit de ressource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne feriez pas absolument usé en sentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se serve du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les sont naître presque toutes. On fe dit, fans le fentir, qu'on fe paroît aimable, on fe lie, fans fe croire; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour, & l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquesois qu'on est trompé à ce que l'on sentoit, on croyoit que c'étoit de la passion, ce n'étoit que du goût; mouvement, par conséquent, peu durable, & qui s'use dans les plaisirs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à fa premiere passion.

Vous n'avez donc jamais aimé lui demanda-t-elle ? Pardonnez-moi, repliqua t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur,

& je sens à la façon dont je commence avec vous que si depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de sentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me seroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous l'avois pas dejà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les seuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoissions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinssiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impossible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à présent que la consiance doit être établie, & que je n'ai moi même rien de caché pour vous, il me paroîtroit singulier, je l'avoue, que vous ne me sissiez pas le dépositaire de vos secrets. Vous le seriez assurément, répondit-elle, si je m'en étois réservé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

dessus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une aussi grande consiance, & qu'ensin je croie devoir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

J'en suis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant : Quelle est donc cette fantaifie, Nassès, lui demanda-t-elle tendrement, comment se peut-il que tantôt vous vous fussiez fait un crime de douter de ce que je vous disois, & qu'à présent il semble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet instant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Nassès, insista t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dir. Cela n'est pas possible, Madame, interrompit-il brusquement. Depuis plus de guinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayez fouvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous soyez point quelquesois rendue. Vous seriez la premiere qui, dans un espace de tems aussi considérable, n'auroit eu que deux Amans, ou vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je suis bien trompée, s'il n'est arrivé à d'autres que moi, d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il seroit vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aime, nous ne foyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que fa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu sen-Cela n'alt pas possible. Madanesladi

#### CONTR MORAL 301

Mais quelle idée, lui dit il, qui, moi? re vous mépriserois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, & peut être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir; eh bien! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a t il étonné? Vous en estimé-je moins? Pourquoi voudriez-vous que quelques Amans de plus fiffent sur moi une impression désagréable? ai-je quelque chose à demêler avec ceux qui m'ont précédé? est ce votre faute, fi le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier? Non, Zulica, non; je ne fuis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on à de délicateffe.

Suivant ce principe, répondit elle, vous ne seriez donc pas flatté d'être le premier Amant d'une semme. Pose dire que non, repliquat il, & voici sur quoi je sonde une saçon de penser qui peutêtre vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, si elle desire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle desire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'affurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple desir, transport; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour qu'on peut se flatter de le ressentir, & qu'on doit le persua-

Peut-être en effet s'exagere-t-on ses mouvemens, répondit Zulica; mais du moins onne dit que ce qu'on croit sentir, & que ce désordre parte du cœur, ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'Amant en est-il moins heureux? Non, Nassès, avec quelque désavantage que vous peigniez les premiers sentimens, je vous aimerois, s'il étoit possible, mille sois plus que je ne vous aime, si j'étois la premiere à qui vous rendissiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne pensez, repliqua-til. Je suis à présent mille fois plus en état de sentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous eusse aimée. Tout alors m'échappoit, esprit, délicatesse, sentimens, toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes transports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être aussi. L'on s'applaudissoit de pouvoir me rendre si sensible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une aussi délicate volupté : il me sembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'affez heureux pour sentir aussi vivement les charmes de l'amour. Sans cesse aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languisfant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille ressources dont j'étois étonné de pouvoir faire si peu d'usage. Un seul regard portoit le trouble & le feu dans mes fens; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaisirs.... Ah Nassès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme yous aimiez alors. Mille fois d'avantage, repliqua-t-il;

S

u,

il

ıt

1-

us

is

la

m-

dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour, & j'ai bien senti depuis.... Ah! interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayez point perdu à être désabusé. La jalousie, la désiance, mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raifonnez mieux fur le fentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhima été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surprise du tout, que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles ausquelles je puis dire.... mais laissons cela. Point du tout,

dit-il, ne le laissons pas.

Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez mal mal des femmes. Et si c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui sut cause que je n'en pense pas bien? Vous allez dire qu'il est impossible que cela soit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah l j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne sût inutile. Vous ne voulez donc pas absolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi ! s'écria-t-elle, pensez-vous encore à cela ? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis ? En vérité! Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez si vous voulez, mais ceci devient

du dernier ridicule.

Zulica qui, comme Votre Majesté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long tems à détourner la conversation... Elle faisoit bien, interrompit le Sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez rapprochée, & si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus! Comment vou-lez-vous qu'on tienne à ces persidies là? En un mot, comme en mille, sinissez votre histoire.

Zulica, continua Amanzéi, oppofa long tems encore de mauvaises défaites aux empressemens de Nassès. Enfin elle parut se rendre, après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimeroit pas moins. Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devrois céder. Vous me sçaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sçais fi c'est par fausseté que quelques unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé fur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous caufe, ou du fouvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela eft exactement vrai, dit Nassès; une femme délicate est bien à plaindre.

# CONTE MORAE 307

Fort bien, dit le Sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je desire que vous remettiez à demain la suite ( car je n'ose encore dire la fin ) de cette inouie conversation.



### CHAPITRE XVIII.

Rempli d'allusions fort difficiles atrouver

Ous sçaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde. je ne laissai pas ( sans être pourtant plus belle qu'une autre ) de trouver plus d'Amans que je n'en defirois, toute fotte que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des Amans, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aifément à nous faire croire que nous fommes aimables, qu'à fe le faire trouver eux-mêmes. Ils amuserent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus sensible. Née délicate, je craignois l'amour ; je sentois que je trouverois difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien; & que

3

r

1-

.,

1-

ft

n-

V 2

le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme raisonnable, est d'avoir une passion, quelque heureuse même qu'elle puisse être. Tant que je dus être indifférente, ces considérations prirent tout sur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore sçu le toucher, que ce calme dont nous nous applaudissons, est moins en nous l'ouvrage de la raifon, que l'effet du hasard. Un moment, un seul moment suffit pour troubler mon cœur! Voir aimer, adorer même; fentir à la fois, & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux, & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flatteur espoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard, & d'une minute. Etonnée confuse même d'un état si nouveau pour mon ame; dévorée de desirs qui jusques alors m'avoient été inconnus, sentant la nécessité d'en démêler la cause. craignant de la connoître; absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient surpris tous mes sens, je n'osois m'aider de ma raison pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexpliquables qu'ils étoient

pour moi, me faisoient déja jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le sent, & quand on ne le sent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eut déja pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce sentiment cruel dont j'étois tyrannisée. Ah Nassès! quel ne fut pas mon plaisir, quand dans les soins respectueux, quoiqu'empressés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! Quels transports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas sa passion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Nasses, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause, de ne pas connoître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre estime, mais si pénible pour un cœur tendre! Combien de sois, en l'entendant soupirer auprès de moi, soupirois-je de douleur dene l'oser faire pour lui! quand ses yeux s'attachoient tendrement sur les miens.

que j'y trouvois cette expression douce & langoureuse, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah! comment dans ces instans qui me mettoient si loin de moi, avois je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit? Enfin il parla. Nassès, vous ignorez le plaisir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait desirer, & quelquefois trop long-tems; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez : mais voir un Amant adoré, mais qui ne sçait pas son bonheur, pénétré de fentiment, de crainte, de respect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il fent pour vous l'apprendre; tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne, que de la crainte qu'il ne soit pas agréé; voler au devant de ses paroles, se les répéter tout bas, seles graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, se faire intérieurement un crime de son mensonge; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous sentez pour lai; Nasses! croyez-moi, de tous les spectacles, de tous les plaifirs, ceux dont je

o attachoicus rendrement for les miens

vous parle, sont affurément les plus doux.

Si la vanité suffit pour vous rendre agréable le spectacle que vous me peignez si vivement, repondit Nassès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en est pas pour vous de plus satisfaisant. Mais ensin il parla, cet Amant si tendrement aimé; répondites-vous.

Peignez-vous mon embarras, repliqua t-elle; combattue par l'amour, & par la vertu, si la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me servit à masquer l'autre; mais ce ne sut point autant que je le desirois.... Livrée trop long-tems à ses discours, mon émotion découvrit le secret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille sois que ma tendresse égaloit la sienne.

C'est un malheur qui est arrivé à d'autres, répondit froidement Nassès. Hé bien! qui étoit cet homme si dangereux, que le voir & l'aimer ne surent, malgré votre sierté naturelle, qu'une même chose? Que vous importe son nom, demandat-elle? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez sçavoir? Pas encore, repliqua-t-il; & vous sentez bien vous-même, que la considence n'est

pas complette. Hé bien ' répondit-elle,

c'étoit le Raja Amagi.

Amagi! s'écria-t-il, quel tems avezvous donc pris pour l'avoir? Il est mon ami, ne me cache rien, & je sçais que, depuis qu'il est dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi! répéta-t-il, mais ne vous trompe-

riez-vous point?

Affurément, s'écria-t-elle à son tour, voilà une finguliere question! elle est unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle est fort simple. Amagi m'a dit que malgré son extrême tendresse pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amufé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances si peu ménagées, & que nous sommes si fats, que le mépris qu'elles nous inspirent, ne nous empêche pas de leur fçavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il se les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritat de l'estime & de l'attachement, & qui ne sit pour lui, par

déréglement de tête seulement, ce qu'il avoit été assez ridicule pour attribuer quelquesois à un sentiment si vif qu'il leuravoit fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces semmes là, vous? Par conséquent je dois croire qu'il ne

vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulut m'en faire un mystere; mais c'est qu'apparemment, il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui sites une insidélité? Me ferez vous long-tems de pareilles questions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu saite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point

parole.

Parbleu! s'écria-t-il; les femmes sont bien malheureuses, & bien cruellement exposées à la calomnie! Cela n'est que trop vrai, dit-elle; mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent? A propos de vous, repart-il, à qui, puisqu'il saut vous le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh! répondit-elle, cela ne me sâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une semme ne sasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit: & ce sont souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le public lui donne le plus; quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien.

Ne seroit-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses? Il n'est donc pas vrai que vous avez eu tous les Amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en haussant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continuat-il, si vous étiez moins aimable, je croirois plus aisement que vous ne diminuez rien de votre histoire. Pardonnezmoi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Ensin, reprit il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencemens font douteux:

on sçait pourtant que dans votre trèsgrande jeunesse, passionnée pour les talens, & persuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les persectionner, est d'intéresser vivement tous ceux qui les possédent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous dansez avec tant de grace.

Ah! Grand Dieu! Quelle horreur! s'écria Zulica. Vous avez raison de vous récrier là dessus, Madame, répondit-il froidement, car en esset, cela est horrible. Pour moi je ne vous condamne pas, & ne sçaurois même assez vous estimer de ce que dans un âge où les semmes qui un jour doivent être le moins réservées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrisser ceux que votre naissance, & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne sçauroit y être trop fausse, vous cachâtes sous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors, piquerent votre curiosité; & autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiofité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renoncâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princesse Saheb avoit alors Iskender pour Amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se sier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste Ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abo-

minables calomnies!

On m'a affuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout Prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous affociâtes le Vizir Atamulk, & l'Emir-Noureddin? que le Prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le Visir étant trop occupé des affaires de l'Etat pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importans qu'aimables.

On ose ajouter que sçachant combien il est dangereux à la Cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que sorcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystere possible, jettée entre les bras du jeune Vélid qui moins grand, moins prosond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vésid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur, de lui donner de

l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid fâché de se voir un rival, & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire jusques-là si judicieusement conduite, avoit sini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles, & les plus publiques mortifications.

Ah! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant, & je vais..... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nassès en la retenant, on a poussé l'impudence jusqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réuffiffoient pas, haissant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusemens passagers, assez agréables pour remplir vos momens, mais jamais affez vifs pour intéresser votre cœur; sorte de philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelques progrès dans ce siecle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de sureur, & Nassès seignant de ne pas s'en appercevoir continua ainsi: Vous concevez bien que je vous rends

trop de justice, que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous est tout simple; & pour sçavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes desirs; mais en necroyant pas tout, vous sentez bien aussi qu'il est impossible que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle! Tout ce qu'on vous a dit est si probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement si déplacé. Je crois donc seulement, repritil .... Ah! croyez tout, Monsieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nousrevoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'est un esfort dont je ne serois pas capable; jugez si, en vous croyant innocente, je pourrois prendre assez sur moi, être assez barbare pour faire ce que vous semblez me conseiller. Non, non, Monsieur, repliqua-t-elle; vous croyez tout ce qu'on a dit, vous vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous désabuse. Ainsi donc, reprit-il, nous allons être brouilles? Une même soirée aura vu naître

& finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en foupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui, Monsieur, répondit Zulica; oui, nous serons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il ? c'est-àdire, que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris. C'est, en honneur, une chose que je ne croyois pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allezvous pas vous faire pour me tenir parole! Que je vous plains! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que de vous voir changer si promptement; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas

pu gagner fur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la ferrant tendrement dans ses bras; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'Amant du monde le plus passionné. Qui moi? s'écria-t-elle, en se débattant dans fes bras avec violence, moi ? je ferois encore à vous? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nassès son indignation contré lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts ; son dépit la servant mieux que n'avoit fait cette sévere vertu pour laquelle elle combattoit si mal à propos, il fut obligé de disputer contre elle, jusqu'à des faveurs si peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendoit toujours contre lui, lorsqu'un char qu'ils entendirent arrêter suspendit l'attaque & la résistance.

Voilà sans doute mes gens, Monsieur lui dit-elle, & je pars. Je ne vous, presse pas de résléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous seroit inutile; plus on est capable d'un mauvais

322 LE SOPHA; prodédé, moins on est fait pour le fentir,

En achevant ces paroles, elle se leva, & elle alloit sortir, lorsque ce que je dirai demain à Votre Majesté, la sorça de demeurer. Pourquoi demain, dit le Sultan; pensez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, si j'en avois la fantaisse. Heureusement pour vous, je n'ai sur tout ceci aucune curiosité, & soit demain, soit un autre jour, tout cela m'est indissérent.



## CHAPITRE XIX.

### Ah! Tant mieux!

A PRÈS ce qui s'étoit passé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de surprise en le voyant, & les pleurs succédant à son étonnement, elle se laissa tomber sur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où sa présence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre: Je viens, Reine, sui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, acca-

Teme III. Partie II.

blantes, affreuses, désespérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres.... Quoi ! vous pleurez ! Ah Nassès! cela n'est pas bien; vous avez abusé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance ... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée! c'est que j'en suis furieux, désolé. je ne m'en consolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare !... Enfin, ne peut-on pas sçavoir ce que c'est que tout cela? Dites donc, vous autres? vous ne parlez point? Ah! je vois ce que c'est, j'en fuis la cause innocente. Vous me croyez infidele, oui, vous le croyez. Que vous connoissez peu mon cœur! je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendresse; plus Zulica déconcertée, abattue, s'obstinoit au silence. Nasses qui jouissoit malignement de sa confusion, craignoit s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitat de ce tems-là pour se remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain-Ils resterent quelque tems tous trois dans le silence. De grace, éclaircissezmoi ce mystere, dit enfin Mazulhim à Nasses; est-ce de vous, ou de moi que Madame a à fe plaindre? Ne m'aimet-elle plus, vous aime t-elle? Point du tout, repartit Nasses; c'est moi, puisqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nousfommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim! Après les fermens que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle.... Quelle horreur! Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenuà consoler Madame de votre perte, répondit Naffès ; c'est une justice que je lui dois, & pour faire mon devoir jusqu'au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si vous pourrez avec plus de facilité la confoler de la mienne. Adieu , Madame . poursuivit-il en s'adressant à Zulica mon bonheur n'a pas duré long-tems; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous fouvenir de moi, foyez fure que je serai toujours à vos ordres.

Lorsque Nassès fut parti, Zulica se leva brusquement, & sans regarder Mazulhim, voulut sortir aussi. Non, Madame, lui dit-il d'un air respectueux, je ne puis me déterminer à vous quitter lans m'être justifié; il se pourroit aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire, & de quelque façon que ce soit, il me paroît indécent que nous nous féparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le filence? Ne vous fouvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle ? Ah! Monsieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais ressenti ! Hé bien! repliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré soi, on en gémit, on féche, on languit de douleur; & lorsqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres transports, se jetter aux pieds de ce qu'on aime, on se trouve abhorré! Après tout, vous seriez moins injustes. si vous étiez moins délicates. Avec les ames sensibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, fans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée? X 3

Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'est qu'au fond, continua-t-il, il me seroit bien-aisé de me justifier; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hausser les épaules, très-aisé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels sont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence! me faire venir ici, ne yous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout méprisable même qu'est ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée; mais y joindre la derniere perfidie! M'envoyer ici un inconnu que vous instruisez de ma foiblesse, quand vous devriez la cacher à toute la terre.... Oui ! la cacher. interrompit-il, ce seroit un beau mystere & fort utile au refte, que celui-là. Pensez vous qu'une affaire entre perfonnes comme nous puisse s'ignorer? Mais je suppose que, contre votre expérience même, vous vous fussiez assez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas; en quoi, (permettezmoi de vous le demander) vous ai je exposée? Notre secret n'est-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un cerain rang, qu'entre celles d'un esclave ? Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je sçais le plus de mœurs, Nassès enfin qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remercimens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous saire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire; car, soit dit sans vous sâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrois me récrier

aussi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La présence de Nassès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute aussi peu, c'est que pour vous mettre à l'aise avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me destiner. Quand cela seroit, répondit fiérement Zulica... J'entends interrompit-il, cela est. Hé bien! Oui, reprit-elle courageusement, oui, je l'ai aimé. N'abusons pas ici des mots, répliquat-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela est revenu au même. Convenez, puisqu'à présent vous le connoissez un peu, que c'est un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en sçais, répartit-elle froidement, c'est que s'il est fat, insolent, & sans égards, il a du moins de quoi se le faire pardonner, & que tel qui ose prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raison pour être modeste,

Toute détournée qu'est cette épigramme, reprit-il, je sens à merveille qu'elle s'adresse à moi, & je veux bien,

sans que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une espece comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne ferai pas fâché de vous offrir en ma personne un modele de modération; peutêtre qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul, cette modération si vantée répartit-elle en se levant, car je vais.... Non, s'il vous! plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur, pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclaircissement, & éviter un éclat qui seroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, yous m'écouterez,

Soit que Zulica sentit le tort que cette aventure pourroit lui faire si elle se répandoit, & qu'elle crut, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence; soit que trop méprisable pour être long-tems fâchée qu'on la méprisât, sa colere commenca à se calmer, elle se rejetta sur le Sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours. Vous convenez que vous avez pris Nassès; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit est entiérement rompue; & làdessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite : pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en sçavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien sçavoir, répliqua-t-il: dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisoient agir? Vous me croyiez inconstant, on vous pressoit de vous engager; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait; & Nasses auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive, d'inspirer ces mouvemens qui ne laissent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne sçaurois assez m'étonner que Nassès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez. où assez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait affurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, répliqua-t il, n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc, dit-elle? rien n'est moins vrai! Je trouve affez fingulier que vous vouliez sçavoir mieux que moi ce qui en est. Je le sçais pourtant si bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il: Nassès vous a trouvé belle; il a mieux aimé vous instruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompitelle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il à Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu slatteur! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes, ils en

ont besoin pour plaire,

Quoi! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidele? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta t-elle! qu'étiez-vous donc devenu! Je ne suis, répliquat il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici: & Zâdis même à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi.

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que nous ne vivrons plus ensemble dans cette intimité que vous m'avez permife. Ce n'est pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lie ne nous convient plus; au reste, nous nous étions pris plus defantaisie que d'amour; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit, ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & vous n'espérez pas de m'y faire confentir. Pardonnez moi, reprit-il; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ses anciens amis; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-

digne qu'on le fit avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus méprisable, ne l'encouragea

que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercimens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, & seul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux... Il n'étoit pas besoin, interrompit elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher ; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est trèsparticulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle; je n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais.... Que vous passates interrompit-il, tout le jour, & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas fur le motif, tout extraordinaire qu'il est; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme yingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose. pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconstance le jettoit, vous l'avez confolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable. fans que vos foins pour lui prissent rien fur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose : effuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de tems. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis. il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai! Cela vous paroît-il convenable? Si, comme je me garderai

9119 ....

bien d'en douter, vous me dites vrai ; ou vos conseils ont eu de l'empire sur lui, ou pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien soiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous sçavez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut essayer de se justifier, mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Epargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satissaire. Adieu, ajouta-t-il en se levant, il est tard; & nous devrions déja nous être séparés. A propos, que ferez-vous

Zulica, à cette quession, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quittés mal, & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyezmoi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous

de Nassès ?

être

### CONTE MORAL être plus difficile de le garder en le haiffant, qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien affurément ne foit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens affez noirs, affez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singuliere & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de fi près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois ? Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela fur vous. Si par hafard, Zadis est affez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez fur moi; ou il fera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire affidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obftinoit à la refuser: Quelle misere, lui

Tome III. Partie II. Y

dit-il en la lui prenant malgré elle! Vous faites l'enfant à un point qui n'est

pas supportable.

Alors ils fortirent. Ils fortirent, s'écria le Sultan! Ah! le grand mot, c'est à mon gré, le meilleur de votre histoire; & ne revinrent-ils pas? Je ne re-vis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours dit le Sultan, comme vous fcavez.... Parbleu! c'étoit un rare garcon! Quelle femme ent-il après Zulica? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le destin me faifoit pitié. Mais à propos, demanda Schah Baham à la Sultane, n'avezvous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica? Je la trouve si méprisable, repliqua la Sultane, que je youdrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a semblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui; cela n'est pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane; une femme telle que Zulica n'a point de ressources contre le mépris; & comme l'ignominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes, la bassesse de son caractere, &

### CONTEMORAL. 33.00

cette honte intérieure dont malgré ellemême, elle se sent toujours accablée. ne lui laissent pas la force de les repoutfer. D'ailleurs quand il feroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en scaurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui ! reprit le Sultan cela est bien nécessaire! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eures quitté Mazulhim, où allâtes-vous Amanzéi.

# CHAPITOTAR AH

- Harris Harris

Amusemens de l'Ame.

UELQUES plaisurs que je trouvasse dans la petite Maison de Mazulhim, l'intérêt de mon ame me serça de m'en arracher; & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance, j' llai c'erch r quelque maison où je susse, si étoit possible, plus heureux que dans toutes celles que j'avois déja habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déja vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majesté, j'entrai dans un vaste Palais qui appartenoit à un des plus grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un Cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit fans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'Ame; ce Cabinet enfin auroit pu paffer pour le temple de la mollesse, pour le vrai féjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sçais quoi qui feul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon Ame ne put la Voir sans émotion, elle éprouva à fon aspect mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à son usage. Destiné à porter quelquesois une si belle personne, non seulement je cessai de me tourmenter sur mon sort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me disois-je, quelle est donc la sélicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les Ames que ton juste courroux a réprouvées, jouissent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec transport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une Ame inquiete qui déja seroit consondue avec la tienne, si des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à son plus haut point, il faisoit une chaleur excessive; Zéinis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil, & tirant elle même les rideaux, ne laissa dans le Cabinet que ce demijour si favorable au sommeil & aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend ensis

troublets from Ame, Accabing tops

e

la pudeur moins timide, & lui laisse

accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, & presque toute ouverte, sut bientôt le seul habillement de Zéinis; elle se jetta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brama, en sixant mon Ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaisir en cet instant j'en sis usage!

Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéinis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indissérent n'auroit pu leur resuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint sermer ces yeux

qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déja parcourus. Quoique Zéinis dormit assez tranquillement, elle se retourna quelquesois; & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon Ame. Accablée sous le

nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurerent quelque tems suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je sentois seulement que j'aimois, & sans prévoir, ou craindre les suites d'une aussi suneste passion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin!
Non, tu ne peux pas être une mortelle.
Tant de charmes ne sont pas leur partage! Au dessus même des êtres aériens,
il n'en est point que tu n'essaces. Ah!
daigne recevoir les hommages d'une
Ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéinis! Divine Zéinis! Non, il n'en est point qui
te mérite; non, Zéinis! puisqu'il n'en
est point qui puisse te ressembler!

Pendant que je m'occupois de Zéinis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & se retourna. La situation où elle venoit de se mettre, m'étoit savorable, & malgré mon trouble, je songeai à en prositer. Zéinis étoit couchée sur le côté, sa tête étoit panchée sur un coussin du Sopha, & sa bouche le touchoit presque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque chose à la violence de mes desirs; mon ame

alla se placer sur le coussin, & si près de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint

enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez sort. Cette ivresse douce, & impétueuse où mon ame se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultés, cette ivresse ne

scauroit se peindre. on and and and and

Sans doute notre ame embarrassée de fes organes, obligée demesurer ses transports fur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que loriqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquesois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une iffue, & accablée des efforts qu'elle à faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté man accorde non siquilo valle

Tel est notre sort, que notre ame tou-

## CONTE MORAL 345

jours inquiete au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéinis, abymée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle esfaya, mais vainement, à se glisser toute entiere dans Zeinis; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans rédoublés, son ardeur, la fureur de ses desirs échaufferent apparemment celle de Zeinis. Mon ame ne s'appercut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéinis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer fon visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvemens fuccéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écriat-elle tendrement! Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs,

fuivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-

t-elle, que tu ne fois aimé?

Moins libre encore que Zéinis, je l'entendois avectransport & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt son ame aussi consondue que la mienne, s'abandonna toute au seu dont elle étoit dévorée; un doux frémissement.... Ciel!

Que Zéinis devint belle!

Mes plaifirs & les siens se dissiperent par son réveil. Il ne lui resta plus que la douce illusion qui avoit occupé ses sens, qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaifirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même regnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déja perdu de l'impression voluptueuse que mon amour, & le trouble de ses sens y avoient mise, mais qu'ils étoient encore touchans! Quel mortel, en se devant le bonheur de les voir ainsi, ne feroit expiré de l'excès de sa tendresse, & de sa joie!

Zéinis, m'écriois-je avec transport! Aimable Zéinis, c'est moi qui viens de te rendre heureuse; c'est à l'union de ton Ame & de la mienne, que tu dois tes plaisirs.

CONTE MORAL 347 Ah' puisse tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zeinis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah! fije pouvois foustraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier; éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, Ame que j'adore! Eh! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai je te retrouver! Ah Brama! Si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéinis, fais au moins que, quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde iámais!

Pendant que mon Ame parloit si tendrement à Zéinis, cette sille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe dont quelques instans auparavant, je trouvois tant à me séliciter. Zéinis, me disois-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me dis-je avec une extrême douleur; c'est peut être un rival qui va s'ossirir à ma vue; s'il est

### CONTE MORAL: 349

heureux, quel supplice! S'il le devient, que Zéinis soit telle que quelquesois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi, si je suis sorcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a

inspirés!

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra, je dusse être
rassuré contre la crainte de quitter Zéinis, & qu'il sut assez vraisemblable qu'à
l'âge de quinze ans à peu près qu'elle
paroissoit avoir, elle n'eut pas tout ce
que Brama demandoit pour me rendre
à une autre vie, il se pouvoit aussi que
j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté
là, & quelque cruel qu'il sut pour moi
d'être temoin des bontés qu'elle auroit
pour mon rival, je présérois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le Cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte fe peignirent tour-à tour sur son visage: elle le regarda quelque tems avant que de lui parler; il me parut aussi agité qu'elle, mais à son air timide & res-

pectueux, je jugeai que s'il étoit aimé; on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse ( car il ne me parut guere plus âgé que Zéinis) il sembloit n'en être pas à sa premiere passion, & je commençai à espérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux

supporter.

Ah Phéléas! lui dit Zéinis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous que j'espérois y trouver, répondit-il en se jettant à ses genoux, vous sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir fans témoins. Ah! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; fortons, je ne veux pas rester plus long-tems dans ce Cabinet. Zéinis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, & fe peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici; & fi vous m'aimiez, vous obttineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, fans lui répondre, lui faisit

une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéinis
le regardoit languissamment, elle soupiroit; encore émue de ce songe qui lui
avoit peint son Amant si pressant, &
où elle avoit été si soible, disposée encore plus à l'amour par les impressions
qui lui en étoient restées; chaque sois
que ses yeux se tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, &
reprenoient insensiblement un peu de
cette volupté que mon amour y avoit
mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laissoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis d'ailleurs simple, & sans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en scavoit pas affez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir qu'elle vit Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui serroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phéléas! luidit-elle avec émotion, fortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement! Ah Zéinis! que monamour vous touche peu! Que pouvez - vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduifez!

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs; elle le sixa quelques tems d'un air attendri, & cédant ensin aux transports que l'amour & la douleur de Phéléas lui causoient: Ah cruel ! lui dit elle d'une voix étoussée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai je mérité les reproches que vous me saites, & quelles preuves puis je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il,

CONTE MORAL.

ne vous oublieriez vous pas avec moi dans cette solitude; & loin d'en vouloir sortir, auriez vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler? Hélas, reprit-elle naivement, qui vous dit que j'en aie d'autres?

A ces mots Phéléas quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui devinantce qu'il alloit saire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ses bras; & malgré la résistance qu'elle lui opposoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.

## CONTRACTOR OF THE PROPERTY OF

## CHAPITRE DERNIER.

E ne sçais si Zéinis imagina que quand une porte est fermée, il est inutile de se désendre, ou, si craignant moins d'être surprise, elle même se craignit plus; mais à peine Phéléas sur-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il saisoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût saire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix Tome III. Partie II.

tremblante & d'un air interdit, elle le supplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'imposant, & ne sâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la seroit dans ses bras avec tant de sureur que Zéïnis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ses transports.

Quelque émue qu'elle fut, elle tâcha de se débarrasser des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y
rester, que pour rendre ses essorts inutiles, il n'eut pas besoin d'en employer
de bien grands. Ils se regarderent quelque tems sans se rien dire, mais Zéinis
sentant augmenter son trouble, & craignant ensin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas
de vouloir bien la laisser.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinssiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obscures à Phéléas, plus il lui parut nécessaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles vouloient dire. Il la pressa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eut à parler davantage, il la pressoit si tendrement, la regardoit avec tant de passion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais si je vous le dis, ditelle d'une voix tremblante, vous en abuserez. Il lui jura que non avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devoient pas lui laisser. douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ses empressemens, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Étois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ferrant dans les fiens Oui, répondit-elle, en portant sur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda t-il. Ah Phéme demandez vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le soyez jamais, & vous n'en étiez pas

moins injuste.

Phéléas à ces mots, ne pouvant plus contenir fon ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu, & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fut cette entreprise. Zéinis peut - être ne s'en feroit pas offensée, mais Phéléas uniquement occupé de fe rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah Phéléas ' s'écria-t-elle, font-ce là les promesses que vous m'avez faites, & craignez-vous si peu de me fâcher?

Quelque violens que fussent les trans-ports de Phéléas, Zéïnis se désendit si sérieusement, & il vit tant de colere dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter sans offenser ce qu'il aimoit; & qui même par la résistance de Zéinis devenoit extrêmement douteufe pour lui. Soit respect, soit timidité; enfin, il s'arrêta, & n'ofant plus regar. CONTE MORAL 357

der Zéinis: Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous

aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle, & sortit. Mortellement sâchée que Phéléas la quittât, & n'o-sant cependant pas le rappeller, la tête appuyée sur ses mains, Zéinis pleuroit & étoit demeurée sur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de son Amant, elle se levoit pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, lorsque ramené par sa tendresse, il rentra dans le Cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & se laissa tomber sur moi en poussant un prosond soupir. Il courut se jetter à ses genoux, sui prit tendrement la main, & n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes. Ah! levez-vous, sui dit Zéïnis sans le regarder. Non, Zéïnis, sui ditiil, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt; un seul mot.... Mais vous pleurez! Ah Zéïnis? est ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéinis en ce moment lui

ferra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versoient, embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ses yeux, ne sut pas plus obscur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi même. Ciel! s'écria t-il en l'embrassant avec sureur, seroit il possible que Zéinis gardât encore le silence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il sembloit lui dire, & sans interroger davantage Zéinis, il alla chercher jusques sur sa bouche l'aveu qu'elle sembloit lui resuser encore.

En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étousfés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un instant avant hui... Mais pourquoi rappellé je un souvenir encore si cruel pour moi? Zéinis s'étoit précipitée dans les bras de son Amant; l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient son visage & ses yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéléas & Zéinis tout deux immobiles, respirant mutuellement leur ame, sembloient accablés de leurs plaisirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faisoit pas grand plaisir, n'est-il

pas vrai? aussi de quoi vous avisiez-vous de devenir amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable : car, en bonne foi à quoi cette fantaisse pouvoit-elle vous mener? Vous voyez bien qu'il faut sçavoir raisonner quelquesois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma passion sut bien établie, que je sentis combien elle devoit me tourmenter. & felon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je suis vraiment fâché de votre accident; car je vous aimois affez fur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan, c'est réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéinis avoit résisté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois statté que rien ne pourroit la vaincre, & lorsque je la vis plus sensible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de son âge, elle ne porteroit pas sa soiblesse jusques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce songe, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'ellemême que l'image de Phéléas étoit la seule qui se sur pouvoir qu'il avoit su r ses sens

& non à mes transports qu'elle avoit du ses plaisirs; il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me consolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eut dit à Zéinis de sa passion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroissoit pas possible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou seize ans, sans avoir eu au moins quelque curiosite qui l'empêcheroit de délivrer mon Ame de cette captivité qui m'avoit longtems paru si cruelle, & que je présérois dans cet instant au poste le plus glorieux qu'une Ame pût remplir. Tout désespéré que j'étois de la foiblesse de Zeinis, j'en attendis les suites avec moins de douleur, dès que je me fus persuadé que, quelque chose qui arrivât, je ne serois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuse que sut pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque soupir qu'ils poussoient paroissoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entreprises de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point

permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux! j'étois trop criminel pour que deux Ames innocentes, & dignes de leur félicité, me sussent sacrissées.

Phéléas, après avoir langui quelques instans sur le sein de Zéinis, pressé par de nouveaux desirs, que la soiblesse de son Amante avoit rendu plus ardens, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéinis embarrassée des regards de Phéléas, détourna les siens en soupirant. Quoi ! tu suis mes regards, lui dit-il ? Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors il la reprit entre ses bras. Zéinis tenta encore de se dérober à ses transports; mais soit qu'elle ne voulut pas résister long-tems, soit que se faisant illusion à elle-même, en cédant, elle crut résister, Phéléas sut bientôt regardé aussi tendrement qu'il desiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéinis l'eussent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes transports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit desiré d'elle, elle parut se tepentir de s'être trop livrée à son ar-

deur, & chercha à se retirer des bras de Phéléas. Ah Zéinis, lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas! répondit-elle, quel que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en

auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorsque j'appris que c'étoit à moi feul que mon rival devoit son bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez fans m'offenser vouloir la pousser plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendresse, mais... Ah Zéinis! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimasses , tu craindrois moins de me le dire . ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité tu t'abandonnerois à tous mes transports & tu ne croirois pas encore faire affez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, si une Ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéléas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, songes-tu que CONTE MORAL 363

tu me perds? Hélas! tu m'avois juré tant de respect, Phéléas? Est ce ainsi

qu'on respecte ce qu'on aime?

Les pleurs de Zéinis, ses prieres, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laissat jouir déja que de trop de charmes, & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zéinis; moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vue, que transporté du desir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéinis défendoit encore foiblement, & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards, il l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéinis. L'une refusoit tout à l'Amant, l'autre ne lui laissoit presque plus rien à desirer. Elle n'osoit porter ses regards sur Phéléas, & lui rendoit avec une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspiroit. Elle désendoit une chose pour en permettre une plus essentielle; elle vouloit, & ne vouloit

plus; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre ; elle repoussoit avec horreur, & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquesois triomphoit de l'amour, & lui étoit un instant après facrifié, mais avec des réserves & des précantions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faisoient triompher encore. Zéinis avoit tour-à-tour honte de sa facilité, & de ses répugnances; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causoient ses transports, & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit, ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du spectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient son peu d'expérience, qu'il ne chassat mon Ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle se plaisoit à demeurer, je voulus sortir pour quelques instans du Sopha de Zéïnis, & éluder les décrets de Brama. Ce sut en vain, cette même

puissance qui m'y avoit exilé, s'opposa à mes efforts, & me contraignit d'attendre dans le désespoir, la décision de ma destinée.

Phéléas.... O fouvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera iamais de mon ame ! Phéléas enivré d'amour, & maître, par les tendres complaisances de Zéinis, de tous les charmes que j'adorois, se prépara à achever son bonheur : Zéinis se prêta voluptueusement aux transports de Phéléas; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéinis verserent des larmes, fa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï; Zéïnis, de qui Phéléas se plaignoit, n'en sut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle poussa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon ame pleine de son amour & de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi! c'est là tout, demanda le Sultan? ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez yu bien peu de chose pendant que vous l'étiez. Ce seroit vouloir ennuyer Votre Majesté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon féjour dans les Sopha, répondit Amanzéi; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuser. Quand les choses que vous avez raçontées, dit la Sultane, seroient plus brillantes que celles que vous avez supprimées, je crois ( puisqu'il est impossible d'en faire la comparaison ) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené sur la scene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement resserré un sujet qui de lui-même est si étendu. J'ai tort sans doute, Madame, répondit Amanzéi; si tous les caracteres sont agréables, ou marqués au même coin; si j'ai pu les traiter tous, sans tomber dans l'inconvénient d'exposer à vos veux des traits communs, ou rebattus, & si j'ai pu m'étendre beaucoup sur une matiere qui devoit, quelque variété que j'eusse mise dans les caracteres, devenir ennuyeuse par la répétition continuelle & inévitable du fond.

#### CONTE MORAL

367

En effet, dit le Sultan, je crois que si l'on vouloit peser tout cela, il pourroit bien avoir raison; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en est. Ah, ma Grand-Mere! continua-t-il en soupirant, ce n'étoit pas ainsi que vous contiez.

FIN.

COURSE MORAE, SAF La esta subjecte Subject to a consider supplied the rest the rest of powers programs to him with views tolding : and an equipment of the state of About the all to a mark the stage of the formulation of the formulation of the first a light products were not that some pro-CAMILLOS MATHER I may a series of the series of the series The second second second the second of our many said The same of the same the programme of the programme A STATE OF THE STATE OF THE STATE OF 

INTERLOCUTEURS.

CÉLIE. LA MARQUISE. LE DUC. LA TOUR, Valen-deschagbre de Célla.

# LE HASARD

## COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

#### INTERLOCUTEURS.

CÉLIE. LA MARQUISE. LE DUC. LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scene est à Paris, chez Célie; & l'astion se passe presque toute dans une de ces petites pièces recutées, que l'on nomme Boudoirs. A l'ouverture de la Scene, Célie parost couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en régligé; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le négligé peut être susceptible. La Marquise est au coin du seu, un grand écran devantelle, & brodant au tambour.

DIALOGUE MORAL.



## LE HASARD

DU

## COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

SCENE PREMIERE. CÉLIE, LA MARQUISE.

CELIE poussant un profond soupir.

En vérité! Monsieur d'Alinteiil; tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il est vrai que sa présence paroissoit vous être si à charge,

Aa 2

que j'ai peine à comprendre comment il

ne s'en est pas apperçu.

CÉLIE. Oh! Je ne suis pas sa dupe: il le voyoit bien; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'Amant outragé! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout simple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui

feroit possible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant fatisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien rifibles spectacles; & je doute fort que s'ils sçavoient combien ils nous amusent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéressent pas notre cœur, ils n'aimassent pas mieux rensermer leur ressentiment que de nous le montrer.

CÉLIE, Assurément! Quand l'Amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la

leur tourne bien!

LA MARQ. Bon! l'Amour! il est bien à présent question de cela!

CELIE. Quoi! Est-ce que vous croyez.

qu'il ne vous a pasaimée?

LA MARQ. Je me fouviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ses tourmens, qu'il seroit difficile que je ne me le rappellasse pas; mais, malgré toute l'imDU COIN DU FEU.

portunité qu'il a cru dévoit y mettre, il s'en est fallu béaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je crusse.

CÉLIE. Je ne doute cépendant pas qu'il ne vous dit très-vrai; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'est point le sentiment que nous inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a mise, qu'il n'admit pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les Opéra du monde disent, & si faussément, du mérite de la constance.

CELIE. Mais qu'espéroit-il? Ne voyoitil pas bien que vous aimiez Monsieur de Clerval? Et se flattoit-il de vous rendre inconstante?

LA MARQ. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, où par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fit abandonner le dessein de plaire?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penfer, moins l'espoir lui pouvoit être permis; & je m'étonne en conséquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

Aa3

LA MARQ. Ma façon de penser! Eh! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une?

CELIE. A ce que je vois, Monfieur d'Alinteuil n'a été qu'un fou; &, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous ? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haie; c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de Valsy qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous hair, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me surprend pas, moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs, long-tems après que

Te cœur les a oubliés.

CÉLIE S'il va porter à Madame de Valsy toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQ. Oh! Son auguste front se déridera auprès d'elle. Mais, est-ce qu'en nous quittant, il est alle à Versailles ?

CELIE. Sans doute! Il l'a dit, du que compre elle a dela veca poursniom

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde: mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement! Dès la nuit derniere à Paris; & ce soir auprès d'elle ? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le coup de hautre le pla cronance selfra

CE'LIE. Voilà pourtant l'amant que

vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai , au furplus ; l'injustice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis dire que j'en ai sur moi copie : car par le même tems qu'il va rejoindre Madame de Vally, Monfieur de Clerval vient me retrouver. Mais dites-moi, jevous prie, comment. jaloux au point où l'est Monfieur d'Alinteuil, s'arrange-t il avec l'objet de sa nouvelle passion? Entre nous, elle pense de manière à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui est atraché.

CE'LIE. Ah ! pour cela, il feroit, s'il se pouvoit, plus jaloux encore que le Inlouse de Navarre, que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que

pour lui. 16 de le crois bien; mais c'est que comme elle a déja vécu pour quelques autres avec la même exactitude; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne feroit absolument pas dans son tort, fi. au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

GE'LIE, Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on

ait jamais vu.

LA MARQ. Bon! Un coup de foudre! Est ce que vous croyez aux coups de foudre?

CE'LIE, Mais, Marquife, eft-ce que

your n'y croitiez pas, vous?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins. antant de foi qu'aux mauvailes têtes : & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des Revemans. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CE'LIE. Quoi! Vous proscrivez co trouvement dont la cause nous est inconnue, & qui nous entraîne avec une violence à laquelle on voudroit vainement refister, vers l'objet qui nous enchante; même avant que de sçavoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous mêmes?

LA MARQ. Non; en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je sçais qu'il existe; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le

nier.

CE'LIE. Eft ce donc un si grand mal, fi l'impression que l'on a reçue, est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du gente de la pasfion même?

LA MARQ. Oui, fans doute, c'en est un très grand : tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué; &. moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une semme ne doit point se livrer avec une légéreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'Amour peut lui offrir, le premier, le plus effentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son Amant. Si le caprice ne le recherche point, l'Amour ne sçauroit s'en passer; ou, du moins, ne s'en passe jamais sans en être

cruellement puni. Addy, Danies ment

CE'LIE Et pourtant, se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le sond, pure

affaire de préjugé.

LA MARQ. Je suis sort éloignée de penser comme vous sur cela; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

CE'LIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux

choies-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi : il y en a une entr'elles; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez : c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent; & que les principes nous la font braver.

CE'LIE. Quoi! Ils nous font braver l'Amour! les principes! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret!

La MARQ. Non, il ne le font pas braver: nous n'en cédons pas moins; mais nous en cédons avec plus de noblesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre; de maîtriser l'imagination; de commander aux sens: & quand une semme n'a pas contr'elle de si redoutables ennemis, & qu'il ne lui reste plus que l'Amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inspire; & quand la sotte ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

CE'LIE. Vous attribuez donc à la va-

nité bien de l'empire sur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CE'LIE. Si elle est tout à la fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard, peutêtre, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous, ce

380 LE HASARD que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches est très fondé, sans doute; quant au fecond, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piège à quelqu'animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous difent tant que nous sommes belles, que parce qu'ils sçavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce fera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnoissance que le cœur; & que la plus fûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous missions à être estimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous crusfions enfin ( ce qui est de la derniere & de la plus incontestable vérité) que l'Amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la Vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne seroient pas si fréquens; & que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si sou-

vent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à Monsieur de Clerval son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas

conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah! Dites-moi un peu, je vous prie, Marquise, comment vous attaqua-t-il?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a

prife.

CÉLIE. Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre

fort propre à vous plaire.

La Marq. A cet égard, les femmes n'ont guere à se plaindre des hommes, que quand elles auroient à se plaindre d'elles mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de Cterval ne m'eût pas dit quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions, l'air léger

dont vous parlez, ne lui parût encore nécessaire.

CÉLIE. Comment! En de certaines occasions! Est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele ?

LA MARQ. Non; mais constant; &,

à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! Vous lui passez des infidélités!

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Assurément, vous êtes douée

d'une belle patience!

LA MARQ. Bon! Quand on est sure du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes ?

CÉLIE. En vérité! Je ne vous conçois point. Pustible and shebothest

La Marq. Il est pourtant bien aisé de me concevoir : c'est que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne DU COIN DU FEU. 383

confonds pas avec ses sens, les sentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, si je m'en souviens bien, je ne vous ai pas toujours vue si tran-

quille.

dermier .

La Marq. Je l'avoue; & cela étoit tout simple. Monsieur de Clerval avoit, dans le monde, plus usé son imagination que son cœur; mais je n'en sçavois rien; & la peur m'étoit permise. Rien, il est vrai, n'égaloit sa vivacité pour moi; mais quoiqu'il parut fort amoureux, il se pouvoit qu'il ne fut qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de fon esprit; la noblesse, & les agrémens de sa figure; la façon dont il avoit vécu dans le monde; sa réputation assez faite pour alarmer un cœur tendre; l'idée qu'il sembloit avoir des femmes; &, qu'à celles qui l'avoient occupé jusques-là, il ne se pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des desirs, il ne l'auroit pas bannie; il m'a prouvé de l'estime, & m'a tranquillisée.

CÉLIE. Vous êtes affurément une Maîtresse bien commode! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous fissions toutes, qu'ils peuvent être ins fideles, & n'en pas moins aimer?

LA MARQ. Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente; mais tout ne les soumet point; & je ne trouve pas si chimérique, la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une sois, fantaisse n'est pas amour; & si j'ai vu Monsieur de Clerval revenir quelquesois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé sort tendre.

CÉLIE. Je ne sçais que vous dire; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

La Marq. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui désendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage; & quelquesois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vuide qu'il y trouve; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miseres-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendroit sans doute à la sureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier.

dernier, & le plus dégoûtant des ridicules: mais il n'est que libertin; & avec la façon de penser que je lui connois, il ne me sera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le secours du tems, & de ses seules réflexions, il sentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, Marquise, que vous admirer; vous imiter, ne seroit pas en mon pouvoir. Hélas! Le pauvre Prévanes a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je pensasse comme vous: nous avons eu pour cela des scènes!... Ah! que je me les reproche aujour-d'hui! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent sois fait le malheur de sa vie!.... Grand Dieu! Quelle idée!... Et il n'est plus!

LA MARQ. Eh! Célie! Quel Malheureux souvenir!... Mais j'entends une chaise: c'est sûrement le Duc. Voulezvous que je le gronde d'être arrivé si tard? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout-à-fait plaisant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas! Marquise, que vous êtes heureuse! La seule félicité qui puisse me rester au monde, est le spectacle de la vôtre. Puisse-t-elle être aussi du-

rable que vous le méritez! [Elle pleure.]

LA MARQ. Sçavez-vous bien qu'il va
croire que c'est sa présence qui vous afflige; & qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable?



## SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLER-VAL, LA TOUR annonçant M. le Duc de Clerval.

## CÉLIE.

A H! qu'il entre, La Tour, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée; & que le Suisse le retienne bien; entendez vous?

LA Tour. Oui, Madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile; & à l'heure qu'il est, Madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il est !

LA Tour. Oui Madame, à cause du

tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous êtes impatientans, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems? [Le Duc entre.]

Ah! Bon soir, mon cher Due. Que vous vous êtes fait attendre! Se peutil que vous sçachiez à quel point votre présence m'est nécessaire; & que vous

ayez la barbarie de m'en priver!

LE Duc. Je ne croyois en vérité pas; ma chere Célie, que mon absence dureroit fi long-tems, fur tout, étant parti, fûr de l'agrément de ma Charge : mais j'avois à traiter avec le Ministre de choses particulieres; & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, sçavoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion; & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, & un Lieutenant-Général de ses armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable?

(Il salue la Marquise, & lui baise

fort tendrement la main.)

LA MARQ. Nous vous faisons sur tant d'honneur & de gloire, nos trèssinceres complimens; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

Le Duc. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

semblable. Premiérement il falloit que

je remerciasse ....

LA MARQ. Ah! fans doute! Vous avez dit au Roi de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer; j'avois, de plus, à prêter serment, & je n'ai pas, comme de raison, été maître d'en

prescrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui : mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous; & je suis très-sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes

donc bien amusé à Versailles?

LE Duc. Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu: j'en étois même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le tems est si détestable, & le pavé si mauvais, que mes chevaux se sont abattus vingt sois, & que j'ai cru tout autant, que je serois sorcé de coucher en route,

La Marq. Ah oui! voilà de belles

excuses!

CELIE. Mais, Duc, ne voudriez-

yous rien prendre?

LE Duc. Je vous rends graces, Madame. J'aurois dîné par pure complaifance, si je susse arrivé chez vous à tems pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, pour vous faire plaisir, j'approcherai du seu.

CÉLIE. En effet! il doit être gelé.

Le Duc. Ah parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de Prague, en avoir essuyé un plus vis. Mais ne passons nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous

punir....

LE Duc. Eh! Quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE en lui tendant la main.
Oui, Duc; & trop même de la peur.
CÉLIE. Ah, M. de Clerval, n'auriezvous pas en chemin rencontré M. d'Abintewil?

Bb 3

LE DUC. D'Alinteuil! Non, est-ce qu'il est ici ?

CE'LIE. Oui, d'hier au soir seule-

ment.

LE Duc. Parbleu! tant pis pour lui. Et il est allé à Versailles comme cela, tout légérement?

CE'LIE. Assurément ! Et pourquoi donc pas? Il ne m'a point dit qu'il lui

fût défendu d'y paroître.

LE Duc. Ah! ce n'est point cela: mais c'est que Madame de Valsy n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CE'LIE. Bon! Vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour?

LE Duc. Mon Dieu! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CE'LIE. Vous me feriez mourir! Expliquez-vous. Qu'est-ce que cela veut

dire?

LE Duc. Eh bien! Madame, puifqu'il faut parler sans détour, c'est qu'il court le risque du monde le plus grand de ne la pas retrouver absolument telle qu'il l'a laissée:

CE'LIE. Ah! c'est une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous vevous pas en chemin rencontre W. Sof

LE Duc. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays: en tout cas, j'y en ai quelquesois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété

publique, ne vit que pour lui!

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t; on? LE DUC. Rien autre chose que le petit Frécourt.

CE'LIE. Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de

cela?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de saire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquiliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'assaires, pour qu'elle eût pris Frécourt, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en saire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un en-

to could night ?

fant!

LE Duc. C'est peut être pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'Alinteüil, il sera encore plus désespéré que

furpris.

Le Duc. Oh! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble; & c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement : mais est - ce que d'Alinteiil comptoit sur elle à un certain point? Cela ne se peut pas!

LA MARQ. Pardonnez-moi: le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de Madame de Valsy, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût ja-

mais vu.

Le Duc. Ah! c'est autre chose: je n'ignore pas qu'elle y est sujette; & quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné: il y a des races si malheureuses!

LA MARQ. Mais, ce petit Frécourt

avoit quelqu'un, ce me semble?

LE DUC. Oui, une certaine Madame de Sprée: cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui Frécourt avoit tout-à-fit l'air d'une mouche qui se seroit établie sur un colosse.

Eh mais! Parbleu! d'Alinteuil n'a qu'à la prendre, lui; elle ne cherche qu'un vengeur ; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit présenter un placet

pour qu'on lui en fournit un.

LA MARO. L'idée est, assurément, ingénieuse : mais si Monsieur d'Alinteuil est si désespéré de l'inconstance de Madame de Valfy, il n'a qu'à regarder son aventure avec Frécourt, comme une distraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas

bien long.

LE Duc. Il y a toute apparence, de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui; car il est convaincu qu'on ne sçauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés; & en conféquence d'une opinion firaisonnable, il en a déja perdu deux. Ah! c'est une jolie créature! Sans principes, fans mœurs, méchant déja comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue : aussi étoit-il en main de maître.

LAMARQ. Ah! Laissons, pour ce qu'ils font, tous ces gens-là. Dites moi, un peu. je vous prie, Monsieur de Clerval, avezvous vu là-bas la petite Duchesse ; sçauriez-vous pourquoi je ne sçaurois ob-

LE DUC. Ah! parbleu! Oui, Madame, vous écrire! Elle est vraiment

bien en état de cela!

LA MARQ. Ah! mon Dieu! Vous me faites trembler! Que lui est-il donc

arrivé? Seroit-elle malade?

LE Duc. Rassurez-vous, Marquise; elle n'en mourra point, ce qu'on croit, du moins: c'est que, tout uniment, Plessac l'a quittée, & qu'elle en est d'une désolation incroyable.

LA MARQ. Plessac l'a quittée! Ne

plaifantez-vous pas?

LE Duc. On ne peut pas moins.

LA MARQ. Plessac l'a quittée! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant! Cela lui va bien! Et qui a-t-il pris, lui? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. La grosse Comtesse, seulement; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE. Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité! vous êtes aussi trop incompréhensibles. CÉLIE. La grosse Comtesse est donc bien sière! Eh 'a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre Plessac? Etoit-elle, par hasard, en état de faire un sacrisice?

LE Duc. Oh! oui; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un M. des R....la plus belle créature du Confeil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaisirs de la Cour. On m'a dit encore, qu'il avoit eu l'intention de proposer à la Petite, d'unir leurs douleurs & leurs cœurs; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a confulté là dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les seux & dans les larmes! Et pour qui?

LA MARQ. Tout ce qui se passe dans le monde, est, en vérité, bien ridicule! Eh! pourquoi ne revient-elle pas ici? Elle n'a, actuellement, rien à faire

à la Cour.

LE Duc. Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit encore que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne! C'est un pays où l'on est bien compatissant, & sur-tout à des malheurs de l'espèce du sien, pour s'obstiner, comme elle sait, à y rester. Il saut qu'elle soit solle! Je lui écrirai demain, que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est-ce-là tout ce qui est arrivé en inconstances?

LE DUC. Ce sont, du moins, les seules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'est pas trop

en huit jours.

LE Duc. En effet, j'ai vu des semaines qui rendoient davantage. Ma soi ! on a bien raison de le dire; tout dépérit.



### SCENE III.

Les mêmes, LATOUR.

LA TOUR, à la Marquise.

MADAME, voilà une lettre pour vous, de Madame la Maréchale: celui de ses gens qui l'a apportée, en attend la réponse.

LA MARQ. De ma mere! Voyons. (Après avoir lu.) C'est une de ses semmes qui m'écrit de sa part, qu'elle se trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change surieusement ma marche. La Tour, je vous prie, dites que je parts; & saites avertir mes Porteurs. [La Tour sort.]

LE DUC. Cela arrive bien mal-àpropos! Il y a mille ans que je ne vous

ai vue.

LA MARQ. Je ne sens pas moins vivement que vous même cette contradiction; mais vous seriez, avec justice, le premier à me blâmer, si je manquois à un devoir aussi sacré que l'est le devoir qui m'appelle: & quand je serois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne sûtce que pour me conserver votre estime. Adieu, ma chere Célie; je vous le laisse; c'est à regret que je vous quitte: mais vous voyez bien vous même que je ne puis faire autrement.

LE Duc. Quand vous verrai-je

donc?

LA MAR. Ce soir, peut être. Ma mere, comme vous sçavez, est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paroît lui causer les plus vives allarmes, soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais, je m'arrête ici trop long-tems. Adieu; à tantôt; je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, Marquise. Je vous verrai demain, n'est-ce pas?

LA MARQ. Oui, si cela m'est possible. LE DUC. Avec la permission de Célie, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été si long-tems sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire: J'en ai, de mon côté, quelqu'une à saire, & vous m'obligerez, Duc, de ne pas vous gêner. (Ils passent dans une autre piece.)



en authoria les praires d'asseranços, ca d'avec el circo el publica de que dadad el la 2001 en em en el cardo de de la come de la la

## Char-----

# SCENE IV.

#### LA MARQUISE, LE DUC.

#### LE DUC.

PARBLEU! J'ai donné là dans un beau piege, moi!

LA MAR. Dans lequel, donc?

LE DUC. Quoi! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous!

LA MAR. Ce n'est pas moi, mais les circonstances, qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête à tête avec une jolie semme, & d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu!

LE Duc. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux Prévanes, assurément; & je crois l'avoir prouvé: mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MAR. Prévanes ! Qui est cet homme-là ? LE Duc. Vous me confondez par

cette question.

La Mar. Hélas! Célie pourroit vous la faire; & avec bien plus de fincérité que moi.

LE DUC. Cela feroit-il possible?
LA MAR. Eh! pourquoi pas?
LE DUC. Ah! Quelle horreur!

LA MAR. Celles de ce genre-là sont

fi communes!

LE DUC. Quoi! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou, du moins, n'oublier jamais; à qui elle doit tant! du fouvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paroissoit si remplie, & dont elle vouloit qu'on ne sût pas moins occupé qu'ellemême, est pour jamais anéanti dans son cœur!

LA MAR. A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'est pas qu'on vous en entretienne trop long tems; à moins, cependant, que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier; car en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC. Qui! Moi! Ah parbleu!

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais con-nu : mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle

m'en assassine. La Mar. Eh non! vous dis-je; nous avons dîné tête-à-tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture , & cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digerer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisois diette depuis vingt-quatre heures. Après nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthese, auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un Amant; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre Prévanes, en effet, n'y a , je crois, été nommé qu'une seule fois: encore a ce été par hasard. Le Duc. De bonne foi! vous croyez

qu'elle ne le pleure plus?

LA MAR. Ce seroit, peut être, un peu trop dire; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure ensore long-tems, & que même, aujourd'hui, elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas, cependant, que, fi ma conjecture est juste, ce ne Tome III.

foit bien malgré elle, que cela lui arrive. Elle aimoit Prévanes; mais c'étoit à sa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces ames qui, quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, fur tout, la douleur est un fardeau insupportable. Aussi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de son malheureux Amant, & confidens de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devroit l'être, notre présence ne lui fût à présent, plus à charge qu'agréable, ou nécessaire.

Le Duc. En ce cas, pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette faus-

feté ?

LA MAR. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, & sur la hon-teuse facilité avec láquelle elle s'est consolée de Prévanes: car, dans le sond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement sont dégradée. Plus de certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtems: elle tâche donc de masquer l'ame

qu'elle a, de celle qu'il seroit beau d'avoir; & c'est précisément, ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

LE Duc. Mais, croyez-vous qu'elle fe console de Prévanes au point d'en

prendre un autre? agil al .sucl al

LA MAR. Je n'en sçais rien; mais quand cela arriveroit, je n'en serois pas bien surprise: elle n'est pas morte.

Le Duc. Ah! cela seroit affreux,

LA MAR. Affreux, j'en conviens; fort ordinaire pourtant. Ce n'est pas sa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a pensé mourir, & s'il en est mort, elle l'a pleuré: si ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui sçait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne récompenfons jamais les facrifices que l'on nous fait, que quand nous sommes dignes qu'on nous en fasse. Célie, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant peutêtre point dans le fond absolument mal. n'en est cependant pas plus faite, par son excessive légéreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE Duc. Ah! Ce n'est pas, non plus,

d'aujourd'hui que je la connois.

LA MAR. Ah! ah! Est-ce qu'elle au-

Le Duc. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

La Mar. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE Duc. Vous avez raison: il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisse l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MAR. Bon! Vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naisse pas de ca-

prices.

LE Duc. Et puis, je ne sçais pas, elle

and tangers les recente

ne m'a jamais plû.

LA MAR. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple : car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non-seulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Auffi, puis je plus aifement vous dire qu'elle ne m'a jamais plû, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur

de vous plaire.

LA MAR. Mon amie! Pouvez vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caracteres auffi différens que le sont les nôtres ? La parenté a commencé notre liaison; Célie l'a continuée plus par nécessité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mere qui, l'es timant déja bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle, & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dut la gêner à un certain point si sa fantaisse se tournoit de votre côté: mais elle m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvoit à son gré, ce ne seroit point du tout pour elle, une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses; &, dans le sond, elle pense sur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Sçavez-vous qui je crois qu'elle prendroit, si cela pouvoit s'ar-

ranger avec vous?

LA MARQ. Qui ? M. d'Alinteuil ? Vous vous trompez; elle l'a déja eu.

Le Duc. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer; car c'est lui qui me l'a dit: &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de Célie, qu'il me disoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux, leur affaire a t-elle fini? Je n'ai pas trop

fuivi cela : est-ce par lui?

LE Duc. Mon Dieu! Non, c'est elle qui l'a quitté pour Manselles, & je l'en ai vu même furieusement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort : c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve, comme le successeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raison: c'est dommage que dans ces circonstances-là,

en commence par crier; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'Alinteuil est devenu son ami; & c'est ce qui me seroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut il qu'avec l'usage que vous avez des semmes de ce caractere, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre, qu'il a été aisé de les avoir à

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur?

LA MARQ. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain tems, elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC. Voilà des raisons ausquelles il me semble qu'on ne sçauroit rien opposer.

La Marq. A l'égard de Célie, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulezvous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera Monsieur de Bourville? Cc 4 LE DUC. Ah! parbleu! l'en serois comblé de joie: il est fort aimable, & mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce sera lui?

LA MARQ. Sur ce qu'à un souper qu'il sit avec elle, peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en sut si frappée, que, sans tout ce qui est arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter Prévanes aussi légérement qu'elle en a déja quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE Duc. Elle n'auroit pas tardé à en être punie: car si, par les agrémens, elle a de quoi tenter Bourville, elle n'a sûrement pas, dans le caractère, de quoi le sixer. Je sçais, de plus, qu'il est actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous sçavez aussi; je crois, que cela n'empêche rien; & que le sentiment le plus tendre, vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisse.

Que quand il auroit vu Célie, avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Est ce que l'impression a

été respective ? na moq ) not?

LE DUC. Mais, oui : c'est-à-dire, qu'il s'est fort bien apperçu des vues qu'elle avoit sur lui, & qu'il ne s'éloignoit pas d'y répondre; & je le crois encore dans les mêmes dispositions: pour la garder, ce pourroit bien être une autre assaire.

LA MAR. C'est ce qui me seroit defirer que celle-là ne s'engageât pas: elle a déja sait, en ce genre, tant de choses ridicules!... Mais, adieu, laissez moi partir, passez chez moi tantôt; j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-tems avant que vous puissez y arriver; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sçauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter Célie.

LE Duc. Ah! de grace, Marquise,

encore un moment.

LA MARQ. Oh! pas seulement une minute: l'état de ma mere m'inquiete; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissaffiez Célie seule plus long - tems.

LE DUC. Adieu donc, Marquise, puisqu'il le faut: mais, en vérité! pour les gens qui s'aiment, les bienséances & les devoirs sont de bien terribles choses! [ It la conduit à sa chaise & tentre dans le cabinet de Célie.]

Comme il y a des Lecleurs qui prennene garde à tout, il pourroit s'en trouver qui feroient surpris, le tems étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au seu; & qui se plaindroient, avec raison, de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire, que pendant l'entretien de la Marquise & du Duc, Célie a sonné, & que c'étoit pour qu'on racommodât son seu. L'Éditeur de ce Dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

## S C E N E V. CÉLIE, LE DUC. LE DUC.

JE vous demande pardon, Madame, de vous avoir fait attendre si long tems. J'ai, peut-être, abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder: mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire: & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de

l'accident qui l'empêche de rester avec nous: mais ce n'est pas là le premier tour que Madame sa mere me joue.

LE Duc. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme! Et que je vous trouve heureux de lui plaire!

LE Duc. Ah! que je sens bien aussi tout mon bonheur!

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée! Et qu'elle y réunit de charmes! Que de douceur & de sûreté dans le commerce! Que de tendresse & de vérité dans le cœur! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE Duc. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait; mais, dussé je en sâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise; & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de semmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il falloit que vous vécussiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître persuadé.

Vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise soi?

CÉLIE. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux

mauvais procédés.

DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier; & c'est une sorte de persidie dont les autres n'ont pas besoin.

CELIE. Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la Marquise, qu'il y eût des semmes que l'on pût estimer?

LE DUC. Oui, je le pensois: c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer; mais je ne m'en croyois pas pour cela, plus en droit de présumer que toutes les semmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIF. Quoi! pas même une exception en faveur de Madame d'Olbray?

LE DUC. Madame d'Otbray! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que si: mais, pour vous être aussi inconnue que vous ledites,

ce nom-là vous étonne singuliérement,

LE DUC. Il est vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & sur tout à propos de moi. Me seroit-il, au reste, permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle?

CELIE. Qu'importe qui me l'ait dit?

Cela est-il vrai?

e

X

n

**e-**

i ,

nt 'il

13

t,

ce

ıf-

je

en

es

is

p-

ur

es,

LE DUC. Hélas! mon Dieu, oui: mais entre nous, s'entend; car j'en suis si honteux, que je ne sçaurois me réfoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance sur cela me paroît assez bien sondée. Cette semme est assreuse! Mais se peut-il qu'elle ait

jamais été bien?

LE Duc. Ma foi! j'ai oui dire que non à ma grand'mere : ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas

été absolument mal coupée.

LE Duc. A l'égard de la coupe, je ne sçavois pas dans ce tems-là ce que c'étoit: elle me disoit qu'elle étoit charmante; & je le croyois: car que faire? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'avois, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-tems à

vous arranger avec elle?

LE Duc. Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien sûr encore; & elle sit fort bien: je serois mort de ma slamme, plutôt que d'oser l'en instruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là: mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; &, avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une semme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

LE Duc. Ah! Madame; l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent si bien & si promptement les choses, que l'on se trouve tous deux du même avis, sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un, ni l'autre, comment cela s'est fait.

CÉLIE. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

LE Duc. A la fureur ! Je le croyois,

du moins. Eh! pourquoi donc pas? CÉLIE. Quoi! Une femme qui se

livroit d'une façon si affreuse!

LE Duc. Qu'est ce que cela me faisoit, à moi? Il étoit tout simple que
ma reconnoissance sût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît: comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit
jamais aimé que moi, & que j'imaginois
que d'un premier sentiment, il doit resulter de fort grandes choses, il ne me
paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet

de Madame d'Olbray?

LE DUC. Oui : il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu; mais elle ne m'en étoit que plus chere.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun tems de votre vie, vous eussiez été si dupe: cela me paroît incroyable!

Le DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une simpli-

cité finguliere.

CELIE. Si cela est vrai, Monsieur le Duc, vous me permettrez de vous dire que vous en avez surieusement rabattu.

LE Duc. Cela n'est point donteux; & ne sçauroit l'être: mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la premiere passion de Madame d'Olbray, avezvous apporté dans le monde, une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaisantez ici; & n'y avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises!

CELIE(en soupirant). Grand Dieu! sije

l'ai été!

LE DUC. Ce soupir paroît être, en vous, l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrapée?

CÉLIE. Quelle question! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez

avec moi depuis si long-tems?

LE DUC. Cela est vrai; je suis dans mon tort; mais comme je ne sçavois pas si vous consentiez à paroître vous souvenir de ces premiers événemens de votre vie; j'ai cru que rien ne pouvoit me dispenser de l'égard de paroître moi même les ignorer. Puisque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être surprise aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le seriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre; &, entre nous; l'objet qu'il avoit

avoit, ne vous en promettoit pas plus debonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE J'en conviens; mais je ne le sça-

vois pas.

a-

n-

e-

Z-

é-

us

as

je

en

r:

te

nt

ez

ns

as

u-

0-

ne

nê-

eż

'ê-

m-

ne

en

il

oit

Le Duc. Quoi! vous supposiez que Monsieur de Norsan pouvoit être sidele, ou sixé?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa persidie, jugez, quand il eut sçu me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE Duc. On vous avoit donc déja

parlé de lui?

CÉLIE. Trop : & je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle même, peutêtre, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de fon inconstance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, fans, en même tems, m'appren-Tome III.

dre qu'il avoit sçu leur plaire; & quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les désauts, & tous les ridicules possibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher si universellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec soin, mais qui ne m'en obsédoit que plus, me donna de le voir, le desir le plus ardent; desir dont, malheureusement, le mari qu'on me choisit, n'avoit pas de quoi me soustraire; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raison: l'on n'occupe pas long tems l'imagination d'une semme, sans aller jusques à son cœur, ou, du moins, sans que par les effets, cela ne revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien sensiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites là! A peine me vis-je ma maîtresse, que mon premier soin sut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curiosité, sut, de ma part, poussée si loin, & avec si peu de ménagement; je parlois de lui si souvent & avec

#### DU COIN DU FEU.

419

tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours, lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déja. Nous nous rencontrâmes donc bientôt: & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que s'en reçus, en fut beaucoup moins vive: car enfin, ce n'étoit pas là le fantôme à qui m'étois déja rendue. D'ailleurs, la forte de légéreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, & qu'il ne sçut, ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osat l'avoir avec moi; il falloit que je

me fusse soumise; &, fans doute parce

que ce sentiment retardoit le progrès

du mien, je lui fçus en même tems mau-

vais gré de me le faire tentir. Je ne

fçais s'il s'en apperçut; mais je le vis

chercher à me ramener à lui peu à peu,

par des façons moins légeres. Cette dif-

férence ne m'échappa pas; comme je

Dd 2

ce re-

1-1

IX

us

n-

fi

de

a-

b-

r,

11-

01-

e;

r,

m-

n

on

on

les

u-

à!

he ine

lée it;

ec:

ne doute point aujourd'hui, qu'il ne fût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma, figure; affecta des distractions; montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à medire, que si la crainte de me commettre, ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports, à quel point il me trouvoit aimable.

LE Duc. Tous ces stratagemes, à vous parler naturellement, étoient un peu ules; & je doute, par conséquent, qu'ils produifissent aujourd'hui sur vous, l'effet qu'ils y firent alors: car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire

qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais, non: à ce qu'il me semble, ce ne sut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroissoit le desirer, que je l'eusse si vivement frappe, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint; & me donna pour fui une forte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, reDU COIN DU FEU. 421

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais : meq : se

LE Duc. J'entends bien; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiezd'en être aimée, & que vous cruf

fiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois ence moment, tant mes mouvemens étoient rapides & confus : mais, autant que je puis aujourd'hui me rappel ler des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une forte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus defiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne soi : mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée! Car, pensez vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la premiere vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame?

LE Duc. Il seroit , à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-

Dd 3

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes: peut être auffi que, fi vous euffiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il foit d'ailleurs, que contre l'Amant le plus aimable; mais qui n'offre point à votre amour-propre, l'appas de la célébrité. Eh bien! Madame comment se passa cette premiere soirée? CE'LIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premieres victimes, étoit sa complice: ce que je croyois une pure rencontre. étoit une affaire arrangée; & de tous ceux qui se trouvoient-là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc, fe faifant une loi de contribuer à ma perte; les femmes, pour avoir une compagne d'infortune de plus; les hommes, pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Berland; & il ne scut que trop m'y forcer à donner à tous fes mouvemens, cette attention inquiete & intéressée, que je n'ai jamais vu être

fans danger pour nous, & qui, peutêtre, est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit; & vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça La conversation commenca par être générale; & comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue, & aussi variée que la sienne, je ne sus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances. que de l'agrément qu'il scavoit répandre fur les matieres qui en font le moins susceptibles; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains; de la facilité finguliere avec laquelle fon esprit se plioit à tous les tons; & comment. le donnant à tout le monde, il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit, une haute idée du fien, l'entretien se partagea: le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de son amour; &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois desiré, & que je ne m'y étois attendue. neg les alles table

LE DUC. Légérement, sans doute;

pour froidement, cela ne lui ressemble-

roit pas.

CÉLIE. Peut être aurois-je été moins bleffée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs; & qui, tout brûlant qu'il étoit, remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus a me corrompre, qu'à me toucher; & que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux feuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta, & dans les expressions dont il fe fervit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon sexe; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer : & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta; & avec quelle vivacité je fentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

Le Duc. Eh bien! vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit, peut-être, envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de Norsan faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination, l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément! cela est tout simple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre, que pour en inspirer le desir. L'Amour, comme dit La Fontaine, est nud, mais il n'est pas crotté. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de

le méconnoître.

LE Duc, Je suis, Madame, tout à fait

de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur; & je tiens que. dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne pas chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis.... Et Monsieur de Norsan s'en tint-il avec vous, aux simples propos?

CE'LIE. Comment donc! s'il s'y tint? LE DUC. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, sur-tout débutant d'une façon si légere, qu'il ne s'y fût pas borné; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particulièrement connu, vous n'ayez pas fenti combien, dans cette premiere rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une maniere, nonseulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sçut enfin faire passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE Duc. Quoi! vous lui dîtes que vous l'aimiez?

CE'LIE. Non, pasabsolument; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE Duc. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en sîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la consiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

-

a

,

CE'LIE. D'aveu! Je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le fatisfirent, qui lui formerent une forte de certitude? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisat.

CE'LIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE Duc. Quelques jours après, seulement! Ce ne sut donc pas lui qui vous remena?

CE'LIE. Assurément, non, ce ne sut pas lui: perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela sût possible? Nous ne sortimes même pas ensemble; mais je ne sçais: il falloit que, d'ayance, & dans la suppo-

sition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup : mon Cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que détournées : au bout d'une de ces rues, mon carosse arrêta. Mr. de Norsan qui, fans que j'en scusse rien, m'attendoit, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi; & supposant obtenu, l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma ré-sistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la ménace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE Duc. Vous endirez ce que vous voudrez, Madame; mais, avec votre permiffion, il falloit que (& vraisemblablement fans vous en douter) vous vous sussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osat tant !

CÉLIE. Que voulez-vous?... Une femme timide, & qui ne sçait encore la valeur de rien ... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises... L'étonnement qu'on ose, dès la premiere vue, en tenter de pareilles.... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC. En mon Dieu! tout cela se comprend de reste; & vous voyez même, que je l'avois deviné: au surplus; vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà, j'en suis sûr, la premiere insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une seule sois en sa vie, cela a pu lui réussir: mais est-ce que c'est une saçon dont vous admetriez l'usage, vous ?

n

n

le

K-

en

le

é-

le

ou-

if-

Le Duc Comme cela: oui, & non, selon les occasions, encore plus suivant les caracteres. On croit assezgénéralement, quoiqu'à tort, peut être, que rien ne nuit à la vertu comme la surprise; & il est assez naturel que ceux qui l'imaginent, cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des semmes en qui l'é-

tonnement est fuivi, ou accompagné de la colere, il y en a aussi en qui il suspend toute faculté; & l'on ne sçauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non desirée, ne foit très-dangereuse. Si l'on sçavoit quelle est, sur cela, la façon de penser d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a besoin de l'être pour être vaincue, & les deux fexes y gagneroient également: mais, réduit comme on l'est presque toujours, sur une chose si essentielle, à marcher au hasard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On est si exposé à être la dupe des physionomies, & même des réputations, que, quelquefois, c'est à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on présente un hommage respectueux; & que c'est avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'infolence: pour moi, comme il arrive afsez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis est, qu'il nous est de la derniere importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CE'LIE. Mais celle dont nous parlons

est affreuse! Et elle est en même-tems la preuve d'un si cruel mépris, qu'il me paroît impossible qu'elle détermine quel-

que femme que ce soit.

LE Duc. Plaisanterie à part, je suis fur cela totalement de votre avis: il va. cependant, une chose qui me tient, à cet égard, un peu en suspens : c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a. en même-tems, pas d'homme, sientends de ceux qui font, ou se disent dans l'usage de l'employer ] qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion fur la même chose, j'inférerois donc, ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression quelle fait sur nous, s'ils s'en font indistinctement servi avec toutes. leur a manqué; ou que, quoique toutes paroissent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impose, non-seulement plus qu'elles ne disent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CE'LIE. Plus qu'elles ne voudroient! Quel conte!

LE Duc. Mais fans doute: s'il y a au monde quelque chose de bien prou-

vé, c'est qu'il y a des instans où, quelque peu disposée que, par la nature ou par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup fur elle: & fi cela est, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'est le plus involontairement du monde, qu'elle admet une chose qui n'est pas moins contre sa constitution, que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes fortes de raisons, doit regarder l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage, plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la premiere, on a faifi le moment; avec la seconde, on l'a manqué: & en bonne phy sique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni se flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'est ce que le moment; & comment le définissez-vous? Car j'a-voue de bonne foi, que je ne vous en-

tends pas.

Le Duc. Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une semme peut voiler, mais qui, si elle est apperçue, ou sentie par quelqu'un quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter; la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CELIE. Vous en direz ce que vous voudrez; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolens.

Le Duc. Cela est sacheux à dire pour les mœurs: mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu

flatteuses.

LE Duc. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre; il y auroit, quelquesois, trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui! Pour vous en sçavoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

CÉLIE. Et c'est, cependant, ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend : cet accord si doux du plaisir Tome III. E e

& de la gloire, est, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monsieur de

Norfan.

Le Duc. Quelquefois, par hasard; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certainement, réunissoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CE'LIE. Cela se peut; mais vous l'avez aussi vu courir après des especes qui n'auroient pas seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets-de-

chambre.

LE Duc. Vous le jugiez ainsi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tour le public, qui n'étoit ni moins surpris, ni moins scandalisé que moi-même, des choix que quelquesois, on lui voyoit faire.

LE Duc. On est souvent étonné, à la guerre, de voir un grand Général, s'amuser à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ses projets, & par conséquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroissent si peu saites pour le tenter. Il en est de même de Monsieur de Norsan: on ne voit que ce qu'il sait; mais on n'en pénetre pas le motifs. On le juge pourtant. Mais puisque nous voi-la retombés sur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indigna-

## bu Coin Du Feu:

tion, très - méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentimens qu'il vous avoit inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CE'LIE. Je l'aimois: & vous le connoissez. Je fus d'abord affiégée de lettres de sa part; & ne pouvois porter la main lur quoi que ce fut, qui n'en renfermat, ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusques par la cheminée! Tous mes gens ( je n'en excepte même pas un vieux Suiffe que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible ) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me rensermat chez moi; mais je n'y sus pas plus en sureté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir; une nuit que je venois de me concher, je le vis paroître inopinément devant moi fous un habit de Grison; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus fingulier encore, c'est que ce

Ee 2

ne fut qu'à une violence nouvelle, & fort supérieure à la premiere, que je le reconnus parfaitement.

LE Duc. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquûre du scorpion: eut-

il tort de l'avoir cru?

CÉLIE. Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise; mais seule avec lui, (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi, que des valets qui lui étoient vendus;) l'état où j'étois.... la surprise... l'effroi....

LE Duc. L'amour....

CÉLIE. L'amour? Non; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce sut ce, qu'au milieu de tant de mouvemens divers, je crus distinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui, cependant, combattoit pour lui, beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi! si l'on vouloit considérer, de sang froid, combien de choses s'arment contre la vertu d'une semme, on seroit plus étonné de ce qu'elle peut se désendre quelque tems, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle, quelquesois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là est bien

437

vrai! Mais ce n'en est pas moins une réflexion, que les hommes, & Monsieur de Norsan tout le premier, ne se présentent guere.

LE Duc. Bon! Lui! Est-ce qu'il croit à la vertu? Il a, sur cela, les idées d'un

vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'il m'en croyoit, ne l'essrayoit guere.

LE Duo. Oh ça! Madame, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas at-

taquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faifoit si bien d'en agir avec moi si légérement, ou, pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exem-

ple.

LE Duc. Oh! pour des exemples; elle en a tant que vous en seriez confondue; & croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens on dit qu'il vaut toujours mieux mettre une semme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir, en secret, à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE Voilà, pour les anciens, de

bien étranges maximes!

LE DUC Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez, c'est que moi, personnellement, je n'ai jamais employé le respect, que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas là, on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant; & qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je facrifiois: mais, soit que, dans ces circonstances-là, une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu, soit par d'autres raisons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, sçu plus de gré; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occasions que depuis, je n'ai pu retrouver, plus je suis convaincu que si Monsieur de Norsan vous eût respectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui; ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

CE'LIE Tout cela est possible; mais, du moins, il n'auroit pas eu à se reproche de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

LE Duc. Je ne suis pas, comme vous scavez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penfer, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait esfuyer trente fois par jour, & pour de franches miseres. aufquelles, d'elle-même, elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & desele dire inutilement. Oh! je crois que fi vous voulez juger cela fans partialité, vous conviendrez que non · seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainst dire, piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir, CÉLIE. Ah! Vous voulez ressusciter

le persifflage! C'est un projet!

Le Duc Sans m'amuser à désendre mon raisonnement, permettez-moi une question: Pardonnâtes-vous, ou non, à Monsieur de Norsan, la violence qui vous mit dans ses bras.

CÉLIE Affurément! je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à pren-

dre?

LE Duc. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge ) de n'avoir adouci le plus farouche de tout les Suiffes; de n'avoir transformé des Ramoneurs en Grisons, ou des Grisons en Ramoneurs; de ne s'être enfin donné des peines incroyables, que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit; &là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les soupirs, étouffée par les fanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis sur votre perfonne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin, si vous lui en euffiez laissé la commodité?

CÉLIE Pensez-vous que cela eût été si

déplacé?

LE DUC Mais cela ne vous auroit-

il point paru bien ridicule? Premiérement...

CE'LIE Oh! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-tems: vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre; & vous & moi voyons les choses si disséremment, que ce seroit entre nous deux, matiere à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup, si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laissons cela: abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeller l'idée du plus perside de tous les hommes; ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrisser.

LE Duc. Eh bien! Je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie: c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur de Norsan, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne sissiez ce que mille ayant vous n'avoient pu faire; qu'en un mot, vous ne le fixasfiez. Aussi ne pourrois je vous exprimer combien je sus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, & le peu de

temps qu'il vous resta.

CÉLIE. Oh! pour cela, il est vrai que, si vous en exceptez cette premiere fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes, que pour vos sentimens, il n'a pas tenu à lui que je restasse trèsconvaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE Duc. Je vais, peut être, vous parler avec trop de franchise; mais il est sûr que si l'idée, aussi injuste que cruelle, que sa propre désertion vous avoit laissée de vous même, a pu contribuer pour quelque chose à vous faire prendre Monsieur de Clémes après lui, son inconstance a eu pour vous de bien désagréables suites.

CE'LIE. (en rougissant.) M. de Clêmes!

LE Duc. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après son autorité; il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire; mais comme c'est un de ces faits qui, quand ils ne sont pas véritables, sont sort agréables à supposer, je ne serois pas

furpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur; & si vous vous rendiez justice, vous le trouveriez aussi simple que moi même.

CE'LIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureusement pour moi, l'accuser de s'en être vanté

fans raison.

LE DUC. Quoi! Madame! Il est réel qu'il vous a plû! Je vous avoue que. pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh! Comment est-il possible que vous ayez donné à Monsieur de Norsan un pareil fuccesseur ! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre; & quoiqu'on ne puisse équitablement lui refuser de l'esprit, il n'en est pas moins vrai que ce qu'il en a, est bien éloigné d'être aimable. C'est une prétention ! Un bavardage! Un travers dans les idées, qui ne ressemble à rien, & dont je suis confondu que vous n'ayez pas été affectée aussi désagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE. Mais, il n'est pas absolument dénué de graces; & dans le tête à tête (où vous sçavez qu'on a toujours moins de prétentions) son esprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui donnez, & que je conviens qu'il a;

quand il veut briller.

LE Duc. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir: pour les graces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la derniere intimité avec l'homme de son siecle qui en a le plus, & de plus à lui; les graces gauches, maussades, & forcées de Monsieur de Clêmes, aient pu faire sur vous quelqu'impression.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui succede à une passion, & si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes: son assiduité; sa patience; l'ennui du désœuvrement; un desir mal raisonné de vengeance.... En vérité! moi-même

je n'y conçois rien.

LE Duc. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, & je connois même personnellement plus d'une semme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre un engagement sans avoir jamais pu depuis, avec quelque soin qu'elle s'examinassent là-dessus, se dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raisonner sur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

LE Duc. Pour sçavoir ce qu'en ce genre là, fait, ou peut saire une semme, ce n'est pas toujours dans le vraisembla-

ble qu'il faut le chercher.

Ce'lle. Croiriez vous bien une chose? C'est que née sensible, & adorée de Monsieur de Clêmes; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimasse; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conséquent, tout ce que ce desir, & les sens mêmes devoient produire) jamais, malgré ses essorts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec son prédécesseur.

LE Duc. Quoi! pas même ce dédom-

magement?

CE'LIE. Pas même : cela est-il imagi-

nable?

LE Duc. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monsieur de Clêmes, tout de suite après Monsieur de Norsan; sans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées! Monsieur de Clêmes est si gourme! Il devoit être si empêtré dans son bonheur! si gauche dans ses caresses! met tant de pédanterie dans ses transports mêmes !... Ma foi! Madame, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix! Heureusement pour vous, les circonstances l'excufoient; & plus heureusement encore. tela n'a duré que le tems que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le sit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois sait, tout au plus, que lui rendre justice; & cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me sorça bientôt aussi à me saire honte de mon choix. D'ailleurs, il est, comme vous l'avez remarqué très bien, sec, pédant & gourme; & il a de tout cela, plus en-

dore dans l'esprit que dans la figure s' il possede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix; mais, j'abhorre la domination, sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non seulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chose que lui & moi pussions saire, je ne l'aimerois jamais davantage, sit qu'ensin je me déterminai à rompre avec lui; & en esset, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très bien pris dans le monde.

LE Duc. Au mieux! Madame: je puis vous le certifier, moi; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on se seroit fait écrire à votre porte; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste, auroit certainement été le

mien.

CE'LIE. Un empressement si vis de votre part, m'auroit d'autant plus étcnnée, que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE Duc. Je ne vois pas bien comment un chose si smple auroit pu vous paroître extraordinaire. CÉLIE. Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vu prendre Monsieur de Clémes avec tant d'indifférence, que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit, on ne peut pas plus égal, que je le gardasse, ou non; & que par conséquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penser le contraire, m'auroit avec raison surprise.

LE Duc. Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans

l'opinion publique.

CE'LIE. Un aussi soible sentiment que celui dont vous parlez, doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indissérence; & vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je restasse, ou non, attachée à Monfieur de Clémes.

LE Duc. Sans prendre à l'usage qu'une semme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas, que l'on reste indifférent indifférent sur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

CÉLIE. Oh! ce n'est que cela! J'aurois presque imagine toute autre chose.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CELIE. Non, pas précisément; mais quelque chose de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez: cela a ses nuances, comme vous sçavez.

LE Duc. Oh! cela n'étoit pas, non

plus, tout-à-fait fi général!

CELIE. A la rigueur, cela étoit poffible; mais vous ne vous conduitiez point avec moi, s'il vous en fouvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, & fans vous en faire de reproches, au moins! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui fur qui je parus faire le moins d'impression.

LE Duc. A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le tems de distinguer si je manquois ou non,

dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne soit

point, puisque je m'appercus que vous

ne la groffissiez pas.

LE DUC. Ce fut, peut-être, à cause de cela feul que vous vous en apperchtes? CE'LIE. Vous me croyez donc bien

vaine?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même affez de vanité pour croire que vous dusfiez attacher à mon hommage, un bien grand prix; mais c'est que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuse, que ce qu'on vous rend. Quand je dis vous, je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que se parle. Vous n'ignorez pas non plus, qu'il y a des positions où, quelqu'aimable qu'une femme puisse nous paroître, il ne seroit pas convenable de le lui dire férieufement, parce que l'on courroit le rifque de la tromper, ou d'être infidele, & qu'un honnête homme ne doit s'expofer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choses là : de le lui aller dire à titre de fimple fleurette, & fans augun autre objet, en est une qui m'a toujours paru fouverainement ridicule; & c'est auffi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers. CÉLIE. Cela est plaisant le je vous aurois cru moins de scrupules sur la DU COIN DU FEU.

45 4 premiere de ces deux choses là, & plus de goût pour la feconde, & fi vous vouliez être de bonne foi vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il your plate au point d'où nous fommes partis. A la facon dont vous m'avez parle su fujet de ma rupture avec Monsieur de Clêmes, il sembleroit que dans ce tems là du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférent ceque par votre conduite avec moi. je serois en droit de vous supposent cari, n'estres pas ce quel fi je/voulois ) je pourrois inférer de l'empressementavec lequel your vous feriez , kites vous , fait écrire chez moi, pout peu que cela ent LEVDUC, le neferis fi d'esparation et ou Classificate

LE Duc. Si ce n'est pas dans la derniere précision, ce que l'ai voulu dire! du moins peut-on silans deur faireinne grande violence adonner à mes paromes car, à mon gré, ce de ansl so cel

CE LIE. Pour moi, qui ne cherche affurément pas a leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autre; & je crois que je de serais pas la seule qui les interprétat comme je fais

LE Duc. C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on auroit qu'elles le signifiassent; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues fans conféquence

CELIE. Oh! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous même.

LE DUC. Une crainte de cette efpece, me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CE'LIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner toute la premiere, un très grand.

LE Duc. Je ne sçais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroissent toujours

moins déplacées que les nôtres.

CE'LIE. C'est selon ce que nous sommes: car, à mon gré, ce n'est pas notre fexe, mais nos graces, qui les exculent; & toutes n'en ont pas, comme vous fcavez. (1ci la Conversation tombe une minutes, apen pres ; & Célie paroit rever affer profondement Le Duc enfin , lui demande ce qui l'occupe si fort.)

-in CEMIE. Je cherchois à me rappeller

quelle femme vous occupoit vous-même, lorsque Monsieur de Norsan me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisois quelque chose; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CE'LIE Il falloit que cela ne vous intéressat pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

LE Duc. Assurément : selon toute apparence, c'étoit quelque sille.

CE'LIE. Et quand je quittai Monsieur

LE DUC, C'étoit quelque chose qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CE'LIE. Oserois-je bien, à présent, vous demander pourquoi, lorsque Monfieur de Norsan me quitta, vous sentant, de votre aveu même, une sorte de goût pour moi, & ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai Monsieur de Clêmes; étant, à fort peu de chose près, dans la même position, vous gardâtes le même silence?

Le Duc. ( avec embarras.) S'il est vrai que dans le tems que Monsieur de Norsan yous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée ple n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainfi que cela nous arrive fouvent pris fans l'aimer , une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point change mon coeur; mais fes udispositions p'étoient pas restées les mêmes : elle vouloit , à toute force, que je l'aimasse : c'étoit une fantaisse qui - ui étoit venue ; en conféquence , elle ne se prêtoit plus avec la même réfignan'ignorez pas que quoique par elles-imemes, des chaînes de ce genre ne foient pas faites pour être relpectées à comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant fans ancune forte d'égards, d'avolt de trop manvais procéeles. Cette fenime qui connocifoit ma fuçon de penser la dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, rie trouvais, non feulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde, dont je me ferois défié le moins.

plus, vous ne pouvez pas dire affuré-

ment! que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie; car je sus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce sût.

Le Duc. Tant que cela ! Ul 1.1

CE'LIE. Qui : tout autant : c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le tems

de vous expliquer.

LE Duc. En mais! Madame, avec votre permission, vous ne mîtes pasentre de Clêmes & d'Alinieuil! un si long intervale!

CELIE. (en affectant de rire) Monfieur d'Alinteuil! Voilà une bonne folie! Est-ce qu'on me l'a donné dans le

monde?

LE Doc. On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en scaviez rien?

CE'LIE. En voilà, je vous jure, la première nouvelle : & vous crutes donc,

vous, que je l'avois?

Le Duc. Ma foi! oui fur des chofes de ce genre, je crois affez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, fur-tout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle là.

CE'LIE. Me seroit il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce caractere de vraisemblance si frappant?

LE Duc. La façon dont vous vi-viez avec lui. Ce'lie. Elle étoit amicale ; j'en con-

viens.

LE Duc. Oh! oui , fort amicale! CE'LIE, C'est qu'au fait, elle n'étoit que cela; & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne içais pas comment , pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Montieur d'Alinteijil; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant; & je n'ai jamais varie làdessus une minute.

Le Duc. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aifé de faire pis : d'A-Linteuil, avec une figure fort agréable, & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE, Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je conviens, d'ailleurs avec vous, qu'on ne scauroit de toutes façons, être plus aimable, mais, comme yous sçavez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroit

DU COIN DU FEU. digne d'être aimé; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui, de façon à faire penser qu'il le fut; à moins pourtant, que les plus simples témoignages d'amitié, ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, Madame! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous

en acculer?
Célie. Assurément, oui! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est

l'accuser de l'avoir faite. Le Duc. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru ; & l'on en sut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, [ & le nombre n'en étoit pas médiocre Iles retirerent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles; & assez ordinairement, nous ne prénons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentimens, ou mortifier notre amour propre. o ennoived i impoldu du nombre de ceux qui l'eurent & qu'elle effraya?

LE Duc. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvante qu'un

autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma question plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh! oui, Madame, je fus de ce nombre : quelle raison, encore une fois, aurois je eue pour n'en être pas.?

Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de vousoir me faire croire qu'en aucun tems de votre vie, vous ayez pense à moi, d'une certaine façon, lorsque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables?

LE Duc. Toures ces preuves qui dépoient, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduilent à mon silence; & ce même silence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous & moi étions alors.

CELIE. Je ne sçais pas; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, on parle de son sentiment actuel, ou prépare les voies à fon fentiment à venir : il me femble

du moins, qu'en général, c'est assez vo-tre mage. Le l'avoue, Madame, mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que ton un ulage, il n'est pas suivi par tout le monde ; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après son caractère, le restreint ou le modifie com s'a alle co

CELIE. Si vous avez toujours été de la même circonfpection, vous avez du perdre bien des occasions d'être heureux; ou vous avez forcées à de bien defagréables avances; les femmes qui vous distinguoient; car il seroit injuste de croire qu'il foit également commode pour toutes, de parler les premieres; & indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour en venir là, c'el une démarche dont, quelqu'aimable quion puisse être le lucces est fi peu certain; & qui, d'ailleurs, exposea donner de foi des idées fringulieres ; qu'il faut nécessairement, pour se la permet-tre, l'amour le plus tendre.... no l'amp

Le Due Ou une bien grande douceur de mœirs: ronnobragae M ou Cal

CELIE. Mais vous, Duc, que penfe riez-vous d'une femme qui , nouriffant depuis long tems dans son cœur, je ne dis pas un sentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choses des deux parts, l'auroient empêchée de se livrer; & qui, aussi lasse de le contraindre, que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, ensin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE Duc. Vous supposez, sans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au prosit du sentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CELIE. Je ne le supposois pas : mais

quand cela feroit? 59 vs 210 v 10 42 Hat

LE Duc. Dans la question que vous me présentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'usage du monde?

CÉLIE, Oui, si vous le voulez : mais

quandil n'en auroit pas?

LE Duc. C'est que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi, que l'on veuille admettre, l'étar de la question en sera si fort changé.

Le Duc. Mais pardonnez-moi, Madame; la différence de l'homme qui n'est pas instruit, à l'homme qui l'est, n'est point, à ce dont il s'agit, aussi étrangere que vous le pensez. Dans une très-grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus, ce qui s'y passe pour nous; & elle peut, sans risque, nous l'apprendre, parce que fi ce n'étoit pas l'amour qui reçût sa déclaration, ce seroit le desir; & que, quand une semme ne nous inspireroit rien, pas même la plus légere curiofité, il suffiroit, pour qu'elle nous en sit naitre, ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons fçu lui plaire: mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, sans hasarder beaucoup, aller plus loin; parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet ; & qu'un aveu de cette espece, ne sçauroit être fait avec fuccès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de son indifférence pour elle, un fort tacite, il est vrai; mais, pourtant, on ne peut pas plus marqué. CE'LIE, Rien, sans doute, n'est mieux vu que ce que vous me dites; & c'est dommage qu'il réponde si peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois scavoir simplement, c'est ce que vous penseriez, vous, d'une femme qui se

mettroit dans ce cas-là.

Le Duc. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonstances, il faudroit avoir éprouvé une fituation, finon toute semblable, du moins, à peu près pareille; & comme il ne m'est point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me leroit difficile de vous dire affirmativement, de quelle façon je pourrois en être affecté. promodent de saiste

CÉLIE. Premiérement, je ne crois point, avec votre permission, qu'il soit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politesse, mais quand cela seroit, je n'en serois pas moins persuadée qu'il y a des choses que, pour décider la forte de sensation qu'elles pourroient faire fur nous, il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées; & si je ne me trompe, ce que je vous propose est de ce nombre.

LE Duc. ( embarraffé. ) Mais ... pardonnez-moi ... D'abord ; les circonftances où l'on peut se trouver, doivent

1463

nécessairement inflyer beaucoup sur le fond de la chose por Tel aven que dans un certain tems, je recevrois avectranfport, peut, dans un autre, ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme, & me bleffer dans la bouche d'une autre; ou, sans faire sur moi une si desagréable impression, me laisser, du moins, sur ses sentimens, dans la plus profonde indifférence. En général, il me semble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penser, du plus ou du moins qu'en cet instant, une femme nous paroît facrifier; & de nos préjugés sur ces choses là) qui font, aflez ordinairement, la regle & la mesure de notre reconnoissance; &, comme en quelque situation que nous puissions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, dun certain point, les intérêts de notre vanité; cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise, parce qu'il ne semuroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons, ait de quoi flatter ou humilier notre gloire; & que peutêtre, nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas Cependant , que si elle est extrêmement jolie, ou, seulement, qu'elle passe pour telle,

estament

qu'en faveur de ses agrémens, ou du bruit qu'elle sait; nous ne lui pardonnions de manquer de décence; & qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire, le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur; ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une semme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite; & qu'ensin, le cœur est ce qu'elle paroit le moins vouloir toucher. Les uns....

CÉLIE. Les uns! Les autres! Qu'estce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux sçavoir, n'est
pas ce qui affecte plus ou moins, en bien
ou en mal, tous ces gens-là; mais ce
qui vous affecte, vous, personnellement.
Il ne se peut pas que depuis que vous
existez, vous ignoriez ce qui, soit par
votre constitution, soit par votre façon
de penser, pourroit prendre le plus sur
vous; & c'est ce que je vous demande
inutilement depuis deux heures: voudrez vous bien ensin, me répondre?

LE DUC. A l'égard de la façon de penfer, j'en ai une à moi, rien n'est plus sur; mais elle est, comme celle de tous les

hommes

kommes du monde, si subordonnée aux circonstances, qu'il y auroit, à moi, une sorte de mauvaise soi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long tems, si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE. (en fourient.) C'est-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteste; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répete encore, ce ne seroit pas-là le moyen de m'en donner.

CE'LIE. Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC. Tout homme sensé, sur tout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sçais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs, il m'a jusques ici, du moins, rendu inaccession ble à l'amour.

Tome IV. Sologo Gg olls'up

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos sens, je n'ai point de peine à l'imaginer: mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui, vous aimant assez pour braver en votre faveur, tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attaquer vos sens, que dans l'intention d'aller par eux jusques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette consiance en ses charmes, pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre; mais quand elle a de quoi le justifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'est pas dans l'instant, ce qu'elle risque le plus, & qui nous strappe davantage: le desir ne discute rien. En supposant toutesois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit, de présérence, la voie qui l'exposeroit presqu'infailliblement à manquer le but qu'elle se propose?

CELIE. De présérence ! Non : je suppose qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en resteroit pas d'autre; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de se faire entendre; & qu'enfin, ce seroit une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus, qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur, de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées, adoptées, peut-être, fans beaucoup d'examen, & dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse, peut à la faire, risquer moins que vous ne prétendez; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur constant de vivre fans ce qu'elle aime.

LE Duc. Momentané! Eh! qui l'af-

fure donc tant qu'il le foit?

CÉLIE. [ fort impatientée & d'un ton d'aigreur. Oh! Monsieur le Duc! Vous me permetrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques, & les plus inattendus!

LE Duc. Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun, comme vous sçavez, a sa façon d'envisager les choses: cependant, il devroit y en avoir ... Célie. [ avec excessivement d'humeur, & du ton du dédain.] Ah! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la Marquise a tantôt parlé là dessus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE Duc. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'est dommage, n'est il pas vrai, que je vous arrête sur cela? C'étoit, pour le coin du seu, la plus délicieuse conversation!

Le Duc. Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre. [ Il paroît tomber dans une réverie assez prosonde; & il garde quelque tems le si-

CÉLIE. Pourroit-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en de-

mander le sujet?

LE Duc. Je considérois en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous, les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion

avec la question préfente?

LE Duc. Que ce que vous appellez en moi, les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroissoit dans la bouche de Prévanes, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

CÉLIE. (froidement.) Monfieur de Prévanes avoit, sans doute, trop d'honneur, pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature,

que ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité! ils étoient exactement les mêmes: mais vous l'aimiez; & vous aviez raison. (Ici il prend un air & un ton attendris.) Ah! Madame! Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces instans affreux où la nature accablée, nous laisse à peine le sentiment de nousmêmes, il étoit encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'essuyer, est un de ces coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'assliger tout le reste de sa vie!

CELIE. (sans se laisser gagner par le con

tragique du Duc, & avec sécheresse.) Oui; ou dont on est, pour parler plus juste, long-tems affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne se consoleroit jamais totalement, si la nature nous permettoit sur quoi que ce

fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je suis si convaincu que l'ame ne s'émousse jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je parusse aimé d'une semme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi, beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit, que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CE'LIE. A vous permis d'être injuste; ce ne seroit peut-être pas la premiere sois que vos préjugés vous conduiroient

à l'être.

LE DUC. Quoi! Madame, est ce qu'en pareil cas, vous n'auriez pas les

mêmes craintes?

CÉLIE. J'avoue que ce ne seroit point pour moi, une raison de douter du goût que j'inspirerois; & que, croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une semme à qui il étoit attaché, me

lerableroit une chose affez absurde. Ce feroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire, ou d'essuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer sérieusement : & chacune de ces craintes seroit, selon moi; assez peu sensée, agus a la sus sons la LE DUC, Ainsi, donc, cela yous

paroîtroit revenir au même? (ma) au

CELIE. Si ce n'est, pourtant, que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

LE Duc. Cette préférence me con-

cours. le tems ne nous l'afferoit bnot CÉLIE. Voici dong sur quoi je l'appuie. Un infidele , sans compter qu'il annonce dans le caractere, une légéreté affez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint , lorsqu'il n'éprouve dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice, ou votre vanité ne rendent que trop fréquens. Gg 4

## 172 UETEUH ASARDIG

D'ailleurs, celin qui vient d'éprouver une infidelite, peut ne se livrer à un engagement nouveau, que par désœu-vrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien alfement il a pu réparer la perte, & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possede. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un fouvenir, très tendre, à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir; & dont même, fans fon fecours, le tems ne nous laisseroit, à la fin, que de tres foibles traces, que d'avoir sais cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le desir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu liover esq el

LE Duc. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de Prévanes vous ait séché le éceur au point de ne lui jamais donnée de successeur ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé sul-même, celui qui lui succédera?

CÉLTE. En amirié, comme en amour, vous êtes, affurément, un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de foin, c'est d'écarter du souvenir des pertes qu'ils ont faites, l'esprit de ses amis; & il n'y a, vous, rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

Le Duc. Il faut toujours que j'aie

tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laisserai tomber cela, je vous en avertis: toute simple qu'en devroit être la discussion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matiere à un très-long discours; & , soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

qui, depuis que j'existe, m'ayez pris

pountun railonneur au seul a rail

de vous rendre justice; mais, comment va notre seu?

LE Duc. A merveilles.

CÉLIE Quoi! il n'est pas tombé?

LE DUC. Il est, au contraire, trèsardent.

CÉLIE Il faut donc que le froid augmente: je me sens gelée!

LE DUC. Avec tout l'édredon qui

CELIE. (d'un air fec & railleur.) Oui,

avec, & malgré tout cet édredon là; j'ai froid: cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés, ni principes?

LE Duc. Ah! belle Celie, vous pre-

nez de l'humeue!

CÉLIE. Non: mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devroit si peu vous laisser soupçonner!

LE Duc. La façon de penser d'un homme, est quelquesois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par

l'autre.

CÉLIE (avec un peu d'emportement.)
Tout comme il vous plaira, Monsieur de Clerval, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez

le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise: elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a presse assez ten-

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une forte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intéret que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval fur it même annonce auffi fidele que l'on sgait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de Cêlie, fans que, malgré son indifférence pour etle, & sa tendresse pour la Marquise, il n'ait pas été, par des dégrés, disposé à les remplir. Il ne feroit pas même impossible que cette opération se fut faite en lui, sans qu'il en eut eu la preuve complette qu'à l'instant actuel. Souvent le cour se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au desir; & quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire réunie à l'idés du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous! Célie qui , selon toute apparence, juge Sainement de l'état du Duc, le regarde à son tour. Le desir, la confusion, se peignent à la fois dans ses yeux : ils font beaux : personne n'ignore, de plus, à quel point une femme

u

t-

2-

s'embellit dans ces momens; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui euxmêmes en sont une, repandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire ? Quel parti prendre ? Montrer du sentiment ? Détail long , dont l'effet est peu fur ; & pendant lequel , peut être , l'impression qu'elle a sgu faire s'affoiblira: chercher par quelqu'autre moyen à l'augmenter i c'est s'exposer à la faire sout-àfait disparoitre : car, les sens ont austi leur forte de délicatesse : à un certain point, on les émeut ; qu'on le passe, on les révolte Célie, enfin, ne sgachant à quoi s'arrêter , & revant au point , qu'elle finit par se croire seule; d'ailleurs, penetrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle Se l'exagere, ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer: car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une auere peut être susceptible. Il est yrai que

Célie a la jambe parfaitement belle; mais occupée comme elle l'est, est il bien sur qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera? L'on convient que cela est probable; mais aussi, tout ce qui est probable, n'est pas prouvé. Quoi qu'il en foit, & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, & qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que te Duc, en portant, & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui teur est si innocemment offert, paroît tout-à la fois ceder à l'impression qu'il fait sur lui, & tacher de la combattre : cependant , ce n'est qu'un homme; & c'est dire assez que le desir doit ensin l'emporter en lui sur la réstexion. Il est, de plus, à noter que Célie est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité, que propres à la complaisance; & que sa position semble plus faite pour annoncer l'une, que pour décourager l'autre. Le Duc cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vereu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minu. tes, en droit d'en espérer, ou d'en craindreumbal a record à desper a l'admission

,

1-

e

LE DUC, du ton du reproche & du defir. sid Wills . Do I the sommer some

Ab! Traîtresse!

CELIE , sout à fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.

Ah !... Monfieur de Clerval ! ... Y pensez-vous! ... Monsieur de Clerval!.... Devois je? ... Eh bien donc! ... Auroisje dû ... Et vous ne m'aimezpas! ... Au moins dites-moi donc que vous m'ai-

Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui. Célie qui présume surement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; &, sur une supposition si bien fondée, confent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne put pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute regle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre. Le Duc, enfin, lui prend une de ses mains & la lui baise : de l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admiration de M. de Clerval. Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tacher, du moins : car M. de Clervalvient d'acquérir de si grands droits, qu'il est très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la dicence même. Il eft, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant Célie à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit; & qui, quand elle feroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire. de a salan aus est affer di up

e

4

i.

a

20

il

26

25

n-le

4-

CÉLIE. (toujours le visage couvert, & du ton le plus languissant.) Ah! Monsieur de Clerval, je vous en conjure, laissez-moi! N'avez-vous pas assez abusé de ma soiblesse, & peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à saire?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue soujours de la louer, & de lui prouver, par les caresses les plus ardentes, qu'il sent, on ne peut pas plus vivement, oe qu'il lui dir. , surisq surves!

CE'LIE. ( continue : ) Ah / toujours des éloges! Pensez vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit? S'ils suffisent à la vanité, qu'ils font peu faits pour contenter le die de flaveur, & des transports Ansos

Comme il ne ceffe de s'obstiner au silence, & de mettre ce qu'il sent à la place de ce qu'il ne sent pas, Célie, enfin, le repousse; & se servant de ses deux mains, s'arrange de façon que ce n'est plus que de souvenir qu'il peut encore louer ses charmes: il se réveille. On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que s'il y a d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras. Célie, enfin, après avoir quelques instans attendu que le Duc lui parle, comme elle le desire, voyant qu'il reste les yeux baisses, & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, fe leve avec fureur, se promene avec violence, & tantôt les yeux au Ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois aufsi sur Monsieur de Clerval, avec l'expression de la colere la plus vive, & du ressentiment le plus marqué. Cette scene paroit faire, de plus en plus, répentir le Duc, de

de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la Dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne signifient que ce qu'on veut ; que la passion, ou la vanité d'une femme, interprétent comme elle a befoin qu'elles le soient, & qu'un homme reduit aisement à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelqu'importance qu'elle cesse de s'y eromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, cette obstination à se taire qui paroît si peu fondée? On peut en donner deux motifs: l'un, que le desir éteint, ou, du moins, fort affoibli, il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquise: l'autre, qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa foiblesse. Quelqu'un répondra, sans doute, qu'il faut au desir, pour renaître, moins de temps que le Duc n'en emploie à rêver, sur tout lorsque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour; & qu'en occupant Célie des siens, il la distrairoit, peut être, de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos Lecteurs, ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils pou-Tome III. Hh

F

7-

it

d'a

de

droient que le Duc se cherchât ici, ne colitat rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fut également pénible pour tous ; nous croyons pouvoir repliquer que si jamais peut être, une passion, quelque vive qu'elle fut, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renais-Sance des desirs, par l'empire que, ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle; & que, quelqu'aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée, de ne pas voir le desir s'éceindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupconner le repos. Si le Duc étoit bien für qu'il suffit à Célie, pour l'intéret de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction, ou pour contenter le gout momentané qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dit ce qu'elle en exige; & qu'elle voulût bien, l'instant passe, ne se le pas rappeller plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas : mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher ? Eh bien! en ce cas là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit : ne diroit on pas que cela n'arnive jamais ? Pardonnez-moi : tous les jours; 2

-

25

er

i-

p-

nt

2 3

25-

up-

für

Sa

ou

fe

ui,

elle pas

u de

s qui

era,

Eh

qu'il

n'ar-

ours;

mais toutes les situations ne se ressemblent point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquise & Célie, ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être sbligé de garder quelques semaines cette derniere, parce qu'alors rien ne lui seroit plus aife que de cacher cette aventure; & en supposant qu'il la confiât à la Marquise, il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons: mais pardonnera-telle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidele, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrieres que lui opposoient ce qu'elle devoit à l'amitié; ce qu'elle se devoit à elle-même, & à l'honneur de son sexe ; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si la Marquise a le plus léger soupçon de ce qui s'est passe; & si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour, qu'autant qu'elle affiche de l'indécence ? Il ne sçauroit donc trop tôt enchaîner, d cet égard, les idées de Célie, & l'empêcher, & de se faire Hh 2

des illusions, & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé; & il ne le peut mieux qu'en rejettant, avec toute toute l'opiniatreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus legere apparence de sentiment. Lorsque, pour déterminer une femme, on a eu besoin d'orner le desir du masque de l'amour, on ne peut, fans la derniere cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse, c'est la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contr'elle un tems si considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, & qui, peut-être, le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant, il n'apas moins d'éclat à craindre de la colere de Célie, que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la derniere importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, & à ne se souvenir de ce qui s'est passe entreux, qu'autant, & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeller. Nous

osons croire fort délicate cette situation, mais il n'y a que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puissent la juger telle qu'elle est; & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie & le Duc, ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne sçauroit, non plus, en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, & pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sçauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne: & Monsieur de Clerval, pour être du même rang n'en est que plus fait, non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire : la premiere chose à laquelle la politesse, & même son intérêt, lui paroissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les tores: & il s'y résigne sans peine: il se rapproche de Célie avec soumission; elle s'éloigne de lui sans le regarder: il tente une seconde fois la même chose; & ce n'est pas avec plus de succès : il veut l'arrêter : pour lors Célie, en s'échappant, l'appelle monstre; c'est, comme chacun sgait, l'injure consacrée dans les querelles de ce genre là.

16

e

t

72 1-

le

i.

ut

ede

ns n-

ur ré-

est

il

NS

Hh 3

Quand il voit qu'elle persiste dans sa rebellion, persuade que l'air soumis, qu'il a pris, n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups d'autorité, y cédent toujours; ou parce qu'il a des raisons particulieres de croire que Célie en fera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hafard ; c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits, Célie se désend d'abort contre l'audace du Duc, de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente, ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra t il? Ne pour suivra-t il pas son entreprise? L'un & l'autre de ces partis ont leurs risques: mais fans compter la honte qu'il attache à céder, qui sçait si quelques instans de plus d'opiniatoire? Mais, dira ton, si ce triomphe l'interesse si peu, pourquoi le chercher? Estce pour avoir avec Célie, un tort de plus? Tout au contraire: c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même. Ah! cette idée est bien barbare! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a; & qu'il n'y est conduit que par le besoin on elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persecute. Pourra t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes, mettre sur le compte de la violence seule (& de quelle violence encore)! la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractere qui ne permette pas à Célie de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouvât il d'autre avantage que de se tirer, ne fut ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose? Il est, d'ailleurs, impossible que Célie ne prenne rien fur lui: il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les desirs.

Quoique de la façon dont il a plû à Monfieur le Duc, de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des semmes; il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont autant qu'elles, soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout : que de raisons qu'il est

Hh 4

inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le soient bien davantage! Mais quand cet instantci, malgré tout son amour pour la Marquise, agiroit moins sur Monsieur de Clerval, ceux qui connoissent les hommes, sçavent trop combien, même avec une pâssion dans le cœur, de nouveaux plaisurs leur sont précieux, & tout ce que peut sur eux la curiosité, prise dans toutes ses acceptions, pour croire que, n'eût il même, pour agir comme il fait, aucune ra son de politique, le Duc se conduisit disséremment.

CE'LIE. [ enfin, d'un air fort sérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût.] Ecoutez, Monsieur de Clerval: la situation où j'ai le malheur de me trouver avec vous, ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me fauveroit de l'insolence de ses entreprises. Je me tais sur tout ce que mériteroient les vôtres; puisque vous le sentez si peu vous-même, ce que je vous dirois sur cela, seroit bien inutile. Il est, au reste, bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorsque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuser! Elle attend ici un instant qu'il réponde; & lui fait , d'un ton le plus doux ,

la question qui suit ] Eh bien! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour?

LE Duc. Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes?

& que j'ôse même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, & à meil-leur marché, assurément. Vous me vou-lez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours?

LE Duc. En vérité! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce

point à de pareils miseres.

CE'LIE. En effet! j'ai le plus grand tort du monde! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime!

LE DUC. Oui, vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard, le doute ne

vous est pas permis?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui

ne le valent pas!

Le Lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue, Monsieur de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit; & que Célie, soit qu'elle se flatte qu'il ne scauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut; ou qu'elle soit de ces personnes qui ne scauroient faire deux choses à la sois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler, a cessé toute resistance: & en ne scachant même la Physique que médiocrément, on n'aura pas de peine à concevoir que sa sierté ne peut qu'en être considérablement altérée; Monsieur le Duc, sur-tout, n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.

CE'LIE. (avec plus de desir que de pouvoir de se fâcher beaucoup.) Monsieur... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez

une.

LE Duc. (du plus grand sérieux) Qu'à cela ne tienne: cette menace ne m'ef-fraie pas; il semble que Prométhée m'ait

légué son secret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeller combien it importe à Monsieur de Clerval de ne laisser à Célie aucun prétexte; & combien il importe à celle ci de pouvoir s'en réserver un. La menace qu'elle fait au Duc, annonce assez, & peut-être même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser deviner sans l'engager à faire,

pour qu'elle ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait: mais sans compter qu'elle ignore les vues du Duc, on sçait assez combien la colere est imprudente. L'impression que nous font les choses, ne dépendant pas toujours des disposicions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire; ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle, mais à la masquer si bien, que le Duc ne la saisisse pas, que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que, s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante, la dissimulation qu'elle veut se prescrire, ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sene pas, que de cacher ce que l'on sent ; & de se prescrire la loi qu'elle s'impose, que de s'y conformer, sur tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-etre qu'il se vante? A tout hasard, la plus gande majesté doit ouvrir la scene, du côté de Célie, sauf den rabattre, si elle s'y trouve forcée; comme, du sien, le Duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la conserver. Ce n'est pas, comme l'on sgait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses. qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des

inquiétudes dont le desir seul ne sçauroit stre susceptible: mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est ce qu'il veut tenter; n'étant par naturel que Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour , lor squ'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer, n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos Acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat, Célie est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au Duc de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant, & ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être du qu'à l'amour.

LE DUC. [ d'un ton presqu'aussi léger que son propos même. ] Si ces sortes de familiarités n'étoient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi

donc ferviroit l'amitié?

CÉLIE Ah! Monsieur, les effets de ce sentiment, ne se confondent pas plus que ces sentimens mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE Duc. Parlez moi, je vous prie, avec franchise: vous le pouvez à pré-

fent: est-ce que je suis essectivement le seul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privileges que les amans s'arrogent à l'exception de tout le monde; & sans qu'on scache trop pourquoi?

CE'LIE. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la question la plus ridicule qui se soit jamais faite! Mais vous m'avez mise dans le cas de tout soussirir de vous; & j'ose dire que vous

en abusez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice, pour me soupçonner du dessein aussi honteux qu'il seroit barbare, de chercher à vous humilier?

CE'LIE. Ah! je serois par moi-même, bien loin de vouloir le penser: mais s'il est possible que vouzne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprete vos discours? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez, sans m'apprendre en même temps, le peu d'estime que vous avez pour moi?

LE Duc Vous croyez donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi? Hélas! ce qui vient de se passer entre nous, se passe actuellement peut-être au coin de plus de cent cheminées de Paris; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

CÉLIE. S'il vous reste encore pour moi, Monsieur, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure; & laissez-moi m'assliger éternellement d'une soiblesse qui étoit si peu saite pour moi; & que, par cette raison, je n'ai pas assez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en consoler; & je croyois ne le pouvoir

mieux, qu'en vous disant combien cette même foiblesse que vous vous repro-

chez fi cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat! puisque vous pouviez si peu vous tromper à ce qui se passoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un instant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-tems pour vous, m'a jettée malgré moi-même? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour seul, & même un amour aussi tendre que le mien, pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas! je me suis crue aimée; & dans les momens mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre

ame étoit remplie.

LE Duc. Je suis coupable, sans doute; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, fi je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oubliera quel point, & combien sincérement je suis attaché à la Marquise: mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore, que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont sçu que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai infpirée. Mais qui, feul avec une femme auffi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût réfisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête?

CELIE. Non, Monfieur, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs, que dans les instans mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refulé (& avec qu'elle inhumanité encore!) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE Duc Qui! moi! ne le prononcer que pour le reprendre; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu!

CÉLIE. Ah! cruel! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une sois

de votre bouche!

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous trom-

per.

CE'LIE. Que de délicatesse! Eh! pourquoi n'en avez-vous pas eu affez pour m'empêcher de me tromper moimême ? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort : il vous en auroit coûté des plaisirs; & c'est ce qu'un homme n'a jamais sçu sacrisser. LE DUC.

## TOON DU COIN DU FEE. 497

LE Duc. Mais, ma chere Célie, ne soyez pas injuste, & daignez un instant considérer votre position & la mienneJe suppose que je répondisse à vos sentimens, comme vous le voudriez, & que moi-même je le desirerois....

CÉLIE. Ah! si vous le desiriez!

Le Duc. Eh bien! Que voudriezvous que je fisse? Amie intime de la Marquise comme vous l'êtes, me prescririez vous de vous la sacrisser?

CELIE. L'amour seroit mon excuse.

Le Duc. Vous vous abusez, ma chere Celie, j'ose vous en répondre : loin qu'il vous excusat, on ne voudroit voir en vous qu'une semme sans mœurs et sans principes, qui auroit immolé jusques au sentiment le plus respectable de tous, au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifié pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous sait commettre, comment peut-on se flatter qu'il les affoiblisse aux yeux des autres?

Ce'Lie: Un caprice! Eh! Pensez-vous

CE'LIE: Un caprice! Eh!Pensez vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez?

de justice que vous m'en rendez?

LE Duc. Non, assurément! On ne vous rendroit pas la même; & plût au Ciel que chacun pût, comme moi, liré Tome III.

au fond de votre cœur! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit? Vous, qui connoissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettat la plus odieuse des infidélités; ou, puisqu'il faut le répéter, qu'il consentit à vous en faire une excuse?

CL'LIE. Ah! s'il est vrai que ce soit un crime, que de femmes me condamneroient, ou l'ayant déja commis, ou avec l'intention de le commettre, &, peut - être, avec moins d'effort que

moi!

LE Duc. Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en seroient, ou s'en servient fait le moins de ferupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus? Non, ma chere Célie, non, quelqu'amour qui vous transportat, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, & dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CELIE. J'avoue, & vous me le faites fentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation, un tort peutêtre irréparable: mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous sit de celle-là, un beaucoup plus grand

crime que des autres?

-

e

S

il

15

it

1-

u

:,

1e

ie

it

e-

ns

ie

té

52

a-

us

é-

s,

es

t,

ut-

LE Duc. Voilà ce qui, avec votre permission, n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est, & j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légérement, & à les quitter comme je les ai prises; mais quelles sont celles, aussi, que je rends victimes de mon inconstance? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de respect, c'est qu'on est sûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y est, & y sera toujours immolé: mais plus ce même public envie, & peut-être, ne comprend pas trop mon bonheur; plus il honore la Marquise de son estime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens, de vertus, & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingratitudes. Moi! la quitter! Ah! je lui ferois horreur; & je devrois me la faire à moi-même.

CÉLIE. Encore une fois, je senstout ce que vous me dites; & j'avoue que

je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eusse été un peu chere, la Marquise ne vous auroit pas perdu; & je vous aurois conservé.

Le Duc. ( avec tout l'air du transport. ) Eh! grand Dieu! Que defiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envifager! Mais pouvois-je m'arrendre à vous voir une condescendance qui paroîtroit devoir aller fi peu avec l'amour?

CE'LIE. l'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre, doit être incontestablement plus grand encore.

Le Duc. (comme enchanté.) Ah! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre, qui puiffe être capable d'un

fi grand facrifice!

CELIE. Bien des gens, peut-être, n'y

trouveroient que peu de délicatesse. Le Duc. C'est que ces gens-là seroient plus accourumés à facrifier à la

vanité qu'à l'amour.

CE'LIE. Je le crois à présent comme vous; mais ce mafin encore, je pensois comme eux.

LE Duc. Hélas ! c'est que ce matin

vous n'aimiez pas.

DU COIN DU FEU. 501

CE'LIE. Ce qu'il y a de sûr, c'est

que je ne croyois pas aimer.

)

15

e

na

u

as

X

le

n-

il

le

10

le-

la

m-

je

tin

Me; car le sentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de chose près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CELIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte la Marquise: je vous la passe; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

mé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi

fixer mon inconstance?

CÉLIE Vous le devriez, sans doute: mais vous avez depuis long-temps contracté une habitude à la légéreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE Duc. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir sidele; mais parlons à présent un peu, des arrangemens qui nous restent à prendre. Vous ne desirez sûrement pas plus que moi, que la Marquise ait la plus légere suspicion de ce qui se passe entre nous.

CE'LIE. Ah! Ciel!

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

502 LE HASARD est d'une finesse, & d'une pénétration exécrables?

CE'LIE Elle m'en a donné affez de preuves, pour que je doive en être plus

convaincue que perfonne.

LE Duc. Ce n'est pas là tout : elle joint à sa sagacité naturelle, une opinion de vous qui doit nécessairement la rendre plus difficile à aveugler sur le genre de la liaison que nous venons de former, que si elle ne l'avoit pas. Elle est, & je ne sçais pourquoi, persuadée qu'il n'est point en vous de demeurer sans rien faire; & fans doute, si vous vous obstiniez à paroître toujours à ses yeux, dans le désœuvrement de cœur où vous étiez tout-àl'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel; vous observeroit sans rien dire; nous devineroit bientôt; & je n'ai pas besoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous est important que cela n'arrive pas.

GÉLIE. Cela est dit, & convenu; mais pensez-vous qu'en lui paroissant tou-jours occupée également du souvenir de Prévanes, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinsse point à la tromper sur mes dispositions actuelles?

LE DUC. Je doute fort que cela suffit:

DU COIN DU FEU. 703

sans compter que, quelque bien qu'on puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus. il est impossible de le rendre comme quand on l'avoit, fur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute fa vérité; elle est déja , on ne peut pas plus sûre, que vous avez à présent plus d'envie de regretter Prévanes, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne foupirez qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

CE'LIE. Je ne sçais sur quoi Madame la Marquise a pu imaginer tout cela: moi-même, jusques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raison de penser que j'en fusse moins remplie; & je ne conçois pas, par conséquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE Duc. Ah! fur cela, les autres voient fouvent bien mieux que nousmêmes, & de plus, c'est qu'il n'est pas possible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de Prévanes n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois; & que de cet instant, vous ne l'ayez, sans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez toute entiere.

CE'LIE. Oui, sije fusse convenue avec

moi-même de l'impression que vous faisiez sur moi; mais, en vérité, je ne

m'en doutois pas, paris a regrego el ind

LE Duc. Mais, pour croire ne pas aimer, m'en aimiez vous moins; & pensez-vous que ce sentiment, tout sourd qu'il étoit dans votre ame, y fut abfolument fans effet? meleng f move-wor

CÉLIE. Vous même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fussions ce foir ensemble comme nous y som-

mes?

LE Duc. Non : je me doutois bien, cependant, de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en mêmetems je ne la sentisse fort restreinte: mais il me paroiffoit tout simple que dans la position où vous scaviez que l'étois, vous craignissiez de me la montrer dans toute son étendue; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, est en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'est-il pas vrai?

CELIE. ( fort tendrement. ) Si je vous

aime!

ne! LE Duc. Vous desirez, par conséquent, que je puisse toujours vous don: ner des preuves du goût que vous m'inte CELIE, Out, file faffe convenue avecpirez, & en recevoir de vos senti-

CELIE. (en le serrant dans ses bras.)

Si je le desire! Quelle question!

LE DUC. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte la Marquise?

CÉLIE. Que trop?

LE Duc. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus?

CELIE. Je crois, en effet, fans trop me flatter, que vous ne me perdriez

pas fans regret.

LE Duc. Je le dis avec chagrin; mais la loi de tromper la Marquise, nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE. Vous avez raison : mais à d'autres égards, cela me paroît bien sca-

breux.

107

LE DUC. Scabreux! Point du tout; & serez-vous, d'ailleurs!, la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas?

rad ud widd ud

CE'LIE. C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent : & même. les trois quarts du tems, fans que nous en scachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'Alinteüil: je vous dirai, pourtant, que cela n'est pas agréable.

LE Duc. Il me semble, pour moi, que li j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'au-

rois pas, que ceux que j'aurois.

CELIE. On pourroit accepter le marché, si l'un pouvoit sauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE Duc. Dans le fond, ces milereslà sont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre position. Qui prendrons-nous pour tromper la Marquise?

CE'LIE. En vérité! je n'en sçais rien. LE Duc. Pourquoi pas d'Alinteuil? CE'LIE. ( d'un air de dégoût. ) Oh

non! on me l'a donné déja.

LE Duc. Eh bien! on vous le redonneroit : le mal est-il donc si grand?

CE'LIE. (d'un ton plus affirmatif encore. ) Je n'en veux point: il est jaloux comme un tigre; & s'il s'avisoit de devenir amoureux, il seroit insupportable. Vous sçavez, de plus, comment il est avec la Marquise; cela peut-il s'arranger?

LE DUC. Vous avez raison: je n'y pensois pas. Aimeriez-vous mieux Man-

selles?

CÉLIE. Eh! bon Dieu! Qui vous fait donc penser à cet homme-là? C'est

l'être le plus ennuyeux!

LE Duc. On prétend que non; & l'on assure même que, quoique dans un tête-à tête, de quelque longueur qu'il soit, il ne se dise pas quatre paroles, nous n'avons personne qui ait l'art de les rendre aussi intéressans que lui.

CÉLIE. Ah! l'horreur! lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une semme qu'il sçait intéresser. Eh bien!

LE DUC. Cela devient embarrassant. CÉLIE. Eh quoi! n'y a t-il donc dans le monde que ces deux hommes là?

LE Duc. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, si vous ne voulez d'aucun?

CÉLIE. Mais, enfin, vous ne m'en avez nommé que deux: je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

LE Duc. Pourquoi n'en cherchez-

vous pas vous même?

CE'LIE. Parce que ce n'est pas moi que cela regarde; & que, de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est à dire, que vous craindriez que je ne devinsse jaloux d'un homme, par la seule raison qu'il se seroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi; connoissez-vous Bourville?

CE'LIE. Oui; mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous? CE'LIE. Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là-dessus.

LE DUG. Votre indifférence sur cela

m'étonne.

CE'LIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel: pourquoi voudriez-vous que je me susse plus arrêtée sur Monsseur de Bourville que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule; & que nous avons peu d'hommes

d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. l'ai trouvé sa figure fort bien; & il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas tenu à lui, que je ne le crusse sont amoureux de moi.

LE Duc. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CE'LIE. Eh! de quoi?

Le Duc. Du desir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CE'LIE. Il me l'a marque aussi : mais comme il débutoit avec moi par des sentimens ausquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craignisse; mais Monsieur de Prévanes étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus mal traité.

LE DUC. Vous fites fort bien; mais l'amour de Bourville me dérange dans

mes projets.

CE'LIE. Quels sont donc ceux que

vous aviez formes?

LE Duc. Comme il est aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux soupçons de la Marquise; mais puisqu'il est amou-

reux, cela ne se peut plus.

CÉLIE. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à présent.

LE Duc. Ah! une affaire. fi vous voulez: ce qu'il a ne mérite pas même ce nom là; & je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose, une autre opinion que moi : au furplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je suis bien fûr, n'eût-il même pas deja effayé de vous rendre sensible, qu'il ne vous verroit pas long-tems sans en avoir l'envie.

CE'LIE. Cela pourroit fort bien aussi. ne pas arriver : ce qu'il a senti pour moi, étoit peut-être, moins vif qu'il ne me le disoit, & que vous ne l'imaginez; peut être même ne sentoit-il rien.

LE Duc. Ah! c'est ce qu'il est impossible : n'importe : comme qui que ce fût que nous prissions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit ; toutes réflexions faites. rival pour rival, j'aime encore mieux Bourville qu'un autre. CÉLIE. Vous devez être bien sûr que

pour mon cœur, cela revient au mê-

LE Duc. Vous consentez donc que je

vous le présente?

CÉLIE. Oui; lui, un autre; qui vous voudrez; puisqu'il en faut un, cela m'est égal. le le' brendrai pour reli

me allaire à préfect.

LE Duc. Voulez-vous que je vous l'amene demain?

CÉLIE. Demain! cela est bien prompt! Il sembleroit à votre empressement sur cela, que vous ne pouvez vous voir affez tôt un rival.

LE Duc. Je ne dois pas avoir besoin de me justifier là-dessus; mais je vous avoue que la pénétration de la Marquise me fait trembler ; & d'ailleurs. dans la position où nous sommes respectivement, tant de choses dont on ne s'apperçoit pas soi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ses regards sur nous, je ne sçais ce que je n'imaginerois pas; & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Affurément ! vous avez une belle peur de la perdre!

LE Duc. Je ne croyois pas que, dans le soin que je prends de vous dérober à ses soupçons, ce fût cela que yous duffiez voir.

CELIE. [ fort affectueusement. ] Ah! Duc, ne nous brouillons pas!

LE Duc. Soyez donc raisonnable ; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des soins qui doivent fi évidemment vous prouver le contraire.

randre enfore plus de bille

pour ce que vous voulez. (Après un peu de réflexion.) Mais parlez moi naturellement; & songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE Duc. Soyez sure que ce sera

aussi lui qui vous répondra.

CE'LIE. Ce que je vous inspire est-il de l'amour?

LE Duc. Si je n'en avois point pour la Marquise, je ne douterois pas que ce n'en sût.

CÉLIE. Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un sentiment.

LE Duc. Je l'ignore ; mais , pour pour pouffer la franchise jusques au

bout, je ne le présume pas.

CELIE. Vous me donnez un bel exemple! & je vais l'imiter. Je connois peu Monsieur de Bourville: je ne scais si la froideur avec laquelle je l'ai vu, venoit de ma prévention pour un autre; ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage: je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est possible qu'il plaise; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés: est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice? N'en est-ce

est-ce pas une? Encore une sois, je n'en sçais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de présérence pour moi....

LE Duc. je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE. Depuis trois mois! LE DUC. Oui, plus ou moins.

1

r

e

n

s ell - e à

n

e

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au tems; j'ai des raisons particulieres d'en être fûre. Puisque dans des circonstances quine devoient pas lui laiffer le même espoir, que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long tems sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, sur-tout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le desirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît possible.

LE DUC. (Après avoir paru rêver un Tome III. Kk

instant.) Et HASARD
instant.) Et bien! Vous l'aimerez! heureusement les droits de l'amant, & les
complaisances qu'on veut bien avoir
pour l'ami, ne sont point incompatibles.

CÉLIE. ( Après avoir aussi révé. ) Pas absolument, il est vrai, à la rigueur... Cependant...

LE Duc. Quoi! vous hésitez!

CE'LIE. Mais, non ;... cela me paroît, pourtant assez dissicile à arranger.

LE DUC. Point du tout! C'est une erreur! à moins, toutesois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinssent

onéreuses. En ce cas...

CÉLIE. (Avec beaucoup de tendresse.)
Onéreuses! Pouvez vous le penser! je
puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez justice ni à vous,
ni à moi. Mais voyons moins les choses
telles qu'elles sont, que comme un jour,
elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvezvous pas devenir jaloux des sentimens
que je prendrai pour lui, s'il parvient
à m'en inspirer?

LE Duc. Ah! cela seroit d'une déraison dont je ne sçaurois me croire ca-

pable.

DU COIN DU FEU. 315 CE'LIE Ne la supposons donc point: ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre, la sorte d'amitsé qu'il y aura entre nous; & en soupçonner le genre & l'étendue?

LE Duc. Bourville n'est point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, présenté ici de ma propre main, il puisse jamais, moi sur-tout paroiffant, non-seulement approuver ses soins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival?

CE'LIE. Tout cela est vrai; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes? Vous sentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliser l'amant, il saudroit nécessairement retrancher à l'ami les complaisances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les suspendre; & cela pourroit bien ne se pas faire sans le fâcher.

LE DUC. C'est à celui qui a le moins de droit, belle Célie; ou qui, pour parler plus juste, n'en a que d'absolument précaires, à se sacrisser; &, pénétré comme je le suis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites envisager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

K k 2

une plainte que vous ne pussiez pas en-

CE'LIE. Convenez que l'indifférence

rend bien raisonnable.

LE DUC. (D'un air de dépit.) Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

CE'LIE. [Toujours tendrement.] Allezvous vous facher? Suis-je donc si injuste de croire que vous ne m'aimez pas, lorsque vous ne cessez pas vousmême de me le dire?

LE Duc. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour, & ce mouvement que nous appellons le goût; & vous pensez vraisemblablement, qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre?

CÉLIE. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples

que cela n'est pas.

LE DUC. J'en suis un moi-même: j'ai-me la Marquise passionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût si vis, qu'il m'est bien dissicile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvemens toute la dissérence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin, il faut finir) Célie paroît douter de ce quele Duc vient de lui dire; & comme par la différence

DU COIN DU FEU. 517 très-réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, enwe ces deux mouvemens, ce qui ne seroie point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc donne à Célie une conviction complette qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement; & s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos Lecteurs dans la salle à manger: après le souper, ils repassent dans le boudoir : Célie y montre encore des doutes; le Duc les leve. L'heure de se séparer arrive : il quitte Célie & va chez la Marquise, qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.

t

n es e

20

çe

Fin du Troisieme Volume.

fatte.VAL Of Control ering

# TABLE

DU CCINDULETU

De ce qui est contenu dans le troisieme Volume.

## INTRODUCTION,

page 3

### PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. Le moins ennuyeux du Livre. 15
CHAP. II. Qui ne plaira pas à tout le
monde.
monde. 25 CHAP. III. Qui contient des faits peu vrai-
Semblables. 36
CHAP. IV. Où l'on verra des choses qu'il
se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.
48
CHAP. V. Meilleur à passer qu'à lire. 59
CHAP. VI. Pas plus extraordinaire qu'a-
musant. 73
musant. 73 CHAP. VIII. Où l'on trouvera beaucoup à reprendre. 88
CHAP. VIII. Où l'on verra qu'on se trom-
pe quelquefois.
CHAP. IX. Où l'on trouvera une grande
question à décider.
CHAP. X. Où, entr'autres choses, on

### TABLE.

trouvera la	façon de tue	r le tems.	146
CHAP. XI. (	Qui contient	une recette	con-
tre les enche	antemens.		175

### SECONDE PARTIE.

CHAP. XII. Le même à peu près	que le
précédent.	199
précédent. CHAP. XIII. Fin d'une aventure, &	com-
mencent d'une autre.	214
mencent d'une autre. CHAP. XIV. Qui contient moins de	faits
que des discours.	233
que des discours. CHAP. XV. Qui n'amusera pas ceu	x que
les précédens ont ennuyés.	256
CHAP. XVI. Qui contient une di	Terta-
tion qui ne sera pas goûtée de te	out le
monde.	275
monde. CHAP. XVII. Qui apprendra aux	fem-
mes novices, s'il en est, à éluder les tions embarrassantes.	s ques-
tions embarrassantes.	295
CHAP. XVIII. Rempli d'allusions	s fort
difficiles à trouver.	307
CHAP. XIX. Ah! tant mieux!	322
CHAP. XX. Amusemens de l'Ame.	
CHAPITRE DERNIER. Fin de l'Hi	AND THE PERSON NAMED AND POST OF THE PARTY O
	353

Fin de la Table du troisieme Volume.

MY CAT in the same of the same of the same of E to get the Dieself of the palate of the ANDMINISTRATION OF Same to a second 表上為 AND CARDEN OF THE PARTY OF THE Common of the second second of the common of As a little of any area of the last of the Charles AVL Out concient ane angelie to a constant from the same and a same the Culting VIII. (1909) 01 - 2012 The state of the s in the contact affairs. post incombast Winesons fact And the state of t of antimities in and the second second second second Chiroline Deagnen, Flanklif

